AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres*.

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue-Neuve des Petits-Champs, n°. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES,

Contenant un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

EX LIBRIS
PETITES ANNALES

A PARIS,

Chez { Bélin, Libraire, rue Saint Jacques, près Saint-Yves,
Brunet, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

UNIVERSITAS
O. M. L

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES,

Tome vingt-troisieme.

Les Mœurs du tems.

L'Anglomane.

Vie et Catalogue des Pieces de La Chapelle.

Les Carrosses d'Orléans.

Vie et Catalogue des Pieces de Lafont.

Les trois Freres rivaux.

EX LIBRIS
PETITES ANNALES

LES MŒURS DU TEMS,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR SAURIN.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

PQ
1211
.P4
1783
v. 2/23

SUJET
DES MŒURS DU TEMS.

GÉRONTE, riche Financier, a une fille à marier, nommée Julie. Elle est aimée d'un jeune Baron, nommé Dorante, qui a de la fortune, qui est estimable et qu'elle aime. Mais une sœur de Géronte, veuve d'un Comte, qui l'a laissée sans bien, est venue s'impatroniser chez son frere, dans une maison de campagne qu'il a près de Paris. Elle le gouverne entiérement, et elle a attiré chez lui des gens de qualité, en grand nombre, parmi lesquels se trouve un Marquis, à grands airs, sans principes, fat, mais ruiné, parent de Dorante, et qui veut lui enlever la main, ou plutôt la dot de Julie. La Comtesse approuve et protége ce projet du Marquis, parce qu'elle a des vues sur lui, qu'elle desire se l'attacher, comme amant, et le ravir, elle-même, à une de ses amies, ou soi-disant telle, nommée

Cidalise. Celle-ci, voulant se venger de la double infidélité du Marquis, qu'elle a aimé, feint de quitter la maison de Géronte, et de retourner à Paris, afin de profiter d'un Bal que donne la Comtesse; et, à la faveur d'un Domino tout pareil à celui de la Comtesse, elle a un tête-à-tête avec le Marquis, dans un sallon voisin de celui où l'on danse, et elle le fait s'expliquer librement sur le compte de tous ceux qui composent cette famille et cette société. Après quelques momens d'entretien, le Marquis reconnoît Cidalise; et, pour lui donner le change, il fronde la conduite de la Comtesse, elle-même, qui survient, et l'entend. Géronte, qui s'est jetté sur une othomane, dans ce sallon, pour se reposer, pendant le Bal, et qu'ils n'ont point vu caché là, a également été à portée de connoître le cas que le Marquis fait de lui et de Julie : de sorte que tout le monde concourt enfin à éconduire le Marquis, qui se trahit ainsi lui-même; et tout devient favorable à Dorante, qui obtient la main de Julie.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES MŒURS DU TEMS.

« CETTE Piece a eu un plein succès, et le mérite, par les détails qui s'y trouvent, dit l'Auteur du *Mercure*, dans les premier et second volumes de Janvier, et dans celui de Février 1761. Le dénouement simple et vrai a produit le plus grand effet, et a été généralement applaudi.... Les applaudissemens que reçoit cet Ouvrage lui sont dus à tous égards. Cette Comédie, qui est du meilleur ton, pleine d'esprit et de situations agréables, prouve que l'Auteur connoît la bonne compagnie, et qu'il a bien vu les hommes de son tems.... Cette Piece a été très-suivie, et toujours très-goûtée et parfaitement accueillie. L'intrigue en est fort simple; ce qui a donné lieu à quelques Critiques de la juger foible. Peut-être qu'autrement elle eût été moins favorable au succès. Il paroît que l'objet essentiel

étoit de peindre des nuances de ridicules qui se seroient perdues dans une action plus compliquée... Il n'est aucune partie de cette Comédie qui ne présente vivement des nuances qu'on ne peut bien rendre qu'avec une grande connoissance de cette sorte de monde qui donne le ton dans la société. Les caracteres généraux, même certains ridicules essentiellement nationaux peuvent ressortir dans les Pieces où la Fable est fort intriguée. C'est un ressort alors qui leur donne plus de jeu ; mais les modifications de ces caracteres, ou de ces ridicules, variant, sans cesse, et dépendant du moment, exigent souvent lorsqu'on se propose de les bien faire sentir le sacrifice de la grande contexture. Les Pieces du premier genre sont de grands tableaux historiques de l'humanité, qui appartiennent à tous les tems, et presqu'à tous les lieux. Celles du genre de la Comédie des *Mœurs du tems* sont des images locales, des portraits, si l'on veut, où, sur des fonds très-légers, doivent primer tous les ajustemens de mode qui contribuent à faciliter la ressemblance des originaux. S'il est dans la nature de voir toujours avec plaisir la parfaite imitation des objets connus, ce genre de Pieces doit donc

être toujours agréable lorsqu'il est traité avec autant de vérité et d'agrément que dans celle-ci. Peut-être même que les scrupuleux sectateurs des grandes regles dramatiques se reprocheroient moins le plaisir que ces sortes de Pieces leur procurent, malgré eux, s'ils considéroient que la Comédie ne doit être qu'une imitation naïve des mœurs et des actions privées de la société, et que son essence primitive est dans cette imitation, supérieure à toutes les autres parties qu'indiquent les poétiques.... Le style dans lequel cette Piece est écrite est par-toût élégant, sans affectation, et la finesse n'y nuit jamais à la clarté. Ce qui résultera toujours de la lecture et de la représentation de cette Comédie justifiera les éloges justement donnés à l'esprit de l'Auteur, dans lesquels il trouvera en même tems ceux de son ame, par l'usage qu'il a fait de ses talens. »

« Les principaux rôles de cette Piece furent bien remplis dans sa nouveauté. Ceux de Géronte, de Dorante, du Marquis et de Dumont par MM. Préville, Molé, Bellecourt et Dubois ; et ceux de la Comtesse, de Julie, de Cidalise et de Finette, par Mademoiselle Dangeville, Mademoiselle Hus, Madame Préville et Madame Drouin. »

Voici de quelle maniere les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique* s'expriment sur cette Piece.

« Cette Comédie réunit les graces, l'esprit et presque toutes les qualités du genre. C'est la raison même qui a pris les habits du Théatre pour nous éclairer par d'utiles leçons. On y trouve cette heureuse simplicité, ce vrai beau, dont nous nous écartons tous les jours. Une sage économie, des scenes bien liées, des caracteres soutenus, de fines plaisanteries, nées du fonds du sujet ; rien d'étranger à la Piece : le monde, en un mot, tel qu'il est aujourd'hui. C'est là, à-peu près, l'idée que l'on peut se former de cette Comédie de M. Saurin. Aussi a-t-elle joui du plus brillant succès ; et on ne doute pas qu'elle ne reste au Théatre aussi long-tems que les ridicules qu'on y releve subsisteront dans nos mœurs. C'est lui annoncer une longue durée ! »

Nous n'ajouterons rien à ces éloges, si-non que nous pensons qu'il y a peu de Pieces qui véritablement en méritent autant. Celle-ci est restée au courant du répertoire, et on la revoit toujours avec un nouveau plaisir, toutes les fois qu'elle reparoît.

LES MŒURS DU TEMS,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

PAR SAURIN;

Représentée, pour la premiere fois, par les Comédiens François ordinaires du Roi, le 22 Décembre 1760.

PERSONNAGES.

GÉRONTE, riche Financier, pere de Julie.

LA COMTESSE, sœur de Géronte.

JULIE.

CIDALISE.

LE MARQUIS.

DORANTE.

DUMONT, Intendant du Marquis.

FINETTE, Suivante de la Comtesse.

UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE. } Personnages muets.

PLUSIEURS LAQUAIS. } Personnages muets.

La Scene est dans la maison de campagne de Géronte, à quelque distance de Paris.

LES MŒURS DU TEMS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

CIDALISE, DORANTE.

DORANTE.

MAIS, Madame, concevez-vous quelque chose à ce changement ? Géronte m'amene à sa maison de campagne : il me laisse espérer qu'il me donnera Julie ; et lorsque je lui fais parler, sa réponse est équivoque, incertaine, et je vois tout à craindre pour mon amour !

CIDALISE.

M. le Baron, il y a quelque chose là-dessous qui n'est pas naturel !

DORANTE.

Je serois obligé de renoncer à Julie !... On donne ici ce soir un grand bal masqué : il faut qu'à la faveur de ce bal je l'entretienne, et que je sache... Je suis au désespoir ! ... Ah ! ma chere Cidalise !

CIDALISE.

Plus j'y rêve et plus je m'y perds... Mais aussi, Dorante, vous vous y êtes mal pris : vous n'avez pas eu la sorte d'adresse que je vous avois tant recommandée. Je l'ai bien vu !

DORANTE.

Que dites-vous, Madame ? Ah ! mon cœur a tout fait pour plaire à Julie.

CIDALISE.

Il est bien question de cela ! Croyez-vous que pour épouser cet enfant-là ce soit à elle qu'il importe de plaire ?

DORANTE.

Eh ! à qui donc, je vous prie ?

CIDALISE.

A qui, Monsieur ? A son pere ; et, bien plus encore, à la Comtesse, sa tante, qui gouverne tout ici, et mene par le nez son bon-homme de frere.

DORANTE.

Eh ! Madame, il n'est point de politesses que je ne leur aie faites, point d'attentions...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Politesses... attentions ! Cela suffit-il pour plaire aux gens ? Ne savez-vous pas qu'il faut encore entrer dans tous leurs foibles, applaudir à leurs ridicules, caresser leurs travers ? Je vous avois pourtant bien mis au fait. Je vous avois dit que le pere de Julie, riche Financier, faute d'esprit, se piquoit de bon sens, qu'il se miroit, sans cesse, dans son opulence, et croyoit qu'un millionnaire étoit le premier homme du monde ; et hier, devant lui, je vous vois avancer la belle these que le mérite et les talens sont préférables à la richesse, et vous lui soutenez en face cette absurdité ! Est-ce là se conduire ?

DORANTE.

Mais, Madame, le contraire est si révoltant que...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Bon ! révoltant ! . . . On le sait bien ; mais est-ce là une raison ?

DORANTE.

Je vous avoue que je n'ai point appris à parler autrement que je pense.

CIDALISE.

Eh ! dans quel monde avez-vous donc vécu ? Cela s'apprend tout seul. Autre tort. M. Géronte, sans faire cas des talens, a cependant un homme qui lit pour lui les nouveautés. C'est son Barême, en fait d'esprit, qui lui fournit des jugemens tout faits, et le met en état de parler, à tort et à travers, de tout ce qui paroît.

DORANTE.

Quoi ! ce petit Monsieur qui donne ses décisions pour des oracles ?

CIDALISE.

Il est celui de M. Géronte, qu'il a pris pour le héros de ses vers. On vous les montre, ces vers, qui de M. Géronte ne font pas moins qu'un grand homme, un homme d'État, et vous n'applaudissez pas de toutes vos forces !

DORANTE.

J'ai eu l'honnêteté de ne rien dire.

CIDALISE.

Vous ne vous êtes pas mieux conduit vis-à-vis de la Comtesse.

DORANTE.

En quoi donc ?

CIDALISE.

Je vous avois dit que cette digne sœur de Géronte, demeurée veuve d'un homme de qualité, qui l'a laissée sans bien, aimoit fort à médire, et sur-tout à médire de M. son frere, qu'elle traite de petit Bourgeois; que sa fureur étoit de ne vouloir point être la sœur de ce frere, qui cependant a pour elle un respect imbécille, qui n'agit que par ses conseils, ne voit que par ses yeux. Un autre que vous seroit parti de-là pour renchérir sur les médisances de la Comtesse, ou, du moins, il y auroit applaudi. Point du tout, vous osez la contredire; vous faites le bon-homme, vous défendez contre elle toute la terre ! Il n'y a pas jusqu'à son frere, dont vous vous établissez le protecteur; et ce qu'il y a de rare, c'est qu'après avoir défendu, vis-à-vis du frere, les gens de mérite et à talens, vous défendez, vis-à-vis de la sœur, les gens de Finance !

DORANTE.

Mais c'est que j'en connois de très-estimables et que du ridicule de quelques-uns, il n'en faut point faire le ridicule de tous. Aujourd'hui l'on a la fureur de tout blâmer. Une infinité de sots, par nature, se font méchans, par air. S'il faut médire pour plaire à la Comtesse, je suis son serviteur; je croirois manquer à la probité !

CIDALISE.

Oh ! la probité ! si c'étoit y manquer que de médire, et même de calomnier, il y auroit bien peu d'honnêtes gens de votre sexe, et il n'y en auroit point du nôtre !

On ne peut pas toujours jouer, Monsieur. A quoi voulez-vous donc que des femmes s'amusent?

DORANTE.

Je sens bien que vous plaisantez, Madame; mais tourner en ridicule son frere, ses meilleurs amis...

CIDALISE, *l'interrompant.*

De qui dira-t-on du mal? De ceux qu'on ne connoît pas?

DORANTE.

Fort bien; mais...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Voyez le Marquis, votre cousin : peut-on mieux prendre qu'il l'a fait le ton de ces gens-ci? Il est vrai qu'il est homme de Cour. Est-il avec la Comtesse? Le mal qu'il dit du frere assaisonne les louanges qu'il donne à la sœur. Il le raille impitoyablement sur le ridicule de son faste, magnifique et mesquin, à la fois; sur son orgueil grossier, sur son ton avantageux et bas, sur ses goûts d'emprunt. Est-il avec M. Géronte? « Voilà une » bonne tête, dit-il, en lui frappant sur l'épaule!... Vous » ne vous êtes pas amusé à la bagatelle, vous avez fait » votre chemin! Qu'est-ce que tout l'esprit du monde » au prix de ce bon sens-là? Ma foi! près de vous et de » vos semblables, tous nos prétendus esprits ne sont » que des sots! Les gens comme vous, ajoute-t-il, » sont bien nécessaires à un Etat! Ils en font le soutien » et la ressource. » Joignez à cela le talent qu'il a de donner des ridicules. Il faut voir de quel air il demande pardon des incongruités de son petit parent de Province; car c'est ainsi qu'il vous nomme!.

DORANTE.

Eh ! quel peut être son objet ? Le Marquis vous aime ; il a le bonheur de vous plaire ? Votre mariage est presque conclu ?

CIDALISE.

Ah ! Dorante, vous me voyez outrée contre lui ; et je crains bien qu'il n'ait part au changement dont nous cherchons la cause !

DORANTE.

Lui, Madame ? ... Le Marquis ? Il a promis de me servir.

CIDALISE.

Et s'il ne pensoit qu'à se servir lui-même ; s'il avoit des desseins sur Julie ? Non qu'il en soit amoureux ; mais ce mariage rétabliroit ses affaires, et payeroit ses dettes. Ma fortune est fort au-dessous de celle qu'il peut espérer de ces gens-ci !

DORANTE.

Vous penseriez. . .

CIDALISE, *l'interrompant.*

Je vous ai dit que la Comtesse avoit tout pouvoir sur son frere. Si, par hasard, il résiste à ce qu'elle a résolu, ce sont des vapeurs, des évanouissemens, qui ne prennent fin qu'avec la résistance du bon-homme.

DORANTE.

Eh ! bien, Madame ?

CIDALISE.

Eh ! bien, Monsieur, je soupçonne que la Comtesse pour m'enlever le Marquis, lui fait épouser sa niece. La Comtesse n'est pas délicate !

DORANTE.

Quoi ! cette femme qui vous accable d'amitié ? ...

CIDALISE, *l'interrompant.*

J'en ai été quelque tems la dupe ; mais je suis à présent, convaincue qu'elle ne m'a fait des avances, et qu'elle ne m'a engagée à venir ici, avec elle, que pour approcher d'elle le Marquis. Mettez-vous bien dans la tête, Baron, que les femmes ne s'aiment gueres, et qu'en particulier la Comtesse me hait.

DORANTE.

Mais ce Marquis, Madame, est-il possible que vous l'aimiez avec la connoissance que vous avez de son caractere ? Si vous le croyez capable d'un si lâche procédé... Mais vous ne le croyez pas ?

CIDALISE.

Ah ! Dorante, que n'en puis-je douter ? Vous avouerai-je ma foiblesse ? Je regrette l'aveuglement où j'étois au commencement de ma passion pour lui. Persuadée qu'il m'aime, séduite par l'élégance de ses ridicules, ses défauts ne me paroissoient que des graces. Je suis presque sûre que si je l'épouse, je serai la femme du monde la plus malheureuse. Mes réflexions me conduisent souvent à vouloir me vaincre. Je crois quelquefois y être parvenue. Il paroît ; toutes ces idées s'effacent : mes réflexions s'évanouissent ; je ne sens plus que mon amour pour lui... Je suis désespérée !

DORANTE.

Ah ! Madame, vous surmonterez votre passion : je vous le prédis ; et le Marquis...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Si je puis être bien sûre une fois qu'il me trompe!... Le bal qu'on donne ici ce soir m'a fait venir une idée qui pourra m'éclaircir. Le Marquis et la Comtesse croient que dans une heure je pars pour Paris... Mais vous, Dorante, ne vous êtes-vous pas, du moins, assuré du cœur de Julie?

DORANTE.

Je ne sais: ma sotte timidité...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Votre timidité, Dorante?... Tenez, Monsieur, vous avez tout ce qu'il faut pour plaire; et, avec cela, le moindre fat est fait pour vous éclipser! Votre timidité? Eh! mais vous n'avez aucun des vices à la mode?... Une chose me rassure: Julie sort du couvent; c'est la nature encore dans toute sa simplicité... (*Voyant arriver Julie.*) Mais je la vois qui vient vers nous. Elle a un Livre à la main, et rêve profondément... Tenez-vous un peu à l'écart.

(*Dorante s'éloigne un peu.*)

SCENE II.

JULIE, CIDALISE, DORANTE, *à l'écart.*

(*Julie arrive, en rêvant, tenant un Livre, qu'elle regarde avec des yeux distraits, et elle vient se heurter contre Cidalise.*)

JULIE, *avec étonnement.*

AH!... Quoi! Madame; c'est vous!

CIDALISE.

Oui, ma chere enfant, c'est moi.

JULIE.

Je ne vous avois, en vérité, pas vue, Madame!

CIDALISE.

Je le crois bien! vous rêviez si profondément; et je gagerois bien que ce n'étoit pas votre Livre qui vous faisoit rêver!

JULIE.

Mon Livre?... Je ne l'ai pas ouvert... J'étois pourtant descendue au jardin dans le dessein d'y lire.

CIDALISE.

Eh! bien, ma chere Julie, sans savoir quel Livre c'est, je vous dirois bien, moi, de quoi il vous auroit entretenue, si vous l'aviez ouvert.

JULIE.

Eh! de quoi donc, Madame?

CIDALISE.

Oh! de quoi?... De la seule chose qui occupe les

filles de votre âge. L'on ne voit, l'on n'entend qu'elle. On ne lit qu'elle : on l'a dans le cœur, dans les yeux, dans la bouche; ou, si l'on n'ose en parler, on se dédommage en y pensant et en y rêvant sans cesse.

JULIE.

Je ne vous entends pas, Madame.

CIDALISE.

De bonne foi, vous ne m'entendez pas?

JULIE.

Eh! mais... tenez, Madame... c'est que... c'est que... Vous m'embarrassez... vous avez un certain regard malin!

CIDALISE.

Et vous un certain regard tendre!... et je lis dans ce regard.

JULIE, *vivement.*

Mais qu'y lisez-vous donc, Madame?

CIDALISE.

J'y lis, Mademoiselle, j'y lis le nom de l'objet qui vous fait rêver.

JULIE.

Je rêvois au Marquis, Madame.

CIDALISE, *vivement.*

Au Marquis?... Vous plairoit-il, Mademoiselle?

JULIE.

Oh! non... il se plaît tant à lui-même; mais ma tante m'a beaucoup parlé de lui. « C'est, m'a-t-elle » dit, un homme qui n'épousera point sa femme pour » l'aimer, et qui lui laissera toute la liberté qui con- » vient,.. » Je ne sais ce que ma tante veut dire. Qu'est-

ce qu'épouser pour ne point aimer ? Je n'entends point cela. Ma tante et moi nous nous servons de la même langue, et la plupart du tems je ne l'entends pas. D'où vient cela, Madame ? J'ai compris cependant qu'elle avoit dessein de me faire épouser ce M. le Marquis; et voilà ce qui me faisoit rêver quand je ne vous ai pas vue.

CIDALISE, *à part.*

Mes soupçons étoient fondés. . . (*A Julie.*) Eh ! quel est votre dessein ?

JULIE.

Mais, vous-même, Madame, vous êtes mon amie; que me conseillez-vous ?

CIDALISE.

Mais, Mademoiselle, c'est selon. Si, par exemple, vous vouliez suivre la mode ?

JULIE.

La mode ?... Je sais bien qu'il y en a une pour se coiffer, pour s'habiller; mais est-ce qu'il y en a une pour s'aimer ? est-ce que le cœur suit la mode ?

CIDALISE.

Non, le cœur ne suit pas la mode ; mais la mode est de se passer du cœur.

JULIE.

Oh ! bien, cette mode-là ne me vaut rien. Je sens que j'ai un cœur, moi !

CIDALISE.

Oui, fort bien ! . . . Mais c'est toujours un autre cœur qui nous fait sentir le nôtre. . . Hein ? . . . Cet autre cœur ne seroit il pas celui de Dorante ? . . . Allons, parlez-moi franchement, l'aimez-vous ?

JULIE.

Je ne sais, Madame; mais quand je le vois... je sens un trouble secret... Je ne puis entendre prononcer son nom sans rougir... J'ai du plaisir à le voir... et si je n'ose le regarder... Est-on comme cela quand on aime? Oh! Madame, pour celui-là, s'il m'épouse, je suis bien sûre que ce ne sera pas comme le Marquis pour ne pas m'aimer!

SCENE III.

DORANTE, CIDALISE, JULIE.

DORANTE, *à Julie, en se jettant à ses pieds.*

NON, belle Julie; ce sera pour vous adorer toute ma vie : je le jure à vos pieds!

JULIE, *à part.*

Ah! Ciel!.... (*A Dorante.*) Quoi! vous nous écoutiez, Dorante?.... (*A Cidalise.*) Quoi! Madame, c'est vous?...

CIDALISE, *l'interrompant ironiquement et gaîment.*

Je vous ai joué là un tour bien sanglant!.... (*A Dorante.*) Faites ma paix avec Mademoiselle, Dorante.

(*Elle sort, et Dorante se relève.*)

SCENE IV.

DORANTE, JULIE.

DORANTE.

PARDONNEZ, Mademoiselle, si j'ai voulu connoître vos sentimens. Le véritable amour est toujours rempli de crainte. Le mien n'a jamais osé s'expliquer qu'il n'ait été certain de ne vous pas déplaire... Ah ! belle Julie, vous me voyez transporté d'amour et de reconnoissance !

JULIE.

De la reconnoissance ? Vous ne m'en devez point, Dorante. Si je vous aime, je n'y ai point eu de part ; cela s'est fait tout seul.

DORANTE, *se jettant de nouveau à ses pieds.*

Ah ! cette tendresse ingénue et naïve augmente encore mon amour et mon bonheur.

SCENE V.

LE MARQUIS, DORANTE, JULIE.

LE MARQUIS, *à Dorante.*

COURAGE ! mon petit parent, il me semble que tes affaires ne vont pas mal ?

JULIE, *à part, faisant un cri, et se retirant.*

Ah !....

SCENE VI.

DORANTE, LE MARQUIS.

DORANTE.

VOUS voyez, Marquis, le plus heureux et le plus désespéré de tous les hommes. J'ai le bonheur de ne pas déplaire à Julie ; mais son pere m'a parlé ce matin d'une façon tout-à-fait propre à m'alarmer. D'où naît ce changement ? La Comtesse n'a rien de caché pour vous : elle a tout pouvoir sur son frere ; vous avez tout crédit sur elle, et vous m'avez promis de me servir. D'où peut naître, encore un coup, ce changement, qui me désespere ?

LE MARQUIS.

Oh ! oh ! Baron, tu prends un ton bien sérieux ! Il

faut que tu sois furieusement épris de la petite personne!

DORANTE.

Mille fois plus que je ne puis vous l'exprimer. Julie est à mes yeux un trésor inestimable ; et prétendre me la ravir, c'est vouloir m'arracher la vie.

LE MARQUIS.

« Trésor inestimable ! t'arracher la vie ! » Voilà de grands mots ! et ce ton pathétique que tu y joins. .. Sais-tu qu'avec le titre suranné de Baron tu as rapporté de ton vieux château une façon de penser tout-à-fait gothique, et qu'il n'y a pas jusqu'aux *especes* qui te trouveront très-ridicule? Je te le dis, en ami, mon pauvre Baron, très-ridicule!

DORANTE.

Eh ! par quelle raison, je vous prie ? Quoi donc, l'amour.....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

« L'amour ! l'amour ! » Ce mot ne signifie plus rien. Apprends donc, une fois pour toutes, mon petit parent de Province, apprends donc les usages de ce pays-ci. On épouse une femme, on vit avec une autre, et l'on n'aime que soi.

DORANTE.

Apprenez, vous-même, Monsieur, qu'on ne doit point appeler usage ce que pratiquent peut-être une douzaine de folles et autant de prétendus agréables, dont Moliere, s'il revenoit au monde, nous donneroit de bons portraits.

LE MARQUIS.

Eh! mais, ton vieux Moliere, si, comme tu dis, il revenoit au monde, crois-tu que les gens comme il faut iroient à ses Pieces?

DORANTE.

Oh! non; car du bon, du vrai comique, la mode en est passée. Le rire est devenu Bourgeois. On raille, on persifle; mais on ne rit point.

LE MARQUIS.

Mais, parbleu! mon petit cousin, j'aime à te voir arriver du fond de ta triste Baronnie pour nous montrer à vivre! Je t'avertis pourtant, en bon parent, que ce n'est pas là le moyen de réussir, sur-tout auprès de la Comtesse. Voilà ce qui s'appelle une femme de la meilleure compagnie, par exemple; c'est qu'elle est délicieuse!

DORANTE.

Oh! oui, c'est une femme qui se pique de tous les bons airs, et qui médit éternellement de tout le monde.

LE MARQUIS.

C'est ce que je te dis: une femme charmante!

DORANTE.

A la bonne heure, Marquis; mais je serois bien fâché que Julie le fût ainsi, et qu'elle eût, sur-tout, comme sa tante, le bon air de veiller pour veiller. Hier un grand Cavagnol; aujourd'hui un bal masqué.

LE MARQUIS.

Eh! que t'importe, mon triste Baron?

DORANTE.

Comment ! que m'importe ?

LE MARQUIS.

Eh ! mais, oui ? On ne s'en gêne point. La femme aime à veiller? Eh ! bien, le mari va se coucher. Il se trouve toujours quelqu'un de poli, qui empêche la femme d'être seule et de s'ennuyer.

DORANTE.

Vous pouvez vivre ainsi avec votre femme, Marquis; vous êtes à la Cour, et vous avez le ton excellent. Pour moi, qui renonce à l'un et à l'autre, j'espere que si ma femme avoit ce travers, je saurois lui faire entendre raison.

LE MARQUIS.

Faire entendre raison à sa femme !.... Eh ! bien, voilà encore de ces idées auxquelles on ne s'attend point!

DORANTE.

Laissons ce persiflage, et revenons à quelque chose de plus intéressant, dont nous nous sommes écartés; car avec vous autres gens légers et brillans, qui vous en piquez, du moins, on ne peut rien suivre. Répondez moi nettement. Voulez-vous me servir ? Dois-je compter sur vous?

LE MARQUIS.

Eh! mais... assurément... sans doute.

DORANTE.

Vous dites cela d'un air...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Veux-tu que je me donne au diable ?

DORANTE.

Non.... Mais on prétend que j'ai un rival... Si vous le connoissez, faites-moi le plaisir de lui bien dire, de ma part, qu'on ne m'ôtera pas impunément ce que j'aime; et qu'avant de posséder Julie... Vous m'entendez, M. le Marquis... Sans adieu.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, *seul.*

A la bonne heure, Baron!... Mais je commencerai toujours par épouser, moi.... Ils sont excellens, ces Messieurs de Province! Parbleu! mon petit cousin, si tu as de l'amour, moi, j'ai des dettes... (*Appercevant M. Dumont.*) Si je l'avois oublié, voilà un homme qui m'en feroit souvenir. Mons Dumont, mon Intendant: un fripon qui me vend, au poids de l'or, mon propre argent, et qui n'en a pas moins la rage de m'assassiner de mes propres affaires! J'aimerois presqu'autant avoir un honnête homme!

SCENE VIII.

M. DUMONT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

EH ! bien, Monsieur aurai-je de l'argent ?

M. DUMONT.

Oui, M. le Marquis, vous en aurez ; mais.....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah ! vous êtes un homme charmant, adorable !

M. DUMONT, *tirant de sa poche un papier, et le lui présentant.*

Il faut auparavant signer ce papier. C'est une délégation sur.....

LE MARQUIS, *l'interrompant, en prenant le papier, et en allant sur un Bureau le signer, sans le lire.*

Fort bien, fort bien !

M. DUMONT.

Mais je ne puis, en honnête homme, m'empêcher de dire à M. le Marquis qu'il se ruine, et que, s'il ne met ordre à ses affaires.....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Ah ! M. l'honnête-homme, volez-moi, pillez-moi : cela est dans l'ordre ; mais ne m'ennuyez pas de vos remontrances. Je ne vous en fais pas, moi ; et je crois, cependant, que de nous deux celui qui a le plus droit de me ruiner, ce n'est pas vous, Mons Dumont ?

M. DUMONT.

M. le Marquis plaisante; mais on a une conscience, et . . . .

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Une conscience? Là, regardez-moi, sans rire, si vous le pouvez, Mons Dumont. La conscience d'un Intendant!

M. DUMONT.

Eh! mais . . . . chacun a la sienne.

LE MARQUIS.

Oh! çà, M. l'Intendant, mettez la main sur la vôtre . . . . puisque vous en avez une, et convenez, franchement, que vous seriez bien fâché que je prisse plus garde à mes affaires?... Mais, parbleu! laissez-moi, du moins, la satisfaction de me ruiner gaiement, et sans y penser!

M. DUMONT.

Ma foi! Monsieur, il n'est point agréable de se voir continuellement aboyé par une meute de créanciers!

LE MARQUIS.

Ne m'avez-vous pas fait arrêter leurs mémoires?

M. DUMONT.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

De quoi se plaignent donc ces marauds-là?

M. DUMONT.

S'ils ne faisoient que se plaindre, patience: ce seroient des plaintes perdues; mais ils refusent, tout net, de rien fournir davantage.

LE MARQUIS.

Ils ne savent donc pas que je me sacrifie pour eux, que je me marie ! . . . Il me semble que c'est assez bien s'exécuter ?

M. DUMONT.

J'avoue que votre mariage avec Cidalise. . .

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Et si j'épousois la fille de ce logis, la petite Julie. Hein ?

M. DUMONT.

Quoi ! M. le Marquis ? . . . .

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Motus ! La chose n'est pas encore sûre ; et, jusqu'à ce qu'elle soit faite, le secret est nécessaire... Je veux, à tout événement, ménager Cidalise ! . . . . (*Il tire sa montre.*) Il est près de cinq heures : il doit être jour chez la Comtesse . . . . Bon jour, M. Dumont. Dites à mes créanciers que s'ils me fâchent, je resterai garçon.

(*M. Dumont sort.*)

SCENE IX.

LA COMTESSE, *en peignoir, suivie de trois Laquais;* LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

AH! vous voilà, Marquis!... (*A deux de ses Laquais.*) Tenez, vous autres, apportez ici ma toilette... (*Au troisieme Laquais.*) Et vous, Comtois, faites descendre mes Femmes. Il fait dans ma chambre une fumée odieuse; et je vais me coiffer ici pour le bal.

(*Les trois Laquais sortent.*)

SCENE X.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

ENFIN, cet éternel Baron, en sommes-nous défaits?

LE MARQUIS.

Ma foi! Madame, je n'en sais trop rien! Ces petits Provinciaux ont un amour bien tenace! Il m'a tenu tantôt des propos, que l'on n'entend plus, auxquels on n'est plus fait.

SCENE XI.

DEUX LAQUAIS, *apportant la toilette de la Comtesse*; LA COMTESSE, LE MARQUIS.

(*Les deux Laquais placent la toilette, et puis se retirent.*)

SCENE XII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

FRANCHEMENT, Marquis, il a furieusement le goût du terroir, votre petit-cousin ! Ma niece eût été très-malheureuse avec lui ! c'est un homme qui aimera sa femme, à la désespérer !

LE MARQUIS.

Ce n'est pas là le pis encore : c'est qu'il aura le vertige d'en vouloir être adoré !

LA COMTESSE.

Ma niece ne voudroit-elle pas aussi avoir un mari qui l'adorât ? C'est un enfant ; cela ne sait pas encore les usages. Vous les lui apprendrez, Marquis.... N'allez pas l'aimer, au moins ?

LE MARQUIS.

Quelle folie !

LA COMTESSE.

Oh ! je sais bien à qui je la donne ! Le bon-homme de pere fait des difficulés ; mais on saura le réduire... Avouez, Marquis que ce mariage va faire bien du dépit à Cidalise ? J'en suis comblée !... A propos, elle nous quitte, la divine Cidalise. Elle part, dans un moment, pour Paris... Mais dites-donc, qui peut avoir mis cette femme à la mode ? Qu'y trouviez-vous donc, tous, de si ravissant ?

LE MARQUIS.

Comtesse, quand on vous a vue, on ne se souvient plus de ses charmes !

LA COMTESSE.

Elle croit avoir des graces : ce ne sont que des mines ; je vous en avertis !

LE MARQUIS.

Il est vrai.

LA COMTESSE.

Une femme qui joue le sentiment, comme si l'on y croyoit encore ; qui, à titre de bégueule respectable, ennuie tout le monde de ses tristes moralités, et fait un étalage de vertu ..... dont on n'est point la dupe !

LE MARQUIS.

Ah ! pour cet article, Comtesse....

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mais vous la défendez cruellement, Monsieur !

SCENE XIII.

CIDALISE, LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *à Cidalise.*

Bon jour, Reine! Tenez, nous parlions de vous, le Marquis et moi, et nous en disions bien du mal!

LE MARQUIS, *à Cidalise.*

Oui, beaucoup!

CIDALISE, *d'un ton à demi sérieux.*

Écoutez, je vous en crois, tous deux, fort capables!

LE MARQUIS, *se récriant.*

Ah!

LA COMTESSE, *à Cidalise.*

Quelle folie!

CIDALISE.

Oh! oui, très-capables!

SCENE XIV.

FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE, *et qui lui apporte un Domino ;* LA COMTESSE, CIDALISE, LE MARQUIS.

CIDALISE, *à la Comtesse, en jettant les yeux sur le Domino, qu'on étale sur une chaise, près de la toilette.*

Vous avez là un joli Domino !

LA COMTESSE.

Trouvez-vous ?

CIDALISE.

Charmant !... Oh ! çà, je vous demande pardon, Madame ; mais je ne puis m'arrêter. Mes chevaux sont mis, et il faut que je parte à l'instant.

LA COMTESSE.

Quoi ! sans s'asseoir ?... nous quitter si vîte... Mais j'en suis furieuse !

CIDALISE.

Vous aurez la bonté de m'excuser, mais...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Et ce pauvre Marquis, que voulez-vous qu'il devienne ?

CIDALISE.

Je le laisse avec vous, Madame ; il n'est pas à plaindre !

LA COMTESSE.

Oh ! de la jalousie !... Moi qui suis votre amie ?

CIDALISE.

Je reconnois votre amitié, Madame !

LA COMTESSE.

Vous devez y compter, au moins, vous le devez !

CIDALISE.

J'y compte aussi, comme je le dois, Madame.... Laissez-moi aller, de grace !

LA COMTESSE.

Vous l'ordonnez ?

CIDALISE.

Je vous en prie... (*A part.*) Les voilà bien dans l'erreur. Allons vîte nous habiller pour le Bal.

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

VOILA une petite personne bien complettement ridicule !... Vous êtes tout honteux de ce bel attachement, Marquis ?

LE MARQUIS.

Moi, point !... Elle a eu son moment de vogue, et vous savez...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Cela vous excuse ; j'en conviens... (*Voyant entrer Géronte.*) Mais, voici le pere de Julie. Laissez-moi avec lui ; je vais le mettre à la raison. Vous rentrerez dans quelques instans.

(*Le Marquis sort, et salue Géronte, qui entre.*)

SCENE XVI.

GÉRONTE, LA COMTESSE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Géronte, en se mettant à sa toilette.*

EH! bien, Monsieur, tout est-il prêt pour le Bal?

GÉRONTE.

J'ai moi-même fait ajuster la salle, et avec goût, j'ose m'en vanter. Je ne vous parle point de la dépense; mais, en vérité, ma sœur, je voudrois bien que, pour l'intérêt de votre santé, vous prissiez des plaisirs moins fatigans! Dites-moi donc quel charme vous trouvez à veiller toute la nuit, pour dormir tout le jour? Est-ce que le plaisir d'un beau soleil...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Eh! fi, Monsieur, c'est un plaisir ignoble! Le soleil n'est fait que pour le peuple.

GÉRONTE.

Ma sœur, j'ai lu, quelque part, qu'il n'y a de vrais

plaisirs que ceux du peuple, qu'ils sont l'ouvrage de la nature, que les autres sont les enfans de la vanité, et que sous leur masque on ne trouve que l'ennui.

LA COMTESSE.

Mais voilà qui est bien écrit, au moins! Vous lisez donc quelquefois, Monsieur? Vraiement, j'en suis ravie! Je croyois votre Bibliotheque un meuble de parade... Oh! vous feriez mieux de consulter les gens de goût. Le Marquis, par exemple. Il vous dira que le soleil éteint tout autre éclat; qu'il faut à la beauté un jour plus doux, qu'une jolie femme l'est sur-tout aux lumieres: et qu'elle doit, comme les étoiles, disparoître au lever du soleil.

GÉRONTE.

Mais je connois des femmes qui...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oui, des especes. La petite Bélise, par exemple; chez qui nous soupâmes derniérement. Je fus obligée d'en sortir à minuit, et d'aller, avec le Marquis, chercher quelque endroit où passer la soirée.

GÉRONTE.

Oh! il a, comme vous, la fureur de veiller, le Marquis... Je vous avoue, ma sœur, que plus j'y pense et moins je puis me déterminer à le préférer à Dorante.

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Dorante?

GÉRONTE.

Je sais, comme vous, qu'il a des façons de penser très-extraordinaires, et qu'il soutient des theses...

LA COMTESSE, *l'interrompant, plus ironiquement, encore.*

Dorante, Monsieur?

GÉRONTE.

Mais il joint un bien considérable à une grande naissance.

LA COMTESSE, *en haussant les épaules.*

Dorante!

GÉRONTE.

J'avoue....

LA COMTESSE, *l'interrompant, d'un ton imposant.*

Allez, allez, Monsieur, vous n'y pensez pas.

GÉRONTE.

Votre Marquis n'a rien, et croit encore nous honorer beaucoup.

LA COMTESSE.

Il a un beau nom et un Régiment; bien venu partout. Appelez-vous cela rien?

GÉRONTE.

A peu près. Tout cela, bien additionné, ne fait souvent, en somme, que de la fatuité et des dettes.

LA COMTESSE.

Encore, Monsieur, le mérite de la naissance...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

L'argent, morbleu! l'argent; voilà ce que j'appelle du mérite, moi. Je veux un mérite qui rapporte. Dites-moi ce qu'un homme a, je vous dirai ce qu'il vaut. Il n'y a que cela de réel. Esprit, naissance, qu'est-ce que cela produit par an?

LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah ! fi, l'horreur !

GÉRONTE.

Mon Dieu, ma sœur, parce que vous êtes de qualité, vous vous piquez de grands sentimens ! je m'attache au solide, moi.

LA COMTESSE.

On voit, cependant, qu'au milieu de vos richesses, la qualité en impose à vous et à vos semblables.

GÉRONTE.

Parce que nous sommes des sots. Cela est plus fort que nous, il est vrai.

LA COMTESSE, *d'un air imposant.*

Laissons cela, Monsieur, et revenons au Marquis. C'est un homme qui vous convient pour gendre.

GÉRONTE.

Mais....

LA COMTESSE, *l'interrompant, en bâillant.*

Oh ! ça, Monsieur, allez-vous me donner mes vapeurs ? Vous êtes d'une contradiction. . .

GÉRONTE, *l'interrompant, à son tour.*

Non, non, ma sœur, non.

LA COMTESSE.

Ah ! vous savez que j'ai une délicatesse de nerfs, une sensibilité... Ce sont des cheveux que mes nerfs, et vous avez la cruauté. . .

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Pardon, ma sœur ! Voilà qui est fait ; le Marquis sera mon gendre... Il faudroit pourtant savoir si ma fille...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Votre fille, Monsieur, est d'un âge où l'on ne connoît ni soi, ni les autres.

GÉRONTE.

On pourroit...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Le Marquis est en passe de tout. Il y a même un Duché dans sa maison, et qui pourroit lui tomber un jour. Ne seroit-il pas bien flatteur, pour vous, que votre fille eût le tabouret?

GÉRONTE.

Le grand avantage d'avoir un tabouret ailleurs quand on peut avoir un bon fauteuil chez soi!

LA COMTESSE.

Ailleurs!... En vérité, Monsieur, vous vous servez de termes...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Bon! n'allez-vous pas me chicaner sur un mot?

LA COMTESSE.

Que ce soit donc une chose finie.

SCENE XVII.

LE MARQUIS, LA COMTESSE, GÉRONTE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Marquis, en l'appercevant rentrer.*

AH! M. le Marquis, vous venez à propos. Voici le pere de Julie, qui agrée votre recherche, et s'en tient fort honoré!

GÉRONTE, *au Marquis.*

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est moi, Monsieur, qui...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Oh! des complimens! de l'ennui... (*A Géronte.*) Allez, Monsieur, allez présenter M. le Marquis à Julie; cela vaudra mieux que tous les complimens du monde.

(*Géronte sort, et emmene le Marquis.*)

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Finette.*

Ces petits Bourgeois ont des idées bien étranges!... Mais, parlons de quelque chose qui soit plus agréable... Ne le trouves-tu pas charmant, Finette?

FINETTE.

Qui, Madame?

LA COMTESSE.

Le Marquis... Mais c'est un homme unique!

FINETTE.

Je vois, Madame, qu'il a fort le bonheur de vous plaire!

LA COMTESSE.

Assurément !... (*Tout en causant, la toilette va son train.*) Voilà une boucle qui tombe. Relevez-la... Son air m'enchante, son ton, ses manieres. C'est qu'il est de ces gens dont une femme se fait honneur !

FINETTE.

Ma foi ! Madame, je n'entends rien à cet honneur-là. Il n'est apparemment qu'à l'usage des grandes Dames. Quant au Marquis, je n'oserois vous répéter ce qu'on en dit. Il vous plaît; et je me tais.

LA COMTESSE.

Quelle gaucherie ! comme vous mettez cette plume !... Eh ! qu'en dit-on, je vous prie, Mademoiselle ? Parlez; je vous l'ordonne.

FINETTE.

Puisque vous le voulez, Madame; on dit que ce n'est qu'un fat, mis à la mode par deux ou trois coquettes.

LA COMTESSE.

N'en dit-on que cela ?... Vous m'assommez la tête... Va, ma pauvre enfant, les mots de fat et de coquette ont été inventés par l'envie, pour dénigrer les hommes aimables et les jolies femmes. Apprends de moi que tout homme est fat quand il a de quoi l'être, et que, de son côté, avec de l'esprit et des graces, toute femme est coquette.

FINETTE.

Quoi ! Madame ?...

LA COMTESSE, *l'interrompant, en minaudant devant son miroir.*

Est-il rien de plus flatteur que de plaire, que d'être entourée d'une foule d'Adorateurs, dont on fait le sort avec un souris, un mot, un regard? Une Coquette est la Reine du monde! D'un coup d'œil elle encourage le timide, glace le téméraire, échauffe l'indifférent, donne la loi à tous, et ne la reçoit que d'elle seule.

FINETTE.

Tout cela n'est que le triomphe de la vanité, et sans le cœur, Madame...

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Tu lis de vieux Romans, ma pauvre Finette?

FINETTE.

Mais vous aimez le Marquis?

LA COMTESSE.

Dis que je l'enleve à la divine Cidalise!

FINETTE.

Et pour cela vous lui faites épouser Julie? Mais si elle vengeoit Cidalise; si Julie alloit plaire au Marquis?

LA COMTESSE, *en se donnant des graces.*

Julie? Un enfant novice au monde, qui n'entend rien à l'art de plaire, qui ne se doute pas même qu'il y en ait un?

FINETTE.

Oui, mais la nature s'y entend pour elle. Sans songer à plaire, Julie se montre et plaît. On ne peut disconvenir qu'elle soit charmante?

LA COMTESSE, *en haussant les épaules.*

Charmante? . . . Donnez-moi d'autre rouge : celui-là est pâle comme la mort.

FINETTE.

Elle a les plus beaux yeux du monde!

LA COMTESSE, *en mettant du rouge.*

De grands yeux qui ne disent mot.

FINETTE.

La bouche?

LA COMTESSE.

Trop petite.

FINETTE.

Le teint?

LA COMTESSE.

D'une blancheur fade.

FINETTE.

Tous les traits?

LA COMTESSE.

Sont bien si l'on veut; mais l'ensemble!

FINETTE.

Un caractere naïf et vrai!

LA COMTESSE.

Voilà comme on donne de beaux noms à tout!

SCENE XIX.

JULIE, *en habit de Bal ;* LA COMTESSE, FINETTE, UNE AUTRE FEMME DE LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *à Julie.*

AH ! vous voilà, Julie? Vous venez me faire voir votre habit de Bal? ... Fort bien ! ... Il vous sied à merveille ! ... (*A part.*) Quel air gauche?

JULIE.

Oh ! je vous assure, ma tante, que ce n'est point du tout là ce qui m'occupe !

LA COMTESSE, *à part.*

Sa tante ! ... (*A Julie.*) Eh ! qu'y a-t-il, Mademoiselle, de plus digne de vous occuper? La parure met nos charmes en valeur. On n'y peut employer trop d'art et de soins !

JULIE.

Pour qui voudrois-je me parer? On veut que je renonce à Dorante. Mon pere me donne au Marquis. Il vient de me le déclarer et de me présenter à ce Marquis, qui m'a parlé d'un ton... d'un air ! ... En vérité, ma tante, il croit en m'épousant faire beaucoup de grace à mon pere et à moi !

LA COMTESSE.

Au moins, Mademoiselle, est-il sûr qu'il vous fait honneur ! Avec des gens de sa sorte il ne faut pas que ceux de la vôtre y regardent de si près.

JULIE.

Les gens de sa sorte doivent avoir des sentimens ; et c'est bien en manquer que de dédaigner, par orgueil, des gens à qui on s'allie par avarice.

LA COMTESSE.

Petites idées, Mademoiselle, ignorance des choses du monde. C'est la convenance qui fait les mariages. Vous mettez le Marquis en état de figurer suivant son rang. Il vous met, lui, à portée de briller dans une sphere, qui n'étoit pas faite pour vous. Vous serez présentée ; vous irez à la Cour. Voilà l'essentiel.

JULIE.

L'essentiel c'est de s'aimer, ma tante.

LA COMTESSE.

Fi donc, Mademoiselle ! Pensez au plaisir que vous allez avoir d'être femme de qualité, et de vivre à la Cour. Est-ce qu'en y songeant seulement le cœur ne vous bat pas de joie?... (*A Finette, en se levant de sa toilette.*) Allons, Finette, venez me passer mon Domino.

(*Elle sort, avec Finette et son autre Femme.*)

SCENE XX.

JULIE, *seule.*

MA tante a beau dire ! être femme de qualité, vivre à la Cour, cela n'est point le bonheur !... « Est-ce que » le cœur ne vous bat pas de joie, » dit-elle ? Comme s'il y avoit là quelque chose pour le cœur ! ...

SCENE XXI.

DORANTE, *en Domino, et masqué*, JULIE.

JULIE, *à part, en voyant entrer un Masque qu'elle ne reconnoît pas d'abord.*

MAIS, qui est ce masque? ... (*Reconnoissant Dorante, qui ôte son masque.*) Ah! c'est vous Dorante... (*A part*) C'est à présent que le cœur me bat... (*A Dorante, qu'elle voit en colere.*) Qui cherchez-vous donc, avec cet air furieux?

DORANTE.

Qui je cherche, Mademoiselle? ... On vous donne au Marquis, et j'ai un compliment à lui faire! ... Ah! Julie, je n'espere qu'en vous! Je meurs si vous m'abandonnez!

JULIE.

Calmez-vous, Dorante; vous me faites trembler!

DORANTE.

Ah! Mademoiselle, ce n'est pas mon intérêt qui m'anime, c'est le vôtre. Si ce mariage faisoit votre bonheur, je saurois vous perdre et mourir; mais vous voir indignement sacrifiée? ... Non!

JULIE.

Tranquillisez-vous, encore une fois, et soyez sûr qu'il n'y a point de parti que je ne prenne plutôt que d'être au Marquis. Je me jetterai aux pieds de mon pere.

Il m'aime... (*Entendant venir quelqu'un.*) Mais on vient, modérez-vous, de grace ! et rentrons dans la salle du Bal, concerter ensemble nos mesures.

(*Elle sort, avec Dorante.*)

SCENE XXII.

GÉRONTE, *seul.*

CE Marquis ne plaît pas à ma fille... Je crains bien que ma sœur ne m'ait fait faire une sottise !... C'est une chose singuliere que les femmes, et cet ascendant qu'elles prennent sur nous ! N'ont-elles rien de bon à nous répondre ? Elles se mettent à pleurer. On tient bon ; elles sanglottent... Si on ne se rend pas, ce sont des évanouissemens, des vapeurs ! On a beau avoir raison, et le leur prouver, il faut toujours finir par avoir tort, et faire ce qu'elles ont résolu... Après tout, le Marquis est un homme de la Cour ; ma fille sera présentée : elle peut avoir un jour le tabouret... Cela est bien flatteur !... Oui ; la Comtesse le dit, et il faut bien que cela soit ; puisque la plupart de mes Confreres marient ainsi leurs filles... (*Ecoutant.*) J'entends les violons... Actuellement le Bal est en train... Ma foi ! c'est un plaisir bien fou... Mettons-nous dans un coin, et dormons, de notre mieux, sur ce Sopha.

(*Il se jette, dans un coin, sur un Sopha.*)

SCENE XXIII.

CIDALISE, *en Domino, et tenant son masque à la main*; GÉRONTE, *sur le Sopha.*

CIDALISE, *à part.*

LE Marquis me suit. Il me croit à Paris. J'ai le même Domino que la Comtesse. Il me prend pour elle. Sachons s'il me trahit.

(*Elle met son masque.*)

SCENE XXIV.

LE MARQUIS, CIDALISE, GÉRONTE, *sur le Sopha.*

LE MARQUIS, *à Cidalise, qu'il prend pour la Comtesse.*

JE vous cherchois, Comtesse. Je viens de voir Julie, avec un masque qui ressemble fort à Dorante. J'ai peur que la petite personne n'en soit entêtée!

CIDALISE, *contrefaisant la voix de la Comtesse.*

Que vous importe?

LE MARQUIS.

J'avoue que je ne vise pas au cœur de Julie. C'est ici un mariage d'argent. En échange d'une grosse dot, je

lui donne mon nom et ma livrée ; car vous jugez bi
qu'il n'y aura que cela de commun entre elle et mo
Quant au beau-pere, c'est un Intendant que je prend
et un Intendant d'espece nouvelle.

GÉRONTE, *à part, sur le Sopha.*

Un Intendant ?... Oui-dà ! Écoutons.

(*Il feint de dormir, et écoute.*)

LE MARQUIS, *à Cidalise, qu'il prend toujours pc
la Comtesse.*

D'ordinaire, nos Intendans nous ruinent ; et
compte bien que ce sera moi qui ruinerai celui-ci.
Mais...

CIDALISE, *à part.*

Ne me voilà que trop bien éclaircie ! Le traître !

LE MARQUIS.

Que dites-vous ?

CIDALISE.

Eh ! bien, mais ?...

LE MARQUIS.

Le mariage n'est pas fait. Géronte n'a consen
qu'avec peine ; et je crains que Dorante et Julie
fassent naître des obstacles.

CIDALISE.

N'est-ce point que vous sentez, vous-même, qu
que chose qui vous arrête ; et que Cidalise vous tie
encore au cœur ?

LE MARQUIS.

Cidalise !... Ah ! vous plaisantez, Comtesse ?

CIDALISE.

Non. Toute sa rivale que je suis, je l'estime, et...

LE MARQUIS

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oh ! parbleu ! Comtesse, encore un coup, vous voulez rire ? Une petite minaudiere, qui a la prétention du sentiment ; de l'affectation, au lieu de graces ; du jargon, au lieu d'esprit. Vous avez donc oublié ce que nous en avons dit tantôt ; et combien vous et moi l'avons chamarrée de ridicules ?

CIDALISE, *à part.*

L'abominable homme ! ... Contraignons-nous encore.

LE MARQUIS, *à part, reconnoissant Cidalise.*

C'est la voix de Cidalise, ô Ciel ! ... Tâchons de nous retourner.

CIDALISE.

Mais, cependant, elle s'attendoit à recevoir votre main ; et vous devez, du moins, vous faire quelque reproche de l'avoir trompée ?

LE MARQUIS.

Je m'en ferois un de l'inquiéter plus long-tems. .. Belle Cidalise, cessez de feindre ; je vous ai reconnue d'abord.

CIDALISE.

Quoi ! M. le Marquis ? ...

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Oui, Madame. Pour vous punir de votre méfiance, j'ai feint de vous prendre pour la Comtesse ; mais quelle différence ! Elle a bien quelque chose de votre

taille et de votre voix, mais cette grace, toute particuliere, mais cette façon noble de se présenter!...

(*En ce moment la Comtesse arrive, masquée, et avec un Domino pareil à celui de Cidalise, et elle s'approche doucement d'elle et du Marquis.*)

SCENE XXV.

LA COMTESSE, CIDALISE, LE MARQUIS, GÉRONTE, *sur le Sopha.*

CIDALISE, *à part, en appercevant entrer la Comtesse.*

BON! voilà la Comtesse... Le hasard est heureux!... (*Au Marquis.*) On ne peut nier, M. le Marquis, que la Comtesse n'ait des charmes?

LE MARQUIS.

Je crois qu'on peut, tout au plus, se souvenir qu'elle en a eu.

LA COMTESSE, *à part.*

Est-ce de moi qu'il parle?

CIDALISE, *au Marquis, en le faisant regarder du côté opposé à celui par lequel la Comtesse est entrée.*

N'ai-je pas entendu quelque bruit?...

(*Le Marquis regarde au fond du Théatre, et, pendant ce tems-là, Cidalise substitue la Comtesse à sa place, puis elle se cache derriere le Marquis.*)

CIDALISE, *bas, à la Comtesse.*

A vous le dez, Comtesse!

LE MARQUIS, *se retournant, à la Comtesse, qu'il prend pour Cidalise.*

Il n'y a personne... Que disiez-vous de la Comtesse ?

LA COMTESSE, *contrefaisant la voix de Cidalise.*

Mais je disois qu'elle n'a point encore passé l'âge de la jeunesse.

LE MARQUIS.

Dites qu'elle s'y croit toujours, parce qu'elle en a tous les travers.

LA COMTESSE.

On vante son esprit ?

LE MARQUIS.

On vante donc ce qu'on ne connoît pas ? Pour moi, je n'ai vu à la Comtesse que des airs et des prétentions. Joignez-y le ridicule de traiter Géronte de petit Bourgeois, comme si elle n'étoit plus la parente de son frere, et ses vapeurs de commande, que ce benêt de frere prend pour bonnes !

LA COMTESSE, *se démasquant.*

Je n'y puis plus tenir !

LE MARQUIS, *à part, et étonné.*

Que vois-je?

LA COMTESSE.

Celle dont vous faites un si beau portrait, monstre que vous êtes !

CIDALISE, *au Marquis, en passant de l'autre côté, et en le tirant par la manche.*

Vous mériteriez bien aussi quelque épithete de ma part ; mais je m'en tiens au mépris.

GÉRONTE, *se levant de dessus le Sopha, et s'avançant au Marquis.*

Et moi, qui étois dans ce coin, d'où j'ai tout entendu trouvez bon, M. le Marquis, que je me joigne à ces Dames, et que je vous conseille de vous pourvoir d'un autre Intendant. Je ne me sens pas digne de l'honneur d'être ruiné par vous!

SCENE XXVI.

JULIE, DORANTE, LA COMTESSE, CIDALISE, LE MARQUIS, GÉRONTE.

JULIE, *à Géronte, en se jettant à ses pieds, avec Dorante.*

Souffrez, mon pere, que Dorante et moi nous embrassions vos genoux!

GÉRONTE, *la relevant, ainsi que Dorante.*

Levez-vous, ma fille... (*A Dorante.*) Embrassez-moi, Dorante. Vous serez demain mon gendre.

LE MARQUIS, *en se retirant.*

Monsieur... Je vous baise les mains!

(*Il sort.*)

SCENE XXVII et derniere.

LA COMTESSE, CIDALISE, GÉRONTE, JULIE, DORANTE.

DORANTE, *à Géronte.*

AH! Monsieur, quelles graces!...

JULIE, *à Géronte.*

Ah! mon pere, quels remerciemens!...

GÉRONTE, *à la Comtesse.*

Eh! bien, ma sœur, vous voyez que j'avois raison?

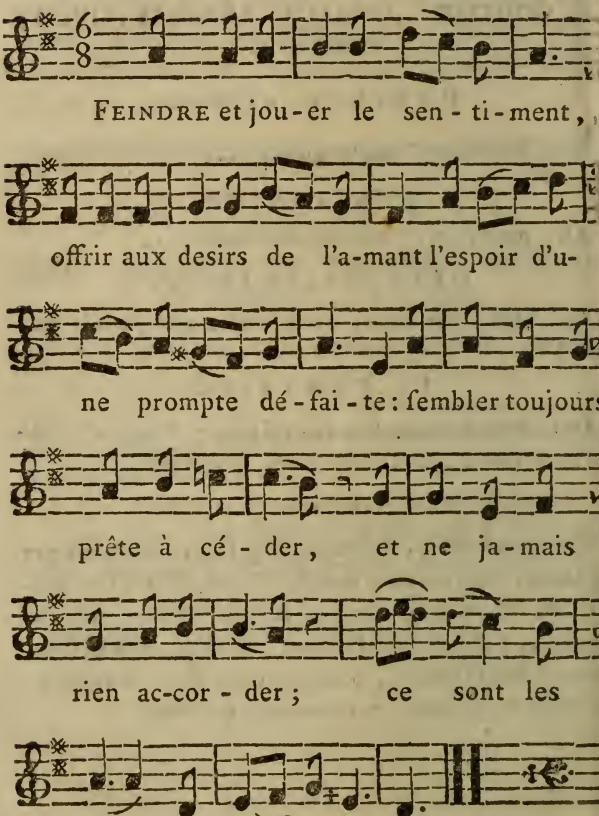
LA COMTESSE.

Oui, Monsieur; mariez votre fille avec Dorante! J'abjure, à jamais, le Marquis et ses semblables!

GÉRONTE.

C'est bien dit... Continuons le Bal... je n'aime pas la danse; mais je suis si content d'être défait de ce vaurien de Marquis que jamais fête ne m'aura tant diverti!... (*A Julie et à Dorante.*) Et vous, mes enfans, donnez-vous la main, et aimez-vous bien, tous deux, en dépit de la mode, et des mœurs du tems!

DIVERTISSEMENT.



De sa jeune et belle moitié
Négligeant la tendre amitié,
Damis est son époux sans l'être.
Par air il est pris et quitté :
Il quitte et prend par vanité ;
Ce sont les mœurs du Petit-Maître.

Insensible à la vanité
D'avoir un fat de qualité,
Dont la flamme à cent se partage :
Préférer un époux amant,
Qu'on aime, bien naïvement ;
Ce sont là les mœurs du jeune âge.

Tel fait le procès aux humains,
Les nomme fous, méchans et vains,
Qui n'est pas de meilleure étoffe.
Mais les servir, et non les fuir,
Les plaindre, et non pas les haïr,
Ce sont les mœurs du Philosophe.

Aimer et l'honneur et son Roi ;
Etre, en amour, léger, sans foi,
Ridiculiser la constance.
Sybarite ensemble et Soldat,
Du plaisir voler au combat ;
Ce sont là les mœurs de la France.

(*Au Public.*)

Ce tems, dont nous peignons les mœurs,
N'abonde que trop en Censeurs :

Aux nouveautés ils font la guerre.
Mais, moins séveres qu'indulgens,
Vous encouragez les talens ;
Ce sont là les mœurs du Parterre.

FIN.

L'ANGLOMANE,

OU

L'ORPHELINE LÉGUÉE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES,

PAR SAURIN.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

AVERTISSEMENT.

CETTE Piece est la même qui a été donnée en 1765, sous le titre de *L'Orpheline léguée*. Elle étoit en trois actes ; je l'ai mise en un. Il ne m'a fallu pour cela que retrancher plusieurs scenes, dont l'effet avoit été médiocre et qui retardoient la marche de l'action. Je la crois actuellement plus vive et plus rapide. J'ai, d'ailleurs, retouché le Dialogue, et je l'ai resserré. En un mot, j'ai tâché de donner à l'Ouvrage le degré de valeur auquel de foibles talens me permettent d'atteindre.

Je ne sais si j'ai besoin de dire que dans cette Comédie je n'ai pas prétendu jetter du ridicule sur les Écrivains illustres qu'a produits l'Angleterre ? Je les admire et je les respecte. Je n'ai voulu attaquer que cet enthousiasme aveugle de nos *Anglomanes*, que cette espece de culte qu'ils rendent aux Auteurs Anglois, peut-être, moins

pour les exalter que pour rabaisser les nôtres. Ce travers prend sa source dans la jalousie secrette qu'on porte aux hommes célebres de sa nation ; jalousie qu'on ne s'avoue pas, mais qui n'en est pas moins réelle. Les grands Hommes étrangers ne font pas ombrage à notre petitesse : ils ne brillent point à nos yeux d'un éclat qui nous importune ; et en nous établissant juges entre eux et les grands Hommes de notre nation, nous croyons partager, en quelque sorte, avec les premiers la supériorité que nous leur accordons sur les autres. Je n'en dirai pas davantage ; mais que chacun descende en lui-même, qu'il s'interroge et confesse s'il n'en coûte pas moins à son cœur pour admirer un étranger que pour rendre justice à un compatriote ?

Shakespéar, sur qui je me suis permis quelques plaisanteries dans cette Piece, étoit, assurément, un génie du premier ordre ; mais on ne peut nier qu'à côté des beautés les plus sublimes on ne trouve dans ses Ouvrages les plus monstrueuses absurdités. Les beautés sont à lui, les défauts sont à son siecle : je le veux ;

mais qu'on reconnoisse, au moins, que ce sont des défauts, et qu'on ne réponde pas ce que M. Dacier répondoit sur les défauts d'Homere les plus marqués : *Cela n'est que divin !*

A MA FEMME.

. . . . . *Ea sola voluptas,*
Solamenque mali.

O ma tendre amie ! ô ma femme !...
Gens du bon ton diroient, *Madame.*
Gens du bon ton, souvent sont des époux bien froids !
Ma femme, donc, reçois l'hommage
D'un mari dont le cœur gaulois
Ne s'est point soumis à l'usage,
Et de soi seul a pris des loix,
En te dédiant son Ouvrage.
Mais cet Ouvrage, il est ton bien.
Ton goût, qui sert de regle au mien,
Est noble et pur comme ton ame ;
Et mon foible génie, inspiré par le tien,
Trouve dans l'objet qui m'enflamme
Ma récompense et mon soutien.
D'un trop superbe espoir autrefois animée,
Ma Muse desiroit, pour prix de ses travaux,
Quelque peu de cette fumée
Aliment du Poëte, ainsi que du Héros.
D'un vain bruit aujourd'hui mon ame est peu charmée
Et dans la lice encor si l'on me voit courir,
Si des palmes de la victoire

Les rides de mon front cherchent à se couvrir,
C'est pour vivre en ton cœur, et non dans la mémoire.
Te plaire est désormais mon unique desir;
Et je ne voudrois de la gloire
Que pour avoir à te l'offrir!
Mon cœur te doit son nouvel être.
D'une nuit de douleur long-tems enveloppé,
J'ai vu mes beaux ans disparoître;
Et dans cet âge où l'homme, hélas! trop détrompé,
Regrette, avec l'espoir, le bonheur échappé,
C'est toi qui me l'as fait connoître.
Des fleurs de ton printems tu semes mon déclin,
Et tu rends le soir de ma vie
Mille fois plus digne d'envie
Que ne fut jamais son matin!

SUJET DE L'ANGLOMANE.

ÉRASTE, qui occupe une place dans la Magistrature en France, est à la campagne, dans une maison qui lui appartient, à quelque distance de Paris, avec Bélise, sa sœur, veuve pour la troisieme fois, et qui s'est retirée auprès de lui, depuis son dernier veuvage, en attendant qu'elle se soit remariée pour la quatrieme fois, comme elle en a l'intention. Éraste a aussi avec lui une jeune parente, nommée Sophie, dont l'éducation et le soin de la pourvoir lui ont été légués par le pere de cette jeune personne, mort dans l'infortune. Éraste n'a rien négligé pour remplir les intentions de son malheureux parent. Mais il a la manie de préférer tout ce qui est Anglois, ou ce qui a l'apparence de l'être, à ce qui est en usage parmi nous. Il se met, et veut que tout le monde soit mis chez lui comme à Londres. Il bouleverse

tout dans sa Terre, pour en faire un parc à la maniere Angloise ; et il se propose de vendre sa Charge pour vivre désormais toute l'année à la campagne, et employer son tems à philosopher et à s'occuper d'agriculture. Cependant l'habitude de voir Sophie lui fait éprouver un sentiment, jusques-là toujours inconnu de lui. Il aime ; et, tout en combattant sa passion, qu'il ne peut vaincre, et qu'il craint d'avouer, il projette d'épouser Sophie. Mais pendant les premieres années de la jeunesse de Sophie qu'elle a passées au couvent, elle y a vu quelquefois un jeune homme, parent d'une de ses amies, et elle n'a pas tardé à lui inspirer de l'amour, et à en ressentir pour lui. Ce jeune homme, nommé Damis, ayant appris qu'Eraste vouloit donner un Maître de Langue Angloise à Sophie, vient se présenter, en cette qualité, sous le nom de Blacmore. Il ne sait pas cette langue ; mais Éraste, ni personne de chez lui ne la sait davantage, et l'amour enhardit Damis. Cependant, un des amis d'Éraste vient le voir de Paris ; c'est Lisimon, ancien Financier, riche, et qui s'est retiré des affaires pour se livrer aux Lettres. Ce

Lisimon est l'oncle de Damis, et il le reconnoît dans le prétendu Maître d'Anglois. L'intrigue se découvre. Éraste avoue, lui-même, son amour pour Sophie, qui, par reconnoissance de ses bienfaits, se croit obligée de lui sacrifier Damis, et de se sacrifier, elle même, à lui. Mais Éraste non moins courageux que sa pupille, renonce à sa main et l'unit à son amant, en lui donnant une riche dot, et en la déclarant son unique héritiere. Lisimon, touché de tant de générosité, approuve tout; et il fait consentir Éraste à conserver sa charge de Magistrat, et à se montrer désormais comme un modele utile à la société, en suivant les usages reçus dans sa patrie, plutôt que d'affecter de copier ridiculement ceux de nos voisins.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR L'ANGLOMANE.

« CETTE Piece, sous le titre de *L'Orpheline léguée*, en trois actes, fut jouée, à Fontainebleau, devant le Roi, le 5 Novembre 1765, (et le lendemain à Paris) dit l'Auteur du *Mercure* du mois de Décembre suivant.... Elle eut d'autant plus de succès à la Cour que l'on y met moins de tems pour se prévenir, d'après le titre d'un Ouvrage, pour arranger ses idées conséquemment à ce que l'on s'imagine devoir en résulter ; et, sur-tout, beaucoup plus d'attention, à cause du silence qu'on observe aux moindres parties des détails. Il suit nécessairement de cette seconde circonstance, qu'il n'échappe à l'Auditeur aucun de ces mots peu considérables en apparence, mais si importans à l'Auteur, qui les

a placés pour poser des fils au tissu de sa Piece et qui faute d'être apperçus y laissent croire sou vent des défauts qui n'y sont pas. Il ne sera pa difficile à ceux qui liront cette Comédie de pré sumer combien on dut être attaché et agréable ment affecté des traits de la saine philosophie e de la judicieuse morale qui y sont répandus. O est encore plus sensible à la Cour que par-tou ailleurs à cette élégance de style, à ces expres sions nobles et fleuries, sans affectation, qu l'on remarque dans cet Ouvrage, parce que c style est, si l'on peut le dire, la langue du pay Aussi M. Saurin, après le spectacle, reçut de l part des personnes les plus distinguées de la Cou des complimens dont la vérité ne pouvoit êtr équivoque, parce qu'ils portoient le caracter de l'impression qu'on venoit de recevoir.... Nou croyons être fondés à soutenir que cette Piec sera toujours un témoignage honorable de mœurs, de l'esprit, du jugement et des talen de son Auteur. »

Louis XV fut si satisfait de cette Comédie que le lendemain de sa premiere représentation i envoya, de Fontainebleau, à M. Saurin, à Paris

so

son portrait, sur une boîte d'or. C'est, en effet, une Piece qu'on peut regarder comme un Ouvrage vraiement national, et dont le Monarque a dû être flatté, puisqu'il ne s'y agit pas de moins que de frapper de ridicule la manie de singer des coutumes et des mœurs étrangeres, en faisant voir qu'elles conviennent moins à nous et à notre local que les nôtres. C'est, sur-tout, dans ce moment-ci, où l'Anglomanie est devenue une épidémie presque générale en France, qu'il seroit nécessaire que l'on donnât souvent de semblables Ouvrages. Il seroit bien à souhaiter que beaucoup d'autres Auteurs suivissent en cela l'exemple de M. Saurin, qui n'a, pour ainsi dire, fait qu'indiquer ce genre estimable d'Ouvrages dans cette Comédie. Mais le but principal d'utilité réelle qu'elle annonce suffiroit seul pour en assurer le succès auprès des gens véritablement raisonnables et auprès des bons patriotes, si, d'ailleurs, elle ne réunissoit le mérite des détails et des situations à l'agrément du style et aux convenances théatrales.

Malgré ce succès, non équivoque, et même assez satisfaisant, M. Saurin a cru devoir res-

serrer l'action de cette Piece ; et il a, en effet, trouvé le secret de la rendre plus vive, plus piquante et plus comique, dit encore l'Auteur du *Mercure*, dans le volume de Décembre 1772. C'est un tableau excellent, composé de main de maître, et qui fait assurément beaucoup d'honneur à M. Saurin. »

Cette Comédie, réduite à un acte, sous le titre de *L'Anglomane*, fut encore jouée, pour la premiere fois de cette reprise, devant le Roi, à Fontainebleau, le 5 Novembre 1772. Elle reparut, de cette nouvelle maniere, à Paris, le 23 du même mois, et, depuis, elle est restée au Théatre, où on la revoit de tems en tems, et toujours avec le même plaisir.

Elle fut parfaitement bien jouée, dans sa nouveauté, de l'une et l'autre maniere. Les rôles d'Éraste, de Lisimon, de Damis et de L'Olive, furent remplis par MM. Préville, Brisard, Molé et Feuillie, et ceux de Sophie, de Bélise et de Finette, par Mademoiselle d'Oligny, Madame Drouin et Mademoiselle Fanier.

L'ANGLOMANE,

OU

L'ORPHELINE LÉGUÉE,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

PAR SAURIN;

Représentée, pour la premiere fois, en trois actes, et sous le second titre seulement, devant le Roi, à Fontainebleau, le 5 Novembre 1765, et le lendemain à Paris, au Théatre François; et sous les deux titres, en un acte, aussi, devant le Roi, à Fontainebleau, le 5 Novembre 1772, et à Paris, le 23 du même mois.

PERSONNAGES.

ÉRASTE, Anglomane.

BÉLISE, sœur d'Éraste.

SOPHIE, jeune parente d'Éraste.

DAMIS, amant de Sophie.

LISIMON, ami d'Éraste et oncle de Damis.

FINETTE, suivante de Sophie.

L'OLIVE, valet d'Éraste.

DEUX AUTRES LAQUAIS d'Éraste.

La Scene se passe dans un Sallon d'une maison de campagne d'Eraste, à quelque distance de Paris.

L'ANGLOMANE,

OU

L'ORPHELINE LÉGUÉE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, *en habit à l'Angloise, avec une petite perruque ronde;* FINETTE, *avec un petit chapeau à l'Angloise.*

FINETTE.

C'est vous, monsieur Damis?

DAMIS.

Chut!... Blacmore est mon nom.
De plus, Anglois, souviens-t-en.

FINETTE.

Bon!
De ce déguisement que faut-il que j'augure?

DAMIS.

Tu le sauras; mais par quelle aventure
Te rencontré-je en ce logis?
Lorsque je quittai ce pays,
Pour faire un tour en Angleterre,

Chez la Marquise d'Enneterre
Tu servois ?

FINETTE.

Il est vrai ; mais, avec de gros biens,
Prodigue par caprice, avare par nature,
Elle est impérieuse et dure ;
Ne hait que son époux, et n'aime que ses chiens.
Que sans cesse pour eux il fût maltraité ; passe :
C'est un mari ; mais, moi, j'en devins bientôt las.
Un beau jour je quittai Madame et ses gredins.
Enfin, je sers ici.

DAMIS.

Tant mieux. Pour mes desseins
Je t'y trouve à propos. Finette est mon amie,
Et n'a pas oublié que je suis libéral ?

FINETTE.

Oh ! j'oublîrois mon nom. Chez moi c'est maladie.

DAMIS, *lui donnant une bague, qu'il avoit au doig*
Ceci t'en guérira : prends.

FINETTE, *prenant la bague et la considérant.*
La bague est jolie !
(*Elle la met à son doigt, en faisant la révérence.*
On ne refuse pas le remede à son mal.
Çà, pour bien m'acquitter, Monsieur, que faut-il fa

DAMIS.

Me mettre au fait d'Éraste et de son caractere.
Je n'en suis instruit qu'à demi.

FINETTE.

Votre oncle cependant, est son meilleur ami.

DA

DAMIS.

S'il faut qu'Éraste à Lisimon ressemble,
C'est un philosophe parfait.
Mais lorsque l'amitié les a liés ensemble
J'étois absent.

FINETTE.

Votre oncle est un sage, en effet;
S'il est pourtant permis à quelqu'homme de l'être.
Éraste l'est bien moins qu'il ne le veut paroître.
Un trait, pourtant, lui fait honneur.

DAMIS.

Quel trait ?

FINETTE.

Il suffit seul pour vous peindre son cœur.
Sophie....

(*Elle s'arrête et regarde Damis.*)

DAMIS, *vivement.*

Eh ! bien, acheve donc : Sophie ? ...

FINETTE.

Oh ! oh ! quel feu ! Je gagerois ma vie....

DAMIS, *l'interrompant.*

Ne gage point, et finis promptement.
Tu disois que Sophie ? ...

FINETTE.

Eut pour pere Pirante,
Ami d'Éraste, et son parent;
Que d'une fortune brillante
Privé par un maudit procès,
Il soutint d'une ame constante,
Ce revers, que sa mort suivit pourtant de près.

Sophie étoit lors en bas âge,
Et son pere pour héritage
N'avoit à lui laisser qu'un fonds très-décrié,
L'amitié d'un parent. Qui s'y seroit fié ?

DAMIS.

Tout cœur honnête.

FINETTE.

Eh ! bien, Pirante osa le faire;
Et par un testament d'espèce singulière....

DAMIS, *l'interrompant*,

Qu'ordonne-t-il ?

FINETTE.

Vous allez voir.
« Ma chere enfant, dit-il, va demeurer sans pere;
» Elle est l'unique bien qui soit en mon pouvoir.
» Du don de la nourrir, élever et pourvoir
» Je fais mon ami légataire. »

DAMIS.

Que cet acte est touchant ! Il honore, à jamais,
L'ami capable de le faire,
Et l'ami digne d'un tel legs !

FINETTE.

Éraste l'accepta, sans y mettre de faste.
Un Couvent est l'asyle où des soins assidus
Ont formé Sophie aux vertus.
Elle comptoit seize ans, quand une sœur d'Éraste....

DAMIS, *l'interrompant.*

Quelle est cette sœur ?

FINETTE.

Entre nous,

C'est un composé rare, et qui par fois allie
Un bon sens étonnant à beaucoup de folie :
Veuve, graces au Ciel, de son troisieme époux,
Elle vint demeurer au logis de son frere.
Notre Orpheline alors quitta son Monastere.
Un an depuis s'est écoulé :
En sorte que, tout calculé,
La pauvre enfant est affligée
De dix-sept ans, et partagée
De trésors qui s'en vont croissant
Chaque jour, et s'embellissant.

DAMIS.

Ah ! Finette, qu'elle est charmante !
Au Couvent où Sophie a d'abord demeuré,
Habite une mienne parente
Qu'y vient voir quelquefois cet objet adoré.

FINETTE.

C'est donc là que Sophie offerte à votre vue....

DAMIS, *l'interrompant.*

C'est là que, pour jamais, j'ai fait vœu de l'aimer!

FINETTE.

Comment s'en empêcher ?

DAMIS.

Sa beauté t'est connue ?

FINETTE.

Et je sais que votre âge est prompt à s'enflammer.

DAMIS.

Mais n'avoûras-tu pas qu'un charme inexprimable....

FINETTE, *l'interrompant.*

Vous l'aimez, Monsieur, tout est dit...

Comme sa propre fille, Éraste la cherit,
Et c'est à cet égard un homme incomparable !

DAMIS.

Je le trouve très-respectable !

FINETTE.

C'est là son beau côté ; mais voyez le revers.
Il s'est fait singulier pour être philosophe.
C'est la source de cent travers,
Qui, de tout le public, lui valent l'apostrophe
Du plus grand fou de l'univers.
Placé dans la Magistrature,
Où l'on vante, à bon droit, son savoir, sa droiture,
Il faut bien qu'à la ville il en porte l'habit ;
Mais dans cette campagne où d'ordinaire il vit.,
On s'habille, on se coiffe et l'on *toste* à l'Anglaise.
(J'estropiai long-tems ce mot encor nouveau.)
A son œil prévenu sans un petit chapeau
Il n'est point de femme qui plaise.

DAMIS.

Je trouve qu'en effet il te sied assez bien;
Mais je crois qu'à Sophie....

FINETTE, *l'interrompant.*

Oh! sans doute.... Il n'est rien
Qui d'Éraste obtienne l'estime
Si venu d'Angleterre il n'en porte le sceau.
Chez ce peuple tout est sublime,
Et chez nous il n'est rien d'utile, ni de beau.

DAMIS.

C'est une nation estimable !

FINETTE.

Sans doute;
Mais exclusivement la vouloir estimer,
Tout admirer chez elle, et chez nous tout blâmer,
Soutenir qu'autre part personne ne voit goutte!

DAMIS.

C'est fort mal fait! A mon avis,
Tout peuple a ses défauts, et tout peuple a son prix;
Mais à des préjugés s'il faut que l'on se livre,
Par préférence un citoyen doit suivre
Ceux qui lui font aimer son Prince et son pays.

FINETTE.

Avec mille vertus il a cette manie.
Ne prétend-il pas que Sophie
Apprenne incessamment l'Anglois!

DAMIS.

Tu vois son maître.

FINETTE.

Vous?

DAMIS.

Te voilà bien surprise?

FINETTE.

Aux Belles, je le sais, vous parlez bon François;
Mais l'Anglois?

DAMIS.

Je l'ignore.

FINETTE.

Eh! comment donc?...

DAMIS.

Sottise!

Enseigner ce qu'on ne sait pas
Est-ce chose, dis-moi, si rare dans le monde ?
Que de gens à Paris, bien vêtus, gros et gras,
Dont sur ce beau secret la cuisine se fonde !

FINETTE.

Éraste, cependant...

DAMIS, *l'interrompant.*

Des Anglois il fait cas ;
Mais je sais que pour lui leur langue est de l'Arabe :
Il n'en sait pas une syllabe.
Moi, j'en puis écorcher quelques mots, au besoin.
(*Il contrefait l'accent Anglois.*)
O di dou ; Miss, Kismi.

FINETTE.

Ce mot a de quoi plaire !

DAMIS, *voulant l'embrasser.*

Il faut te l'expliquer.

FINETTE, *l'interrompant.*

Épargnez-vous ce soin.

DAMIS.

Je suis muni d'une Grammaire.
Londres fut un tems mon séjour ;
Et puis j'aurai pour moi la Fortune et l'Amour.

FINETTE.

L'Amour ? Vraiment Éraste en condamne l'usage.
Avec ce regard tendre, et ce joli visage.
(Jugez combien cet homme est fou !)
De sa jeune pupille il prétend faire un sage,
Qui, renonçant au mariage,
Dans sa retraite de hibou,

Perde à philosopher le plus beau de son âge,
Et prenne, au lieu d'amour, de l'ennui tout son saou.

DAMIS.

Il faut m'aider à rompre un projet si blâmable !

FINETTE.

Mais Sophie à vos vœux est-elle favorable ?

DAMIS.

Mon amour n'a point éclaté :
Mes regards seuls ont déclaré ma flamme.
Je croirois cependant avoir touché son ame,
Si ses yeux ne m'ont pas flatté.

FINETTE.

De son cœur ils sont la peinture.
La naïve Sophie, en sa simplicité,
Est une glace encor pure,
Qui réfléchit la nature
Dans toute sa vérité.

DAMIS.

Mais, j'ai pu me tromper, moi-même.
Sophie ignore encore à quel excès je l'aime,
Et cet amour fait tout mon prix.

FINETTE.

Si modeste à vingt ans ; tandis qu'en cheveux gris
Il est tant de fats honoraires ?
Vous êtes un phénix, et l'on ne voit plus gueres...
(*Appercevant Eraste.*)
Mais Éraste s'avance... Adieu.

Il est très-important de prévenir Sophie.
Je m'en charge.

DAMIS.

A tes soins mon amour se confie.

(*Finette sort.*)

SCENE II.

ÉRASTE, *vêtu à l'Angloise*; DAMIS.

ÉRASTE.

PARDONNEZ-MOI si, dans ce lieu,
Je me suis un peu fait attendre.
Avec mes ouvriers j'étois dans mon jardin,
Où, par un changement qui doit peu vous surprendre,
Suivant l'usage Anglois, j'ai voulu, ce matin,
Qu'on fît, d'un grand parterre, un petit Boulingrin.
J'y veux avoir de tout; des vallons, des collines,
Des prés, une plaine, des bois,
Une Mosquée, un pont Chinois,
Une riviere, des ruines...

DAMIS, *l'interrompant, en imitant l'accent Anglois qu'il affecte pendant toute cette Scene.*

Vous avez donc, Monsieur, un immense terrain?

ÉRASTE.

Moi? point: trois arpens, dont le Nôtre
A jadis tracé le dessin.
On vante sa façon; je préfere la vôtre.

DAMIS.

Je vois que vous avez du goût!

ÉRASTE.

Si je ne puis en grand imiter la nature,
D'un parc Anglois, du moins, j'aurai la miniature.
Ma foi! vous nous passez en tout,
Même dans les Beaux-Arts. Hogard dans la Peinture,
Hindel dans la Musique...

DAMIS, *l'interrompant.*

Hindel est Allemand.
Prenez garde, Monsieur.

ÉRASTE.

L'est-il?

DAMIS.

Assurément!

ÉRASTE.

Laissons cela, Monsieur. Qu'est-ce qui me procure
L'honneur?...

DAMIS, *l'interrompant.*

Premiérement, la curiosité.
La France, dans son sein, n'a point de rareté
Qui doive plus que vous attirer la visite
D'un étranger, curieux de mérite.

ÉRASTE.

On m'accuse, Monsieur, de singularité,
Et vous m'en trouverez, peut-être;
Mais en voyant ce que les hommes font,
Je m'applaudis que le Ciel m'ait fait naître
Si différent de ce qu'ils sont!

DAMIS.

Permis à vous, Monsieur, de l'être.
A Londres chacun prend la forme qui lui plaît.
On n'y surprend personne en étant ce qu'on est.
Quant à moi, je suis ce Blacmore
Dont on vous a parlé pour enseigner l'Anglois.

ÉRASTE.

De vous Dorante hier m'entretenoit encore.
Il m'en faisoit vraiment un grand éloge !... Mais
A votre physionomie,
Beaucoup plus qu'à lui je m'en fie.
On se peint dans ses traits, comme dans un miroir.
Locke l'a dit.

DAMIS.

Je crois...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Par exemple, à vous voir,
Vous êtes un penseur ?

DAMIS.

Oh ! Monsieur...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Je parie
Que sur vous le beau Sexe a fort peu de pouvoir,
Que l'amour à vos yeux n'est rien qu'une folie ?
Hein ? suis-je pénétrant ? et n'admirez-vous pas...

DAMIS, *l'interrompant*

Jamais je n'admire.

ÉRASTE.

En tout cas,

Si votre esprit jamais n'admire,
Il trouvera chez nous ample matiere à rire.

DAMIS.

Jamais je ne ris.

ÉRASTE, *à part.*

Oh ! cet homme est bien Anglois !...
Bien bon !

DAMIS.

On rit de tout chez les François.
Sachez, Monsieur, qu'en Angleterre
On se pend quelquefois ; mais qu'on n'y rit jamais.

ÉRASTE.

Ah ! si dans ce pays j'avois un coin de terre !

SCENE III.

SOPHIE, BÉLISE, FINETTE, ÉRASTE, DAMIS.

ÉRASTE, *à Sophie, en lui présentant Damis.*

SOPHIE, approchez-vous... Voilà le Précepteur...
(*Voyant que Sophie est tout interdite.*)
De l'embarras ? de la rougeur ?

SOPHIE, *à part.*

Finette en vain m'a prévenue,
Je ne puis...

BÉLISE, *l'interrompant.*

Pourquoi donc baisser ainsi la vue ?
Ce Maître-là ne fait pas peur...

(*Montrant Damis*)
Et Monsieur est fait de maniere
A trouver plus d'une écoliere !

ÉRASTE.

Eh ! bien, ma sœur, vous n'en vaudrez que mieux
Étudiez la langue Anglaise.
Il peut fort bien montrer à deux.

BÉLISE.

Moi, de l'Anglois ? A Dieu ne plaise !

DAMIS, *bas, à Sophie, sans l'accent Anglois.*
Si vous me découvrez vous me donnez la mort !

SCENE IV.

DEUX LAQUAIS, *apportant une table à thé, toute servie*, ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

(*Les deux Laquais placent la table, et mettent des siéges autour.*)

ÉRASTE, *à Damis.*

A L'ANGLOISE, de bon accord,
Ici le déjeûner, le matin, nous rassemble.
Ma Pupille verse le thé...
Asseyons-nous.

(*Eraste, Bélise, Sophie et Damis s'asseyent autour de la table. Finette reste de bout. Sophie verse le thé, et les deux Laquais sortent.*)

SCENE V.

SCENE V.

ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS.

ÉRASTE, *à Sophie, qui paroît troublée en versant le thé.*

LA main vous tremble?

BÉLISE, *à Sophie.*

Vous n'avez point votre gaîté?

SOPHIE.

Depuis un tems je l'ai perdue.

BÉLISE.

Comment?

SOPHIE.

Je ne sais pas comme elle étoit venue;
Je ne sais pas comment elle a pu me quitter.

DAMIS, *avec l'accent Anglois.*

Peut-être qu'en ce lieu ma présence vous gêne?

SOPHIE.

Oh! vous n'en pouvez pas douter!

ÉRASTE, *à Damis.*

De ce discours naïf n'ayez aucune peine.
Elle n'a vécu qu'avec nous.
Quand elle aura reçu quelques leçons de vous
Elle sera plus à son aise...
(*A Sophie.*)
Allons, près de Monsieur avancez votre chaise.
Pourquoi vous tenez-vous si loin?

SOPHIE.

Mais, Monsieur, il n'est pas besoin.

DAMIS, *à Eraste, avec l'accent Anglois.*

Mademoiselle en est aux élémens, j'espere?
Et tant mieux; c'est ainsi que j'aime une écoliere.
Moins elle sait et plus je m'y donne de soin.

SCENE VI.

L'OLIVE, ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS FINETTE.

L'OLIVE, *à Eraste, en lui donnant une Lettre.*

UNE Lettre de Londre.

(*Eraste prend la Lettre, et L'Olive sort.*)

SCENE VII.

ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

ÉRASTE, *à part, en décachetant la Lettre.*

(*A Damis, après avoir regardé le dedans de la Lettre, et en la lui donnant.*)

Ouvrons... Tenez, mon maître,
C'est de l'Anglois. Lisez. Ce que j'y puis connoître,
C'est qu'elle est de Cobbam.

DAMIS, *embarrassé.*

Fort bien!

ÉRASTE.

Le bon Milord,
Blessé que notre langue étende son empire,
Possede le François et ne veut pas l'écrire.

DAMIS.

Il a tort... Ce Cobbam est votre ami?

ÉRASTE.

Très-fort!

DAMIS.

Cette Lettre contient quelque secret, peut-être?

ÉRASTE.

Non. Un de ses enfans se devoit marier;
Sans doute, ce Billet m'en apprend la nouvelle.

DAMIS.

Je crains...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

C'est mon affaire.

DAMIS.

On ne peut le nier.

Cependant...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Lisez donc.

DAMIS, *à part, sans l'accent Anglois.*

Je l'échapperai belle,

Si je puis!... Essayons.

(*Haut, et en faisant semblant de lire, avec l'accent Anglois.*)

« Je vous fais part, mon cher ami, du mariage de » ma fille... »

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Sa fille? Il n'en a pas!

DAMIS, *avec l'accent Anglois, tout le reste de cette scene, et jusqu'à la fin de la neuvieme.*

N'ai-je pas dit son fils?

ÉRASTE.

Non.

DAMIS.

Ma bouche, en ce cas,

(*Feignant de lire, et lui montrant la Lettre.*)

S'est méprise... *Mon fils*, voilà le mot, *briquen.*

ÉRASTE.

De grace!

Continuez.

DAMIS, *recommençant.*

« Je vous fais part, mon cher ami, du mariage de » mon fils, et qui s'est fait à ma grande satisfaction...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

La chose a bien changé de face !
Ce mariage-là n'étoit point de son goût.

DAMIS.

Il vous le dit : tenez, écoutez jusqu'au bout.

(*Il fait semblant de lire.*)

« Je n'ai pas toujours pensé de même. Vous saurez » les raisons qui m'ont fait changer de sentiment. » Je ne vous écris qu'un mot ; mais je vous dirai les » détails à Paris, où je compte, dans peu, avoir le » plaisir de vous embrasser. »

(*Il rend la Lettre à Eraste, qui la met dans sa poche.*)

ÉRASTE.

Il n'est donc plus si fort tourmenté de sa goutte ?
Bien agréablement je me trouve surpris !
Je l'ai cru hors d'état d'entreprendre une route.

DAMIS.

La satisfaction... ce mariage... un fils...

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Je serai bien charmé de le voir à Paris !
Ce n'est pas un esprit frivole
Que celui-là ! Sur ma parole,
Peu de gens seront de son goût !
Avons-nous des hommes en France ?
Des colifichets, et c'est tout !
Les précepteurs du monde à Londre ont pris naissance.
C'est d'eux qu'il faut prendre leçon.

Aussi je meurs d'impatience
D'y voyager !... De par Newton,
Je le verrai ce pays où l'on pense !

BÉLISE.

Mon frere, on pense en tout pays.
Celui-là, selon vous, l'emporte sur le nôtre;
Mais voyez-le, et je vous prédis
Que vous en reviendrez meilleur juge du vôtre !

SCENE VIII.

L'OLIVE, ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

ÉRASTE, *à L'Olive.*

Que veut L'Olive encor ?

L'OLIVE.

Monsieur,
C'est que, dans ce moment, un cheval vous arrive,
Dont l'allure brillante et vive...

ÉRASTE, *l'interrompant, et se levant, ainsi que Bélise, Sophie et Damis.*

Il faut le voir.

(*L'Olive sort.*)

SCENE IX.

ÉRASTE, BÉLISE, SOPHIE, DAMIS, FINETTE.

ÉRASTE, *à Damis.*

C'est un coureur,
Que j'ai fait venir d'Angleterre,
Et qui, dans Neumarket, gagna plus d'un pari.

BÉLISE.

Oh ! bien, je fais, mon frere, une gageure ici.

ÉRASTE.

Quoi donc ?

BÉLISE.

Qu'il étendra notre sage par terre ;
Qu'à la Philosophie il cassera le cou !

ÉRASTE.

Votre amitié, ma sœur, mal-à-propos, s'effraie !

BÉLISE.

Je vous dis que vous êtes fou !
Il vous faut un cheval comme au pere Canaie,
Un doux et paisible animal,
Qui, plus que son maître, soit sage,
Et qui ne songe point à mal,
Tandis que votre esprit dans la lune voyage !

ÉRASTE.

Venez toujours voir celui-ci.

BÉLISE.

Trouvez bon que je reste ici.
Tout ce que produit l'Angleterre,
Vous l'admirez ? Moi, de ce pays-là
Tout me déplaît; charbon de terre,
Philosophes, chevaux.

DAMIS.

Préjugés que cela,
Madame.

BÉLISE.

Oh ! quant à vous, Monsieur Blacmore, passe.
Malgré votre pays... on peut vous faire grace !

(*Eraste sort, avec Sophie et Damis.*)

SCENE X.

BÉLISE, FINETTE.

BÉLISE, *suivant des yeux Damis.*

SAIS-TU bien qu'il est fait au tour,
Finette ? Dans son air, cet Anglois est unique !

FINETTE.

Si bien que, dans ces lieux s'il fait quelque séjour,
Voilà pour vos vapeurs un fort bon spécifique ?

BÉLISE.

Oh ! Finette, déja j'en avois un tout prêt !

FINETTE.

Un tout prêt? Comment donc! je vous en loue, et c'est?

BÉLISE.

(*Voyant que Finette montre de la surprise.*)

Un mari... Qui t'étonne? est-ce donc qu'à mon âge
On ne peut pas encor songer au mariage?
Ne puis-je, décemment, brûler d'un chaste feu?

FINETTE.

Déja veuve trois fois, c'est avoir du courage!
Vous êtes heureuse à ce jeu;
Mais...

BÉLISE, *l'interrompant.*

De mon choix tu loûras la sagesse.

FINETTE.

Jeune?

BÉLISE.

Et sans ressembler à nos Marquis brillans,
Qui n'ont déja plus à trente ans
Que les travers de la jeunesse!

FINETTE.

De l'esprit?

BÉLISE.

Ce n'est pas précisément son lot;
Mais je n'ai pas besoin qu'il fasse d'épigramme.
Quand un époux aime sa femme,
Et l'aime bien, ce n'est jamais un sot!

FINETTE.

On ne peut mieux penser, Madame,
Ni plus sagement se pourvoir!

D'un autre œil, cependant, la chose se peut voir
Et je crains qu'Éraste ne blâme...

BÉLISE, *l'interrompant.*

Il approuvera mon projet.
Il faut qu'il file doux... j'ai surpris son secret!

FINETTE.

Quoi donc?

BÉLISE.

Notre prétendu sage...
(Je te croyois de meilleurs yeux!)
Tous ses discours fastidieux
Contre l'amour...

FINETTE, *l'interrompant.*

Eh! bien?

BÉLISE.

Vain étalage!
Systême de l'esprit, démenti par le cœur!
Le sien brûle, en secret; Sophie est son vainqueur.

FINETTE.

Vous croyez, Madame, qu'il aime?

BÉLISE.

Oh! j'en suis sûre.

FINETTE, *voyant revenir Eraste.*

Chut! Madame... C'est lui-même.

SCENE XI.

ÉRASTE, BÉLISE, FINETTE.

BÉLISE, *à Eraste, qui revient boîtant.*

Mon frere, vous boîtez ?

ÉRASTE.

Moi ? non.

BÉLISE.

La chose est sûre,
Vous boîtez, vous dis-je ?

ÉRASTE.

Oh ! fort peu.

BÉLISE.

Je vois que j'avois fait une bonne gageure !

ÉRASTE.

Ce n'est rien.

BÉLISE.

Le coureur aura joué son jeu ?

ÉRASTE.

Une gaîté !

BÉLISE.

Je crains..

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Ma sœur, je vous en prie,
Laissons cela. Je veux vous parler de Sophie.
Je m'apperçois que, depuis quelque tems,
Elle n'a plus cette aimable folie,

Partage heureux de l'âge en son printems,
Lorsqu'ignorant encore et le monde et les choses,
Dans le champ de la vie on ne voit que des roses...
(*A Finette.*)
Finette, qu'en dis-tu?

FINETTE.

Mais, Monsieur, entre nous,
Je dis qu'il n'en faut pas chercher bien loin les causes.

ÉRASTE.

Comment?

BÉLISE.

Vous avez fait un projet des plus fous!
Mais la nature est plus forte que vous.
Vous ne la rendrez pas muette.
Je me trompe, ou déja Sophie éprouve en soi
Cette agitation secrette
D'une ame qui se sent sourdement inquiette,
Sans bien savoir encor pourquoi.

FINETTE, *à Eraste.*

Il faudroit à Sophie autre chose qu'un Livre.
A son âge, Monsieur, le cœur a ses besoins.
Un époux, par ses tendres soins,
Fait sentir qu'il est doux de vivre!

ÉRASTE.

De quoi parles-tu là? D'un être de raison!
Est-ce donc pour s'aimer que l'on s'épouse? Bon!
On veut perpétuer sa race,
On veut tenir un grand état.
L'avarice et l'orgueil président au contrat;
Mais, bientôt, lit à part, table où l'ennui se place,

Écarts

Écarts des deux côtés, souvent fâcheux éclat,
Font voir que le bonheur n'est pas dans l'opulence;
Qu'en l'irritant sans cesse on éteint le desir,
Et que souvent le riche a tout, en abondance,
Hors l'innocence et le plaisir!

BÉLISE.

Mais croyez-vous, mon frere, que Sophie
Puisse avec vous demeurer décemment
Quand je n'y serai plus?

ÉRASTE.

Comment!
Vous voulez me quitter?

BÉLISE.

Mais... je me remarie.

ÉRASTE.

Ma sœur, c'est une raillerie?

BÉLISE.

Raillerie est fort bon!... Oh! c'est un fait certain.
Demandez à Finette.

ÉRASTE.

Entre nous, je vous prie,
Vous avez fait mourir trois maris de chagrin,
Et n'êtes pas contente?

FINETTE.

On n'en sauroit rabattre:
Nous avons fait le vœu d'en expédier quatre!

BÉLISE.

Je n'aime pas vos libertés,
Finette. Laissez-nous; sortez.

(*Finette sort.*)

SCENE XII.

ÉRASTE, BÉLISE.

ÉRASTE.

A vos dépens, au moins, elle a sujet de rire,
Vous êtes folle, il faut le dire;
Et vous allez sur vous attirer les railleurs!

BÉLISE.

Je vous dirai, mon frere, en termes plus honnêtes,
Qu'un sage (puisqu'enfin, pour nos péchés, vous l'êtes)
N'est bon qu'à donner des vapeurs;
Que dans votre logis l'ennui par trop abonde,
Que, depuis un an, je m'en meurs.
Un mari, du moins, on le gronde;
C'est un amusement!

ÉRASTE.

Je vous croyois pour moi
Plus d'amitié, ma sœur?

BÉLISE.

Eh! mais, en bonne foi,
J'en ai beaucoup!.... Chez vous, mon frere,
Le cœur est excellent. Quant à l'esprit....

ÉRASTE.

Eh! bien?

BÉLISE.

Souffrez que je n'en dise rien.

Vous voulez que l'on soit sincere,
Je pourrois l'être trop !

ÉRASTE.

Enfin, vous me quittez;
Et d'un nouvel époux....

BÉLISE, *l'interrompant.*

C'est chose décidée....
Mais il me vient, pour vous, une excellente idée !

ÉRASTE.

Pour moi ?

BÉLISE.

Pour vous-même. Ecoutez.
A l'aimable Sophie, à vous, je m'intéresse;
Epousez-la.

ÉRASTE.

Vous plaisantez ?...
(*A part.*)
Connoîtroit-elle ma foiblesse ?

BÉLISE, *d'un air malin,*

Sophie a des appas ?

ÉRASTE, *d'un air embarrassé.*

Son ame a des beautés !

BÉLISE.

Oh ! oui : deux grands yeux, pleins de flamme,
Embellissent beaucoup une ame !...
Mon frere, parlons sans détour,
Plus d'un Sage s'est pris aux piéges de l'Amour !
Tandis que contre lui vous préveniez Sophie,
Le drôle, en tapinois, à la Philosophie
N'auroit-il pas joué d'un tour ?

ÉRASTE, *à part.*

(*A Bélise.*)

Il est trop vrai !... Ma sœur, vous êtes femme ;
Vous voyez de l'amour par-tout !

BÉLISE.

Mon frere, contre lui tel hautement déclame
Dont il pousse le cœur secrétement à bout !

ÉRASTE.

Eh ! mais....

BÉLISE, *l'interrompant.*

Riche, et d'un sang dont l'origine est pure
Votre septieme lustre à peine est révolu.

ÉRASTE.

Il est vrai que sortant de la Magistrature,
Ainsi que je l'ai résolu....

BÉLISE, *l'interrompant.*

Quant à ce dernier point, il ne sauroit me plaire.
Mais ce projet encor n'est formé qu'à demi ;
Et vous m'avez promis expressément, mon frere,
Que vous consulteriez Lisimon votre ami.

ÉRASTE.

Je l'attends ce jour même, et vous tiendrai parole.
Mais de ses sentimens je suis très-assuré.
A l'amour des beaux arts, à l'étude livré,
Pour l'Hélicon, lui-même a quitté le Pactole.

BÉLISE.

Sa sagesse me plaît ; elle n'a rien d'outré.

(*Appercevant Sophie.*

Quant à notre Orpheline.... Oh ! je la vois paroître

ÉRASTE, *examinant Sophie qui arrive.*
Elle semble rêver.

BÉLISE.

Vous voilà tout ému !
Comme amant faites-vous connoître.
Dévoilez votre cœur à son cœur ingénu.
Tâchez de dérider ce front triste et sévere.
C'est un enfant qui n'a rien vu.
Que sait-on ? vous pourrez lui plaire.
(*Elle sort.*)

SCENE XIII.

SOPHIE, ÉRASTE.

SOPHIE, *rêvant, à part, et sans voir Eraste.*

RIEN n'est égal au trouble de mon cœur :
Éraste a bien raison : le tourment de la vie,
C'est d'aimer !

ÉRASTE, *à part.*

Comment puis-je, avec quelque pudeur,
Lui chanter la palinodie ? ....
(*A Sophie.*)
A quoi rêvez-vous donc, Sophie,
En vous parlant ainsi tout haut ?

SOPHIE, *à part.*

O Ciel ! me serois-je trahie ? ....

(*A Eraste.*)

A rien, Monsieur, ou peu s'en faut.
Je laissois ma pensée errer à l'aventure.

ÉRASTE, *à part.*

Que lui dirai-je ?.... O que l'amour
Fait faire une sotte figure!....
Je veux parler, et n'ose.

SOPHIE.

A votre tour,
Vous rêvez, Monsieur?

ÉRASTE.

Ah! Sophie....
Vous voyez contre vous un homme bien fâché!

SOPHIE.

Contre moi?

ÉRASTE, *à part.*

Je n'ai de ma vie
Senti trouble pareil!

SOPHIE.

Qu'avez-vous?

ÉRASTE

Ce que j'ai?
De l'amour....

SOPHIE, *l'interrompant.*

De l'amour?

ÉRASTE.

Pour la philosophie....
Gardez-vous de penser qu'un cœur tel que le mien....

SOPHIE, *l'interrompant.*

Vous n'aimez qu'elle; on le sait bien.
Vous méprisez fort ceux qu'un autre amour engage.

ÉRASTE.

(*A part.*)

Mépriser, c'est beaucoup.... J'enrage !

SOPHIE.

Éraste, je n'y conçois rien ;
Mon étonnement est extrême :
Votre air et votre ton . . . Vous n'êtes pas le même.
Vous aurois-je déplu, Monsieur, sans le savoir ?

ÉRASTE.

Eh ! morbleu ! . . . de déplaire avez-vous le pouvoir ?...
Mais puisqu'un sage, enfin, n'est marbre, ni statue...
(*Il s'arrête.*)

SOPHIE.

Daignez poursuivre ?

ÉRASTE.

Non.

SOPHIE.

Je reste confondue !
Quoi donc ! un Philosophe au trouble, aux passions
Seroit-il sujet comme un autre ?
Mais, s'il me souvient bien de vos expressions,
L'ame d'un sage (et c'est la vôtre)
Plane loin de la terre, et ressemble à ces monts
Dont un Ciel libre et pur environne la tête,
Tandis qu'à leur pied la tempête
Obscurcit les tristes vallons ?
Voilà, plus d'une fois, ce que m'ont fait entendre
Vos sublimes comparaisons.

ÉRASTE.

Je vous marquois le but où le Sage doit tendre ;

Mais vous me faites trop sentir
Combien tout homme est loin de pouvoir y prétendre !

SOPHIE, *à part.*

(*A Eraste.*)

Il connoît ma foiblesse... Éraste!

ÉRASTE, *à part.*

Il faut sortir.
Je ne puis me résoudre à m'expliquer moi-même ;

(*A Sophie.*)

J'aurois trop à rougir.... Adieu.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

SOPHIE, *seule.*

A la brusque façon dont il quitte ce lieu,
Dans le fond de mon cœur il aura lu que j'aime,
Que j'ai trahi les soins qu'il prit de me former....
Mais aussi vivre sans aimer !
Si c'est là le bonheur, c'est un bonheur bien triste !...
N'importe, il faut me vaincre... Oui... mon cœur y résiste ;
Mais...

SCENE XV.

FINETTE, DAMIS, *restant un moment dans le fond du Théâtre, et ne se montrant pas d'abord à Sophie;* SOPHIE.

FINETTE, *à Sophie.*

DAMIS avec vous desire un entretien.

SOPHIE.

Je l'ai trop écouté !

FINETTE.

Cependant il insiste,
Et vous cherche.

SOPHIE.

Oh ! bien, moi, je n'écoute plus rien.
Annoncez-lui que s'il persiste
A rester en ce lieu, contre ma volonté,
On saura sa témérité.
Je veux qu'il s'éloigne, sur l'heure.
Je deviens sa complice en le souffrant ici.

DAMIS, *venant se jetter aux pieds de Sophie, et sans l'accent Anglois.*

Dites que vous voulez qu'il meure !

SOPHIE.

Quoi ! vous me surprenez ainsi ? ...
Et ne voilà-t-il pas, Damis, qu'à votre vue,
Malgré moi, mon ame est émue,
Et que je ne sais plus déja

Ce que mon propre cœur desire. . . .
(*Vivement.*)
Oh ! levez-vous. Tenez, cette attitude-là
Vous donne sur moi trop d'empire;
Vous me feriez d'Éraste oublier les leçons.

DAMIS.

Voulez-vous préférer de folles visions
Aux tendres sentimens d'un cœur qui vous adore ?
Éraste est un extravagant.

SOPHIE.

Parlez mieux, s'il vous plaît, d'un homme que j'honore.
Je garde à ses bontés un cœur reconnoissant;
Et, sachant à quel point je lui suis redevable,
Vous m'outragez en l'offensant.
Il m'est cher, il m'est respectable.

DAMIS.

Pardonnez si l'amour . . . .

SOPHIE, *l'interrompant.*

Contre mon bienfaiteur
Je ne puis souffrir qu'il éclate.
Il perd tout pouvoir sur mon cœur
Quand vous me voulez rendre ingrate.

DAMIS.

Ces sentimens vous font honneur,
Sophie; et je me prête à leur délicatesse,
Je ne dirai rien qui la blesse.
Qu'Éraste soit un sage; il le veut: j'y consens.
De son cœur je connois, j'admire la noblesse;
Mais que dans la fleur de vos ans
Il veuille qu'à l'étude uniquement livrée

Votre ame interdise l'entrée
A l'amour, ce sentiment doux,
Et j'ose dire encor le plus noble de tous,
Lorsque sa flamme est épurée.
C'est une façon de penser
Qu'on peut, je crois, sans l'offenser,
Appeler, tout au moins, chimérique et cruelle !....
(*Vivement.*)
Mais c'est à vous que j'en appelle,
A votre propre cœur, qui, prompt à démentir
D'un système si vain la bizarre imposture,
Vous dit de préférer le bonheur de sentir
A l'orgueil insensé de dompter la nature !

SOPHIE.

Je l'avoûrai, Damis; si j'en croyois mon cœur....

DAMIS, *l'interrompant vivement.*

Vous parle-t-il en ma faveur ?
J'ai voulu m'assurer du bonheur de vous plaire,
Avant de faire agir mon oncle Lisimon.
Votre Tuteur le considere,
Il est son oracle, dit-on.
Puisqu'à mes vœux, enfin, vous n'êtes pas contraire...

SOPHIE, *l'interrompant à son tour.*

Je voudrois l'être !

DAMIS, *en la regardant tendrement.*

O Ciel ! vous le voudriez ?

SOPHIE, *le regardant tendrement aussi.*

Non !

DAMIS.

Pourquoi donc, charmante Sophie ?...

SOPHIE, *l'interrompant.*

vos discours, Damis, je crains de m'arrêter :
Les amans sont flatteurs : il faut qu'on s'en défie.
Éraste me l'a dit.

DAMIS.

Eh ! peut-on vous flatter ?
Avez-vous un regard, un souris qui ne touche ?
Sort-il un mot de votre bouche
Qui n'aille de l'oreille au cœur ?
Le son de votre voix n'est-il pas enchanteur ?
Quelle autre a, comme vous, cette grace naïve,
Plus rare encor que la beauté,
Et qui, mieux qu'elle, nous captive ? . . .
Vous flatter !

SCENE XVI.

ERASTE, *paroissant au fond du Théatre*; JULIE DAMIS, FINETTE.

FINETTE, *bas à Damis, en entendant Eraste.*

PRENEZ garde : on vient de ce côté.
Éraste... Il pourroit vous entendre.,

DAMIS, *bas.*

(*Haut, à Sophie, avec l'accent Anglois, pendant le reste de cette scene et la suivante.*)
Laissez-moi faire . . . . Eh ! bien, jugez, par cet essai,
Si nos auteurs n'ont pas cette expression tendre. . . .

(*A*

(*A Eraste, qui s'est avancé.*)
Je lui disois, Monsieur, un beau morceau d'Othowai.
Mademoiselle s'imagine
Qu'il n'a rien d'égal à Racine.

ÉRASTE.

Oh!

SOPHIE, *à Damis.*

Mais exprime-t-il un sentiment bien vrai?
Je crains...

DAMIS, *l'interrompant.*

C'est la nature même.
Mon Auteur ne feint point; son art est de sentir.

ÉRASTE.

Celui de vos Auteurs qu'avant tout autre j'aime,
C'est Shakespéar.

DAMIS.

Nous prononçons Chespir.

ÉRASTE.

Chespir soit.... Mais, en tout, j'admire sa maniere!
J'aime des Fossoyeurs qui, dans un cimetiere,
Moralisent gaîment sur des têtes de morts!
Nous n'avons rien chez nous de si philosophique!
Nos esprits, pour cela, ne sont pas assez forts...
Othowai, dit-on, est pathétique;
Et je voudrois entendre ce morceau.

DAMIS, *embarrassé.*

Oui, mais...

ÉRASTE.

Quoi donc?

DAMIS.

Seroit-il beau

Qu'un Sage, en matiere pareille...
C'est de l'amour... L'amour offense votre oreille ?

ÉRASTE.

C'est de l'amour Anglois : je saurai me prêter.
Voyons.

DAMIS.

Il faut vous contenter.
(*Damis paroît réveur et embarrassé.*)

ÉRASTE.

A quoi rêvez-vous donc ?

DAMIS.

Je cherche à vous bien rendre
Ce que l'Auteur fait dire à l'amant le plus tendre....
(*S'adressant à Sophie.*)
« Abjurez une triste erreur.
» Le Ciel à l'humaine nature
» Donna la beauté pour parure,
» Et l'Amour pour consolateur.
» Dans le calice de la vie,
» C'est une goutte d'Ambroisie,
» Qu'y versa la bonté des Dieux.
» On vous a peint l'Amour de crayons odieux;
» Voyez-le tel qu'il est... Il s'est peint dans mes yeux.
» Ils vous disent : je vous adore ;
» Mon cœur vous le dit encot mieux ! »

ÉRASTE.

Savez-vous bien, Monsieur Blacmore,
Que vous seriez Comédien parfait ?
Ma foi ! si je n'étois au fait,
Je croirois voir en vous un Amant véritable!

DAMIS.

Fi donc! .... Et le morceau ?

ÉRASTE.

Charmant!... Nos Traducteurs
M'ont fait un peu connoître vos Auteurs.
Les nôtres n'ont plus rien qui me soit supportable.
Avons-nous un Poëte à Pope comparable ?
Depuis qu'il a prouvé qu'ici-bas tout est bien,
Je verrois tout aller au Diable
Que je croirois qu'il n'en est rien ! . . .
(*A Sophie.*)
Incessamment vous pourrez lire,
En original cet Auteur.
Sentez-vous bien votre bonheur ? . . . .
(*A Damis.*)
Oh ! çà, Monsieur, daignez me dire,
Lui trouvez-vous des dispositions ?
Sera-t-elle bientôt habile ?

DAMIS.

Il le faut espérer, pourvu qu'à mes leçons
Mademoiselle soit docile.

ÉRASTE.

Comptez là-dessus ; j'en réponds. . . .
(*A Sophie et à Finette qui se mettent à rire.*)
Finette et vous, pourquoi donc rire ?
De ce que je promets n'êtes-vous pas d'accord ?

SOPHIE.

Eh ! mais. . . .

ÉRASTE, *l'interrompant.*

Vous me fâcheriez fort.
Si vous ne faisiez pas ce que Monsieur desire !

FINETTE.

Oh ! c'est bien notre intention !

ÉRASTE, *à Sophie qui sort.*

Eh ! bien, vous nous quittez, Sophie ?

SOPHIE.

Oui, je vais au jardin.

(*Elle sort, avec Finette.*)

SCENE XVII.

ÉRASTE, DAMIS.

ÉRASTE.

FAITES-LEUR compagnie.
Tout en se promenant elle prendra leçon...
Si cependant cela vous contrarie,
Vous pourriez préférer mon entretien.

DAMIS.

Oui; mais
Le devoir avant tout, et le plaisir après.

(*Il sort.*)

SCENE XVIII.

ERAST E, *seul.*

CE Maître me plaît fort! J'admire ses lumieres!
Qu'à son âge on trouve un François
Egalement versé dans toutes les matieres!
Ma Pupille, avec lui, fera de grands progrès!...
Mais toujours ma Pupille!.. O Ciel! quelle est ma honte!
Sophie, un enfant me surmonte!
D'où naît donc son pouvoir sur moi?
Eh! bien, des yeux, un teint... est-ce donc là de quoi
Renverser la tête du Sage?
Qu'est-ce que la beauté? Rien qu'un vain assemblage
De traits et de couleurs... C'est fort bien raisonner!
D'où vient donc que je sens le contraire?.... J'enrage,
Et ne puis me le pardonner!....
(*Montrant son cœur.*)
Sophie... Elle est là... J'ai beau faire...
Epousons-là; prenons une moitié...
Newton ne s'est pas marié!
On me regardera comme un homme ordinaire!...
(*Entendant du bruit.*)
N'entends-je pas une voiture?... Oui.
Ce sera Lisimon: je l'attends aujourd'hui;
Et je prétends sur cette affaire...
Je ne me trompois pas, c'est lui.

SCENE XIX.

LISIMON, ÉRASTE.

ÉRASTE.

AH ! mon cher Lisimon, que dans cet hermitage
Il m'est doux de vous recevoir !
Que j'aurai de plaisir à posséder un Sage !

LISIMON.

Je suis, de mon côté, charmé de vous y voir. . . .
Mais que d'un autre nom votre bouche me nomme :
Ce titre est trop peu fait pour l'homme !
Le moins sage est celui qui croit l'être le plus !

ÉRASTE.

Mais ceux qui savent vous connoître. . .

LISIMON, *l'interrompant.*

Éraste, brisons là-dessus.
Vous savez qu'un des points entre nous convenus
C'est de ne point flatter ?

ÉRASTE.

Eh ! bien donc, mon cher Maître,
Je veux vous faire part d'un parti que je prends.

LISIMON.

Je vous parlerai vrai.

ÉRASTE.

C'est à quoi je m'attends.
Vous êtes Philosophe, et m'appîtes à l'être.

LISIMON.

La chose est aujourd'hui plus rare que le mot.
C'est un nom que chacun s'arroge :
Aussi c'étoit jadis éloge ;
C'est injure à présent.

ÉRASTE.

Dans la bouche d'un sot.

LISIMON.

Il est vrai ; mais, mon cher Éraste,
Savez-vous ce que c'est qu'un Philosophe ?

ÉRASTE.

Quoi ?...

LISIMON, *l'interrompant.*

Vous croyez le savoir ?... Si je vous disois, moi,
Que vous-même, souvent, en offrez le contraste.
Le Philosophe fuit la singularité.
Il n'est jamais rien avec faste.
Même en le condamnant, il suit l'ordre arrêté ;
Et, sans se distinguer, vêtu suivant l'usage,
Croit la seule vertu l'uniforme du Sage.

ÉRASTE.

Mais...

LISIMON, *l'interrompant.*

S'il combat le vice et s'oppose à l'erreur,
Ses leçons aux humains ne sont point des outrages.
Simple en ses actions, modeste en ses ouvrages ;
Il instruit sans orgueil, et blâme sans aigreur.
Voyez si ce portrait, Eraste, vous ressemble ?

ÉRASTE.

Mais si je puis, Monsieur, dire ce qui m'en semble,

Pour fuir l'air prétendu de singularité
Faut-il suivre, en aveugle, un vulgaire hébété?
Doit-on, à votre avis, respectant les usages,
Agir comme les fous, pensant comme les Sages?
Est-ce ma faute, à moi, si je suis singulier?
Je suis comme on doit être!

LISIMON.

On ne sauroit nier
Qu'il est des cas...

ERASTE, *l'interrompant.*

Eh! bien, malgré cette apostrophe,
Vous conviendrez, pourtant, que je suis Philosophe:
Je vais quitter ma charge.

LISIMON.

Ah! que dites-vous là?
Qui peut donc, s'il vous plaît, vous forcer à cela?

ERASTE.

Je prétends, dans ma solitude,
Ami de la sagesse et de la vérité,
En faire mon unique étude.

LISIMON.

Eraste, ce projet n'est pas bien médité.
Vous aurez de la peine à trouver des excuses!

ERASTE.

Eh! quoi, n'avez-vous pas quitté
Le Palais de Plutus pour le Temple des Muses?
Je comptois, Lisimon, que vous m'approuveriez.

LISIMON.

Le cas est différent. J'ai pu fouler aux pieds
L'Intérêt, ce vil Dieu qu'aujourd'hui l'on adore;

Mais vous, qui, Juge integre et sage Magistrat,
Tenez près de Thémis un rang qui vous honore,
Votre premier devoir est de servir l'Etat.

ERASTE.

Eclairer son pays c'est le servir.

LISIMON.

Sans doute;
Mais peu de gens sont faits pour suivre cette route.
Pour l'instinct du génie on prend sa vanité;
Et, quand il n'est pas sûr qu'on soit de cette étoffe,
Quitter un poste utile à la société,
C'est être déserteur, et non pas Philosophe.

ERASTE.

Mais...

LISIMON, *l'interrompant.*

Quitter votre charge? Ah! c'est un dernier trait
Contre lequel il faut qu'ouvertement j'éclate.
Qu'un autre applaudisse et vous flatte;
Mais moi, je vous le dis, tout net,
Renoncez à votre projet,
Ou je romps, dès ce jour, avec vous tout commerce.
A la Philosophie on impute vos torts.

ERASTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il n'est point de butors
Dont la plume aujourd'hui contre elle ne s'exerce?

LISIMON.

Oui, c'est par vos pareils, par vous (je le maintiens)
Que la Philosophie est en butte aux outrages.
Semblables aux Européens

Qui fournissent, contre eux, de la poudre aux Sauvages,
Vous donnez des armes aux sots;
De vos travers ils se prévalent,
Avec emphase ils les étalent,
Et pensent, tout au moins, devenir les égaux
Des hommes éminens que sans cesse ils ravalent.

ERASTE.

Ne fut-il pas toujours des sots et des méchans,
Ennemis nés de la Philosophie?
Et leurs traits n'ont-ils pas poursuivi, de tout tems,
Le talent qu'on admire et qui les humilie?

LISIMON.

C'est quelquefois sa faute.

ERASTE.

Eh! comment, s'il vous plaît?

LISIMON.

Je dis la chose comme elle est...
(*Avec chaleur.*)
Si d'être célébré vous avez la manie,
Qu'avez-vous besoin de travers?
Les moyens vous en sont offerts.
Occupez-vous des loix dont vous êtes l'organe;
Combattez, détruisez l'hydre de la chicane:
Veillez pour l'orphelin, secourez l'innocent,
Rendez, sur-tout au foible, une prompte justice;
Qu'aux yeux de la Beauté, qu'à la voix du puissant
La balance jamais dans vos mains ne fléchisse.
Aux devoirs d'un si noble emploi
Immolez vos plaisirs, immolez-vous, vous-même.

Sachez qu'on ne s'éleve à la gloire suprême
Qu'autant qu'on ne vit pas pour soi.
Vous passerez encor pour singulier, peut-être;
Mais, mon cher ami, croyez-moi,
C'est ainsi qu'il est beau de l'être!

ERASTE.

Vous m'échauffez; je sens que vous avez raison.
Je crois votre conseil et garderai ma place.

LISIMON, *l'embrassant.*

Ah! venez que je vous embrasse.
Si je vous ai parlé trop vivement, pardon!
Je sais tout ce qu'en vous le Ciel a mis de bon.
Par exemple, vos soins pour la jeune Sophie
Honorent la Philosophie.
Quels sont sur elle vos desseins?...
(*Voyant qu'Eraste a l'air embarrassé.*)
Vous rougissez?

ERASTE.

Comment vous avouer que j'aime?
Votre sagesse, que je crains,
Ne me passera pas cette foiblese extrême.
Vous condamnez l'amour?

LISIMON.

Cessez de vous troubler;
La Philosophie est moins dure,
Et se propose de régler,
Non de détruire la nature.

ERASTE.

Mais, moi, me marier?

LISIMON.

Eh! qui donc, s'il vous plaît,
Sera bon citoyen, bon époux et bon pere,
Si le Philosophe ne l'est?
Son exemple est, sur-tout aujourd'hui, nécessaire.
Eraste, vous deviez à Sophie un époux;
J'approuve fort que ce soit vous,
Et cela m'impose silence.

ERASTE.

Sur quoi?

LISIMON.

J'avois dessein de vous la demander
Pour mon neveu, jeune homme d'espérance,
Qui doit un jour à mes biens succéder.

ERASTE.

J'eusse aimé fort une telle alliance!

LISIMON.

A votre projet, moi, de grand cœur, j'applaudis!

ERASTE.

Ce mariage-là fera du bruit, je pense!

LISIMON.

Mais, non: rien n'est plus simple.

ERASTE.

Oh! point. Tous nos amis;
Milord Cobbam, sur-tout, en sera bien surpris!

LISIMON.

Je viens d'avoir de ses nouvelles.

ERASTE.

Je viens d'en recevoir aussi.

LISIMON.

LISIMON.

Je le plains fort : son fils lui vient d'être ravi.
Il m'écrit qu'il en est dans des peines cruelles !

ERASTE.

De qui parlez-vous ?

LISIMON.

De Milord.

ERASTE.

De Milord Cobbam ?

LISIMON.

Oui.

ERASTE.

Vous me surprenez fort !
Son fils vient d'épouser cette riche héritiere...

LISIMON, *l'interrompant.*

Qui vous a fait ce beau rapport ?

ERASTE.

Son pere me le mande.

LISIMON.

Il me mande sa mort.

ERASTE.

Parbleu ! la chose est singuliere !
Ma Lettre est du vingtieme.

LISIMON.

Et la mienne est du vingt.

ERASTE, *tirant la Lettre de sa poche, et la lui montrant.*

Voyez.

LISIMON, *prenant la Lettre, et la regardant.*

C'est de Milord l'écriture et le seing.

ERASTE.

Lisez.

LISIMON.

Dans notre langue il faut vous la traduire?

(*Il lit.*)

« Mon cher ami, c'est le plus malheureux des peres » qui vous écrit. J'ai perdu mon fils, en deux jours. » Sa mort... »

Eh! bien, ai-je raison?

ERASTE.

Je ne sais plus que dire:

Rendez-vous bien le sens, Lisimon?

LISIMON.

Mot à mot...

(*Voyant Eraste tout interdit.*)

Qu'avez-vous donc?

ERASTE.

J'ai... que je suis un sot...

(*Appelant.*)

Holà! quelqu'un!...

SCENE XX.

UN LAQUAIS, ERASTE, LISIMON.

ERASTE, *au Laquais.*

ALLEZ, faites venir Blacmore.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE XXI.

ÉRASTE, LISIMON.

LISIMON.

QUEL est donc ce Blacmore ?

ERASTE.

Un homme, je le voi,
Qui, comme bien des gens, dont c'est là tout l'emploi,
Fait métier de montrer ce que lui-même ignore.

SCENE XXII.

DAMIS, ERASTE, LISIMON.

ERASTE, *à Damis.*

MONSIEUR le Maître Anglois, approchez.

DAMIS, *à part, et sans l'accent Anglois, en appercevant Lisimon.*

Je suis pris:
C'est Lisimon !

ERASTE, *à Lisimon, qui éclate de rire, en voyant Damis.*

Eh ! mais, pourquoi donc tous ces ris ?

LISIMON.

Parbleu ! c'est que le tour est drôle.
Votre Anglois, natif de Paris,

A tout-à-fait l'air de son rôle !...
Mais savez-vous qui c'est ?

ERASTE.

Un fripon !

LISIMON.

Mon neveu.

ERASTE.

Damis ? Je suis surpris on ne peut davantage !

LISIMON.

Cette plaisanterie est un jeu de son âge.

DAMIS.

Non, Monsieur. Pardonnez, il faut faire un aveu.
L'amour m'a fait ici jouer ce personnage ;
Et Sophie...

LISIMON, *l'interrompant.*

Oh ! ceci passe le jeu !

DAMIS.

Tous les cœurs lui doivent hommage ;
Le mien de ses vertus charmé...
Vous me condamnerez, vous n'avez point aimé !

LISIMON.

Oui, Monsieur, très-fort, je vous blâme.
Ne tient-il donc qu'à suivre une imprudente flamme ?
L'amour ne sert d'excuse à rien :
De notre caractere il emprunte le sien ;
Et, par de nobles traits se faisant reconnoître,
Dans un cœur vertueux l'amour se plaît à l'être.
Du vôtre, mon neveu, songez à triompher.

DAMIS.

Cet amour est ma vie !

LISIMON.

Il le faut étouffer !

DAMIS.

Vous voulez donc, mon oncle, que j'expire?

LISIMON.

On ne meurt point, Monsieur, et l'on fait son devoir !...
Mais, pour vous ôter tout espoir,
Sachez, puisqu'il faut vous le dire,
Qu'Eraste pour Sophie a fait choix d'un époux.

DAMIS, *à Eraste, en se jettant à ses pieds.*

C'est donc à moi, Monsieur, d'embrasser vos genoux.
Verrez-vous sans pitié mon désespoir extrême ?...
(*Se relevant.*)
Mais où se cache ce rival?
Mérite-t-il ?...

LISIMON, *l'interrompant.*

Damis, n'en dites point de mal :
Vous étiez à ses pieds.

ERASTE, *à Damis, après avoir rêvé profondément, pendant le dialogue de l'oncle et du neveu.*

Oui, Monsieur, c'est moi-même,
Et mon amour au vôtre est, tout au moins, égal.
(*Il va au fond du Théâtre, et fait venir un Laquais.*)

SCENE XXIII.

UN LAQUAIS, ERASTE, *dans le fond du Théatre ;* LISIMON, DAMIS, *sur le devant de la Scene.*

ÉRASTE, *au Laquais, dans le fond du Théatre.*

QUE l'on fasse venir Sophie.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE XXIV.

ERASTE, LISIMON, DAMIS.

LISIMON, *à Damis.*

VOUS voyez, mon neveu, qu'il n'y faut plus songer.

DAMIS, *vivement.*

Rien, mon oncle, non, rien ne m'en peut dégager ;
Et si je vous suis cher...

LISIMON, *l'interrompant.*

Mais c'est de la folie !...

(*A Eraste, qui revient sur le devant de la Scene.*)

Quel est votre dessein, Eraste, je vous prie ?

ERASTE.

Vous allez entendre et juger.

SCENE XXV et derniere.

SOPHIE, BÉLISE, FINETTE, ERASTE, LISIMON DAMIS.

ERASTE, *à Sophie.*

Approchez-vous, Sophie, et prêtez-moi silence.
Vous savez, depuis votre enfance,
Tous les soins que j'ai pris de vous?
Vos vertus sont ma récompense;
Mais je ne suis pas quitte : il vous faut un époux...
(*Voyant Sophie rougir.*)
D'une aimable rougeur votre front se colore,
Sophie, et vous baissez les yeux?

SOPHIE, *avec embarras.*

Monsieur...

ERASTE.

Cet embarras vous embellit encore!

FINETTE.

Rougir au mot d'époux, c'est s'expliquer au mieux!

BÉLISE, *à Eraste.*

C'est répondre d'après nature!

ERASTE.

Il faut donc en remplir le vœu.
Des foiblesses d'un cœur, qui cachoit sa blessure,
Il faut vous faire aussi l'aveu.
Tandis que chargeant sa peinture,
Je vous offrois l'Amour sous des traits odieux,

Le traître, caché dans vos yeux,
Rioit de mes leçons, et gravoit dans mon ame
Votre portrait, en traits de flamme!

SOPHIE.

Vous aimez?... Mais, Monsieur, ce n'est donc poin
un mal?

DAMIS, *vivement.*

C'est un bien qui n'a point d'égal!

SOPHIE, *à Eraste.*

Vous me trompiez?

ERASTE.

Je me trompois, moi même...
Il est trop vrai que je vous aime,
Et qu'à vous posséder j'attache mon bonheur;
Mais je n'ai jamais su tyranniser un cœur,
Et, quelque soit pour vous l'excès de ma tendresse,
Je veux de votre choix que vous soyiez maîtresse.
Je vous donne pour dot cinquante mille écus...
Point de complimens là-dessus:
Je vous ai tenu lieu de pere,
Et c'est à moi de vous doter.

SOPHIE, *pénétrée.*

Ah! comment pourrai-je acquitter?...

ERASTE, *l'interrompant.*

Je n'ai rien fait pour vous que ce que j'ai dû faire.
Votre pere, en mourant, me légua votre sort:
J'ai fait honneur au legs; mais je rougirois fort
De penser que ce fût un titre pour vous plaire.
Consultez votre cœur pour donner votre foi,
Et choisissez entre Damis et moi.

SOPHIE, *à part.*

Qu'un si beau procédé me confond et me touche !

DAMIS, *vivement.*

Sophie, avant que de fixer mon sort,
Songez, hélas ! songez que votre bouche
Va prononcer ou ma vie, ou ma mort !
Je ne veux point de la dot qu'on vous donne.
Riche assez de vous posséder,
Je ne veux que votre personne ;
Mais je meurs s'il faut vous céder !

LISIMON.

Jeune insensé ! vous voulez que Sophie
A vos desirs lâchement sacrifie
Ce qu'elle doit ?...

DAMIS, *l'interrompant, avec la plus grande chaleur.*

Oui, j'espere... je veux...
Vous ignorez, mon oncle, comme on aime !
Un cœur dont l'amour est extrême
Ne sait point renoncer à l'objet de ses vœux !
Le véritable amour n'est point si généreux ;
Il immole tout... hors lui-même...
(*A Sophie, en se jettant à ses pieds.*)
J'attends mon arrêt à vos pieds !

SOPHIE, *à part.*

O Ciel ! dans quel trouble il me jette !...
(*A Damis.*)
Je prétends que vous vous leviez,
Damis... Levez-vous, dis-je, ou ma bouche est muette
(*Damis se releve.*)

ERASTE, *à part.*

Je vois qu'il est aimé !

SOPHIE, *à part.*

Que vais je prononcer ?...

(*A Eraste.*)

Eraste, vos bienfaits ont des droits sur mon ame,
Que rien jamais ne pourra balancer.
Vous avez beau vouloir y renoncer,
Et ne laisser parler que votre flamme,
Plus vous les oubliez, et plus je m'en souvien...
Mais pourquoi vous montrer sous des dehors austeres ?
Pourquoi contre l'amour ces discours si séveres ?
M'ont-ils dû disposer à ce tendre lien ?
Et lorsque votre amour éclate,
Pourrai je ?... Oui, je puis tout, plutôt que d'être ingrate ;
Et dût votre bonheur me coûter tout le mien,
Fallût-il vous donner ma vie...
Je suis prête...

ERASTE, *voyant le trouble de Sophie.*

Achevez... Vous vous troublez, Sophie ?

SOPHIE, *avec effort.*

Non, Monsieur.

ERASTE.

Hé bien donc ?

SOPHIE, *regardant Damis, en soupirant, et présentant sa main à Eraste.*

Mon devoir est ma loi :
Voici ma main, Eraste.

DAMIS, *à part.*

O Ciel !

ERASTE.

Je la reçoi...

(*A Damis, après une pause.*)

Mais, Damis, c'est pour vous la rendre.

DAMIS.

Qu'entends-je ?

SOPHIE.

Quoi ! Monsieur...

ERASTE, *l'interrompant.*

Je fais ce que je doi.
A vos vrais sentimens je ne puis me méprendre.
Vous avez beau vouloir vous vaincre en ma faveur,
Damis possede votre cœur :
C'est à moi sur le mien d'emporter la victoire.

DAMIS.

Je doute si je veille, et j'ai peine à vous croire...
De ce bonheur inattendu
Mon esprit encor se défie...
(*A Sophie.*)
Parlez donc, charmante Sophie !

SOPHIE, *à Eraste.*

Dans le saisissement de mon cœur éperdu,
J'ai peine à trouver des paroles.

ERASTE.

Ce sont témoignages frivoles.
Il n'en est pas besoin ; votre cœur m'est connu.

SOPHIE.

Que je sens bien tout ce qui vous est dû !

ERASTE.

Je fais votre bonheur ; il sera mon salaire.
J'exige, cependant, une grace de vous.

SOPHIE.

Parlez, Monsieur, que faut-il faire ?

ERASTE.

En aimant Damis comme époux,
Me chérir encor comme pere !

SOPHIE.

Ce dernier trait acheve, et met le comble à tous !

DAMIS et SOPHIE, *ensemble, à Eraste, en se jettant à ses pieds.*

Nous sommes vos enfans !

BÉLISE, *à Eraste.*

Il faut pourtant le dire :
Les Philosophes sont des fous
Que, malgré soi, quelquefois l'on admire !

LISIMON, *à Eraste.*

C'est avoir sur vous-même, Eraste, un grand empire !
Ce sublime effort de raison
Est d'un rare et pénible usage !
Ne soyez singulier que de cette façon,
Et le Public en vous respectera le sage !

FIN.

CHEF-D'ŒUVRE
DE
LA CHAPELLE.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

VIE
DE LA CHAPELLE.

JEAN DE LA CHAPELLE, Seigneur de Saint-Port, naquit à Bourges, en Berri, en 1655. Son pere, Pierre de La Chapelle, Écuyer, Seigneur de Plaix, Conseiller du Roi, Doyen des Professeurs de l'Université de Bourges, descendoit d'une famille noble et ancienne qui a fourni des Chevaliers à l'Ordre de Malthe.

Jean DE LA CHAPELLE reçut dans sa jeunesse assez d'instruction pour pouvoir dans un âge mûr cultiver la Littérature et s'adonner à la Finance, et même à la politique. Voulant de bonne heure s'occuper utilement, il acheta la charge de Receveur-Général des Finances au Département de la Généralité de la Rochelle. Tandis qu'il exerçoit cette Charge à Paris, son goût pour la Littérature se développa, et il y consacra ses loisirs. Il composa et fit jouer deux Comédies

et quatre Tragédies ; ce qui lui procura l'occasion d'être connu des deux freres François-Louis de Bourbon, Prince de Conti, et Louis-Armand de Bourbon, Prince de la Roche-sur-Yon. Le premier se l'attacha en qualité de Secrétaire de ses Commandemens ; et il les suivit tous les deux à l'armée pendant la guerre de Hongrie, en 1685. Le Prince de Conti étant mort dans le courant de cette année, le Prince de la Roche-sur-Yon, qui devint alors Prince de Conti, et qui fut ensuite élu Roi de Pologne, conserva à La Chapelle auprès de lui le titre qu'il avoit eu chez son frere. Il l'envoya même en Suisse, en 1687, pour des affaires qui exigeoient des talens politiques. La Chapelle s'acquitta si bien de cette commission que Louis XIV, qui en fut informé, le chargea aussi de quelques négociations délicates auprès des mêmes États ; et il remplit ces divers emplois d'une maniere également honorable pour lui et satisfaisante pour les Princes dont il avoit mérité la confiance. De retour à Paris, La Chapelle suivit, de nouveau, son penchant pour la Littérature ; et l'Académie Françoise le reçut au nombre de ses

Membres, le 12 Juillet 1688, pour remplacer l'Abbé de Furetiere, qu'elle força à se retirer de son sein, par l'exclusion, pour s'être approprié le travail de son *Dictionnaire*. LA CHAPELLE s'occupa ensuite de la Traduction des Poésies de Catule et de Tibule, qu'il publia, en François, partie en vers, partie en prose; les premieres, en deux volumes, *in*-12, à Paris, en 1700, et les autres, en trois volumes, même format, également à Paris, en 1713. Il ne cessa point pour cela de s'occuper des affaires publiques. La guerre de 1701, pour la succession au trône d'Espagne, dont Philippe de France, Duc d'Anjou, étoit allé s'emparer, après la mort du Roi Charles II, qui n'avoit point laissé d'enfans, et qui l'avoit nommé son héritier, engagea LA CHAPELLE à écrire sur cette importante matiere, sujette à tant de contestations, que faisoient soutenir toutes les Puissances de l'Europe, par de nombreuses armées. LA CHAPELLE publia, à Paris, en 1704, un Ouvrage, en huit volumes, *in*-12, sous le titre de *Lettres d'un Suisse, adressées à un François, où l'on voit les véritables intérêts des Princes et des Nations qui sont en guerre*, &c. Ces Lettres

qu'il composa sur les Mémoires des Ministres de la Cour de France dans les diverses Cours étrangeres, sont remplies de réflexions judicieuses, et offrent, au vrai, le tableau de la situation où se trouvoient alors les Puissances belligérantes. LA CHAPELLE déguisa vainement son nom et son pays en publiant ces Lettres; son style le décela, et tout le monde l'y reconnut.

Ce fut-là son Ouvrage le plus considérable, et celui qui, par son but d'utilité, fut le plus recommandable de tous ceux que l'on connoisse de lui. Il mourut, à Paris, étant le Doyen de l'Académie Françoise, le 29 Mai 1723, à l'âge de soixante et huit ans, et il fut enterré dans l'Église de Saint Gervais, sa Paroisse. Il s'étoit marié, à Paris, à Marie-Cécile Pellard, dont il n'eut point d'enfans, et qui ne lui survécut que d'environ douze ans. Elle périt par un accident affreux. S'étant laissée tomber dans son feu, sa tête et un de ses bras furent brûlés, et elle y perdit la vie, le 10 Janvier 1735.

L'Abbé d'Olivet qui remplaça LA CHAPELLE à l'Académie Françoise, s'exprime sur lui de

cette maniere, dans son Discours de réception, prononcé le 25 Novembre 1723.

« M. DE LA CHAPELLE excelloit dans l'art de la parole. Avec quel éclat se montroit-il dans ces occasions brillantes, où le sort, en le mettant à la tête de l'Académie, le chargeoit de parler au nom de cette illustre Compagnie ! (1) Aux graces de son discours on connoissoit le rival de Catule et de Tibule. On y admiroit cette élégance, cette magnificence de style, par laquelle il fut bientôt décelé lorsqu'écrivant sur des matieres de politique, il essaya de cacher son nom et sa patrie. (2) On y admiroit ce génie

(1) Non pas en qualité de Doyen, mais en qualité de Directeur trimestrier, qui se tire au sort, pour présider à l'Académie, et pour faire les Discours de réponses aux récipiendaires, et les harangues à prononcer à la Cour ou autres, qui peuvent avoir lieu pendant chaque trimestre. La Chapelle en fut souvent chargé, dans ces différens cas; particulierement lors de la réception de l'Abbé de Saint-Pierre et de celle de M. de Valaincour, et lors du départ du Duc d'Anjou pour aller occuper le trône d'Espagne.

(2) *Lettres d'un Suisse à un François*, &c.

noble, aisé, fertile, que l'une et l'autre scene se disputerent à l'envi, et qui susceptible de toutes les formes diverses que la Poésie et l'éloquence ont inventées pour nous plaire et pour nous instruire, les prit toutes avec la même facilité, et avec un succès toujours égal. »

Si l'on peut trouver de l'exagération dans ces éloges, au moins est-on obligé de convenir que

La Chapelle au Théatre, à la suite des Grands,
Par son esprit, par ses talens,
Sut se montrer digne d'estime.
Pour celui qui ne peut atteindre les hauteurs
Du mont fameux à double cime,
Il est encor quelques honneurs;
Et La Chapelle au rang des Négociateurs,
Par sa prudente politique,
Par sa probité, par ses mœurs,
Mérita d'obtenir la couronne civique.

CATALOGUE DES PIECES DE LA CHAPELLE.

LA Bassette, Comédie, en cinq actes, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre de Guénégaud, le 21 Mai 1680; non imprimée.

Cette Piece fut attribuée, par beaucoup de personnes, à Thomas Corneille et à Devisé, par la seule raison que le fonds du sujet étoit une folie à la mode alors, le jeu appelé *La Bassette*, et qu'ils avoient mis au Théatre l'année précédente, une autre folie à la mode, *La Devineresse*. (Voyez le Catalogue des Pieces de Thomas Corneille, tome neuvieme des Tragédies de notre Collection.) Mais *La Bassette* étoit vraiment de La Chapelle, qui ne se fit pas connoître pour l'Auteur. Elle eut huit représentations; mais comme il ne l'a jamais fait imprimer, nous ignorons de quelle maniere il avoit traité ce sujet, qui le fut aussi par Hauteroche, en un acte, et joué à l'Hôtel de

Bourgogne, dans le même tems. Hauteroche n'a point fait imprimer sa Piece non plus.

* *Les Carrosses d'Orléans*, Comédie, en un acte, en prose, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 2 Août 1680; imprimée, avec une Préface, à Paris, l'année suivante, chez Jean Ribou, *in*-12, et dans les Œuvres de l'Auteur, même format, à Paris, chez Jean Annisson, Directeur de l'Imprimerie Royale, en 1700.

Zaïde, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 25 Janvier 1681; imprimée, avec une Préface, à Paris, la même année, chez Jean Ribou, *in*-12, et aussi dans les Œuvres de l'Auteur, &c.

Deux partis considérables dans le Royaume de Grenade, gouverné par le Roi Abdéramen, sont en querelle, depuis long-tems; la famille des Zégris et celle des Abencerrages. Alamir, Chef de cette derniere famille, a le commandement des troupes de l'État, et il aime la Princesse Fatime, de laquelle il croit être aimé; mais Abdéramen devient amoureux de Fatime, qui, elle-même, aime, en secret,

Zulmar, favori du Roi. Ce prétendu Zulmar n'est autre qu'une jeune Princesse, nommée Zaïde, unique rejetton de la famille des Zégris, et qui, pour se soustraire aux poursuites des Abencerrages, a été, dès le jour de sa naissance, forcée de déguiser son sexe et de taire le nom de ses parens. Elle aime, aussi en secret, Alamir, quoiqu'elle le connoisse pour le Chef des persécuteurs de sa famille. Tout cela se débrouille, par l'heureuse indiscrétion d'un confident de Zaïde, qui finit par épouser Alamir, pour étouffer la haine des deux familles divisées, et Fatime, ne pouvant être unie au faux Zulmar, accepte la main d'Abdéramen.

« Le sujet de cette Piece n'est tiré ni de l'histoire des Maures de Grenade, ni des fables, anciennes et modernes, que les aventures de ces peuples nous ont fournies, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, d'après la Préface que La Chapelle a mise au-devant de *Zaïde*. L'Auteur est inventeur du sujet et des noms; et comme il s'étoit piqué de ne devoir cet Ouvrage qu'à lui-même, il n'y a voulu employer aucun trait d'histoire que ce qui regarde le nom des deux célebres familles des Zégris et des Abencerrages. Il ne faut donc pas être surpris qu'un Auteur sans expérience et qui prend une route nouvelle se soit égaré.... Cette Tragédie a de grands défauts.... L'Auteur avoit besoin de plus d'art qu'il n'en possédoit pour lier ses scenes et pour la conduite de sa Piece, qui n'est ni assez bien fondée, ni clairement expliquée. La catastrophe, sur-

tout, est absolument manquée. Mais, malgré ces défauts, on lui doit toujours savoir gré de l'invention. Ses caracteres sont foiblement exprimés; mais ils ont un certain air nouveau, noble et naturel, qui n'est pas sans mérite; et quoiqu'il ait tout tiré de son imagination, on ne peut lui refuser d'avoir assez heureusement saisi le goût et le génie de la nation qu'il vouloit présenter sur la scene.... *Zaïde* eut assez de succès pour engager l'Auteur à continuer ce genre d'écrire.... Elle eut treize représentations, à Paris, et fut jouée, devant le Roi, à Saint-Germain-en-Laye, le 12 Février de la même année 1681.

L'Abbé de Lamarre, en 1739, mit ce sujet au Théatre de l'Opera, avec quelques changemens, sous le titre de *Zaïde, Reine de Grenade*, Ballet-Héroïque, en trois actes, avec Prologue; musique de Royer, et il fut repris en 1744 et en 1756.

Cléopâtre, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 12 Décembre 1681; imprimée, l'année suivante, avec une Épître dédicatoire, adressée à la Duchesse de Bouillon, et une Préface, à Paris, chez Jean Ribou, *in*-12, et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur, &c.

Le sujet de cette Tragédie est très-connu. C'est le même qu'ont traité chez nous, en 1552, Jodelle, en 1578, Garnier et Belliard, en 1594, Montreux, en

en 1630, Mairet, en 1639, Benserade, en 1667, La Thorilliere, le pere, en 1741, Boistel, et en 1750, M. Marmontel. Nous avons fait connoître, très en détail, dans le second volume de nos *Essais historiques sur la Tragédie*, la *Cléopâtre* de Jodelle, et celle que Garnier a donnée sous le titre de *Marc-Antoine*. La Chapelle fait venir Octavie, femme d'Antoine et sœur d'Octave, avec Agrippa, Ambassadeur de ce dernier, à Alexandrie, à la poursuite de son époux infidele, chez sa rivale Cléopâtre, après la bataille d'Actium; mais Octavie n'a d'autre but en essayant de ramener Antoine à elle, que de sauver lui et Cléopâtre de la vengeance des Romains. Nous allons rapporter ici la septieme scene du premier acte, dans laquelle ces deux époux se retrouvent. Elle donnera une idée de la maniere de La Chapelle dans le genre tragique, et fera connoître son talent pour la versification.

ANTOINE.

Au rapport de mes yeux ajouterai-je foi ?
Ne me trompai-je point ? est-ce vous que je voi,
Vous, Madame?

OCTAVIE.

Oui, Seigneur, c'est moi; c'est Octavie,
Qui pour sauver vos jours expose encor sa vie,
Telle que l'on m'a vue aux champs Italiens
De vos cœurs divisés resserrer les liens,
Et portant dans mes flancs un fruit de l'hyménée
Dont le flambeau m'a jointe à votre destinée,

En l'un des deux partis épouse, en l'autre sœur,
De tous deux, par mes pleurs, arrêter la fureur;
D'un fils, ou d'un neveu, même avant sa naissance,
Faire aux deux Empereurs respecter la présence;
Telle encore aujourd'hui du frere et de l'époux
Je viens, par mes soupirs, désarmer le courroux.
Dans ces lieux ennemis inconnue, et sans suite,
Sans en prendre votre ordre, Agrippa m'a conduite.
Si de mon arrivée il vous eût averti,
Jamais à l'écouter vous n'eussiez consenti.

ANTOINE.

Venez-vous aux efforts d'un monde entier en armes
Joindre encor contre moi le secours de vos larmes?

OCTAVIE.

Je viens vous assurer qu'après tant de combats
Octave auroit donné la paix à ses États,
Et n'auroit point troublé le repos de la terre;
Mais Rome et le Sénat vous déclarent la guerre.
Le Sénat indigné que, violant nos loix,
Vous imitiez l'orgueil des plus barbares Rois,
Et qu'un coupable hymen aux bords d'Alexandrie
Transfere les honneurs dus à votre patrie.

ANTOINE.

Non, je suis éclairci, mieux que vous ne pensez,
De tout ce qui déplaît aux Romains offensés.
Ce n'est point mon orgueil qui m'attire leur haine,
Ce n'est point mon amour, ni l'hymen d'une Reine:
Ils m'auroient pardonné cet hymen défendu;
Mais c'est dans leurs esprits vous qui m'avez perdu.

OCTAVIE.

Moi ?

ANTOINE.

Vous, dont la vertu, malgré mes injustices,
Attachée à mon sort, fait éclater mes vices;
Vous qui, me déplorant, au lieu de me haïr,
N'avez pu m'oublier quand j'ai su vous trahir;
Vous qui, contre les droits d'une guerre mortelle,
Protégez les amis d'un époux infidele;
Vous qui m'offriez par-tout des bontés que je fuis;
Enfin, vous qui m'aimez, tout ingrat que je suis !

OCTAVIE.

Souffrez donc aujourd'hui que je vous justifie :
Confiez votre sort à l'amour d'Octavie.
Ici, dans les plaisirs, par l'amour enchaîné,
Vous respirez, Seigneur, un air empoisonné.
Au milieu d'une Cour où, des esprits maîtresse,
Cléopâtre entretient une longue mollesse,
Suivez-moi vers Octave, où déja vos soldats,
Honteux de la servir ont devancé vos pas.
Avant qu'en Cilicie elle vous eut su plaire,
Avant que d'être amant, Seigneur, vous étiez pere,
De Fulvie et de moi vous aviez des enfans,
Traités en Souverains dès leurs plus jeunes ans.
Ils ont vu le Sénat, les Tribuns et les Prêtres
Leur prodiguer les noms d'Empereurs et de Maîtres.
Songez dans quel éclat ils ont toujours vécu.
Que seront-ils bientôt si vous êtes vaincu ?
Restes infortunés d'une race ennemie,

Ils n'auront que mes pleurs pour conserver leur vie.
Seigneur, vous le pouvez, sauvez-les, sauvez-vous;
(*Se jettant à ses pieds.*)
Et pour vous et pour eux j'embrasse vos genoux!

ANTOINE, *la relevant.*

Que faites-vous? O Ciel! cessez de me confondre.
A toutes vos bontés je ne sais que répondre.
Laissez-moi, de plus près, observant mon malheur,
Avant que m'expliquer, examiner mon cœur;
Et souffrez qu'un moment, dans ce désordre extrême,
Je puisse, sans témoins, me consulter moi-même.

OCTAVIE.

Ne croyez pas qu'ici, parmi tant de malheurs,
Je cherche à captiver votre cœur par des pleurs.
Je vous ai vu, j'ai dit ce que j'ai dû vous dire.
C'est à vous d'y penser, Seigneur; je me retire.

Les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, et les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, s'expriment ainsi sur cette Piece.

« Nous pouvons dire que voici le premier Auteur qui s'est efforcé de suivre les traces de Corneille et de Racine, (1) et, jusqu'alors, le seul qui a profité

(1) On a dit, en parlant de Racine et de ses imitateurs, « qu'il avoit formé, sans le vouloir, une école, comme les grands Peintres, mais que ce fut un Raphaël qui ne fit point de Jules Romain. » Ceci est, sur-tout, applicable à La Chapelle.

de leurs exemples. Ce n'est pas sa faute s'il n'a pu approcher davantage de ses modeles. Moins Poëte, peut-être, que ses contemporains, il les a, cependant, tous surpassés par l'art et le goût. L'esprit chez lui a suppléé à ce qui lui manquoit de talens. Il a cherché, autant qu'il pouvoit, à peindre les personnages d'après la nature, et conformément à l'idée que nous en donnent les Historiens. L'ambition démesurée de Cléopâtre, l'aveugle amour d'Antoine, l'attachement sincere d'Octavie, la fidélité d'Éros (affranchi d'Antoine, et qui se donne la mort plutôt que de consentir à la lui donner, comme il l'en prie) et la politique d'Octave sont ici exprimées avec beaucoup de vérité.... Le personnage d'Agrippa n'est pas sans art. Octave dont il tient la place n'auroit pu la remplir avec assez de majesté sans faire tort au rôle d'Antoine, qui est le principal de la Piece. (Le principal en homme, et celui de Cléopâtre en femme.) Les scenes d'Antoine avec Cléopâtre sont pathétiques. On y remarque parfaitement le trouble et l'agitation de ces deux personnages. C'est dommage que la versification n'y réponde pas suffisamment. En général, on trouve dans cette Tragédie des sentimens, des situations et de beaux endroits, tels que la description de la bataille d'Actium, que Cléopâtre fait à l'ouverture du second acte, &c. &c.... »

« Cette Tragédie eut un grand succès, et tel que depuis plusieurs années auparavant elle, aucune autre n'en avoit eu de pareil. Elle eut vingt et une représentations; et l'Auteur, qui en fut extrêmement

satisfait, se flatta, sans peine, que ce seul Ouvrage étoit capable de faire passer son nom à la postérité. C'est ce qu'il sembloit penser et ce qu'il annonça, de cette maniere, dans une Épître, qu'il adressa au Prince de Conti, à-peu-près, dans ce tems-là.

« . . . . . .
» A mes vers, chaque jour, la scene s'accoutume ;
» Et, peut-être, mon nom de long-tems n'y mourra.
» Je puis le croire, au moins, *Cléopâtre* vivra
» Tant qu'au Théatre, émus par d'invincibles charmes,
» Les peuples aimeront à répandre des larmes. »

Malheureusement pour La Chapelle sa prédiction ne s'est pas trouvée très-vraie ; car, malgré tant de louanges outrées, sa *Cléopâtre* est tombée dans l'oubli, comme toutes celles qui ont été faites avant et depuis elle.

Téléphonte, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 26 Décembre 1682 ; imprimée, avec une Épître dédicatoire, adressée à la Duchesse de La Ferté, et une Préface, à Paris, l'année suivante, chez Thomas Guillain, *in*-12, et, depuis, dans les Œuvres de l'Auteur, &c.

« *De toutes les manieres de reconnoissances la plus ex-*

cellente, est, dans Cresphonte, (1) *celle de Mérope, qui reconnoît son fils au moment où il semble qu'elle aille l'assassiner.* (2) Voilà, en peu de mots, le sujet de *Téléphonte*, tiré de la Poétique d'Aristote, dit La Chapelle, dans la Préface de cette Tragédie. J'ai voulu traiter cette reconnoissance admirable, que le premier et le plus éclairé de ceux qui ont donné des regles au Théatre propose comme la plus parfaite. Je me suis servi des mêmes noms déja mis sur la scene par un Auteur que la beauté de cette catastrophe avoit tenté avant moi. »

Cet Auteur est Gilbert, qui, en 1642, avoit fait jouer, à Paris, par les deux Troupes Royales, une Piece intitulée *Philoclée et Téléphonte*, à laquelle il donnoit le titre de Tragi-Comédie. La Grange-Chancel traita aussi ce sujet, sous le titre d'*Amasis*, et sa Tragédie fut représentée, à Paris, le 13 Décembre 1701. Voltaire fit, en 1743, sa *Mérope*, d'après celle qu'avoit faite, en Italie, le Marquis Scipion Maffei, vers 1710. Il y en a aussi une Angloise, qui parut en 1721, et une Françoise, de M. Clément, qui n'a point été représentée, mais qu'il a fait imprimer, à Paris, en 1743.

Le sujet de *Mérope* ou de *Téléphonte* est trop connu

---

(1) Tragédie attribuée à Euripide, par Petrus Victorius, Commentateur de la Poétique d'Aristote.

(2) Le prenant pour le prétendu assassin de son fils, qu'elle croit mort, et qu'elle veut venger.

pour que nous croyions devoir le détailler ici. Nous nous contenterons de dire, avec les freres Parfaict, (*Histoire du Théatre François*) que « La Chapelle a profité de ce sujet magnifique ; mais que les principaux défauts de sa Tragédie sont ceux de sa versification et de l'obscurité de son plan. »

Ces défauts se trouvent dans cette Tragédie comme dans toutes ses autres.

Ajax, Tragédie, en cinq actes, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 27 Décembre 1684 ; non imprimée.

On ignore comment La Chapelle a traité ce sujet, qui a été mis à la scene deux fois depuis, et de deux manieres différentes ; au Théatre de l'Opera, par Ménesson, musique de Bertin, en 1716, et au Théatre François, par M. Poinsinet de Sivry, en 1762. Les amours d'Ajax et de Cassandre, fille de Priam, forment l'intrigue de la Tragédie-Lyrique de Ménesson, et la dispute d'Ajax et d'Ulisse pour les armes d'Achille compose le fonds de la Piece de M. Poinsinet de Sivry. Nous ne savons lequel de ces deux plans La Chapelle avoit adopté ; mais il pensoit si avantageusement de sa Piece que dès avant qu'elle fût représentée, il s'exprimoit de cette maniere sur elle, et l'annonçoit avec emphase, dans son Epître adressée au Prince de Conti, de laquelle nous avons parlé, plus haut, à l'occasion de sa *Cléopâtre*.

Ajax, renouvellant tous ses fameux malheurs,
Va bientôt exciter de plus nobles douleurs (que *Cléopâtre*).
Déja même il a su dans ma bouche te plaire.
Je le dis : mon orgueil n'en fait point un mystere ;
Et, sans honte, au Public tes applaudissemens
Peuvent bien confirmer ses premiers jugemens.
Condé même a senti sa grande ame touchée
De l'image d'Ajax dans mes vers ébauchée.
Quelqu'en soit le succès, c'est toujours trop pour moi
Que son heureux essor m'ait fait connoître à toi....

Il paroît par ces vers que La Chapelle avoit fait une lecture particuliere de cette Piece chez le Prince de Conti, et que le Prince de Condé s'y étoit trouvé.

Au reste, les freres Parfaict nous apprennent, dans leur *Histoire du Théatre François*, que « le succès répondit assez bien à l'attente de La Chapelle, et que son *Ajax* eut dix-neuf représentations ; » ce qui rend étonnante l'espece d'obstination qu'il a mise à ne pas la faire imprimer, dans le tems de sa nouveauté, ni dans l'édition de ses Œuvres, en 1700.

L'année d'auparavant ; c'est-à-dire en 1683, La Chapelle avoit été prié par les Comédiens de faire un nouveau Prologue pour *La Toison d'or*, de Pierre Corneille. (Voyez le Catalogue des Pieces de Pierre Corneille, tome cinquieme des Tragédies de notre Collection.) Ils vouloient

remettre cette Piece au Théatre, et ils l'y remirent, en effet, le 9 Juillet de cette même année. Le Prologue qu'avoit fait Pierre Corneille, lors de la nouveauté de cette Piece, en 1660, étoit allégorique au mariage de Louis XIV, et ne pouvoit plus servir vingt-trois ans ensuite. La Chapelle en fit donc un nouveau, toujours à la louange du Roi, mais relatif à ses conquêtes, et il rédigea pour l'intelligence du sujet et des machines de la Piece, un petit Livret, qui se distribua dans la salle, avant la représentation; ce qui lui valut des remerciemens des Comédiens, et quinze louis d'or, qu'ils lui firent présenter, par Le Comte, leur Trésorier.

LES CARROSSES D'ORLÉANS,

COMÉDIE,

EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR DE LA CHAPELLE.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

PRÉFACE.

SI je mets à la tête de cette petite Comédie un Avertissement, dont il semble que je pourrois bien me passer, ce n'est pas pour imiter certains Auteurs qui, n'ayant à donner aucun éclaircissement sur leur Ouvrage, ne font des Préfaces que pour chanter leurs propres louanges, et pour se vanter d'un succès que souvent ils n'ont point eu, pleins d'un amour-propre qui leur grossit les objets et qui leur fait voir aux représentations de leurs Pieces *de précieuses larmes*, qui n'ont point été répandues. A Dieu ne plaise que je suive jamais leur exemple!

Je n'ai dessein que de me justifier, et de répondre aux malignes objections de mes Critiques, qui ont attaqué cette Piece par toutes sortes d'endroits. Quelques uns l'ont méprisée parce qu'elle est écrite en prose; d'autres parce qu'elle n'a qu'un acte. Mais sans me charger du soin de défendre les petites Pieces, j'avoue que

je n'ai pas prétendu tirer une grande gloire de celle-ci, que je n'ai donnée que comme une bagatelle, que je fis pour me délasser des fatigues d'un assez long voyage, pendant lequel j'avois souffert tout l'ennui et toutes les incommodités qui accompagnent toujours les carrosses de voiture.

Je passe au chapitre de la prose, que je croyois que M. de Moliere avoit comme naturalisée au Théatre; mais je vois bien qu'il faut citer des garans plus anciens que lui. Les Grecs et les Latins avoient pour la Comédie une maniere de vers si libres que proprement ce n'étoit que de la prose. On ne remarque quasi pas de mesure dans Aristophane. Plaute et Térence emploient, sans ordre et sans regle, toute sorte de vers; composés, pour parler comme les Latins, de toute sorte de césure, et de toute sorte de pieds. Les Italiens se servent de vers non rimés; et feu M. d'Urfé, si connu par son beau Roman d'*Astrée*, avoit voulu introduire au Théatre cette espece de vers sans rime, ou, pour mieux dire, cette prose mesurée. Son exemple n'a pas été suivi. Je ne veux point en chercher les raisons,

qui seroient peut-être faciles à deviner ; mais il est certain qu'une prose réglée a, du moins, autant de grace et de force que ces vers irréguliers dont je viens de parler. Voici tout ce qui concerne la Piece ; il faut répondre à présent à ce qui ne regarde que moi, en particulier.

On a voulu me brouiller avec une grande ville, pour qui mille raisons m'obligent à avoir une considération extrême. On s'est efforcé de persuader que le personnage de M. Nicolas Dodinet étoit injurieux à Bourges, dont je lui fais dire qu'il est natif. Il semble, dit-on, que j'aie voulu faire croire qu'il ne pouvoit sortir de Bourges que des Dodinets. On a ensuite prétendu que la vieille Plaideuse et la jeune Provinciale, et enfin tous les originaux ridicules que je fais paroître dans cette Piece, étoient tirés du même pays.

Comme il est des sots de tout pays, je n'ai point cru qu'on dût trouver mauvais que je fisse venir Dodinet de Bourges. Je lui cherchois un pay le hasard me présenta Bourges, comme une ville de la route des Carrosses d'Orléans Je n'y suis arrêté, sans réflexion et sans dessein.

Je n'aurois garde de vouloir détruire, moi-même, l'honneur de ma propre patrie : il est trop bien établi, et je me flatte trop agréablement d'y pouvoir prendre un jour quelque part. Je n'ai pu penser que Dodinet, un nom imaginaire, pût donner des idées peu avantageuses d'une ville, où, depuis plusieurs siecles, tant de grands hommes, pour les Lettres, ont fleuri; enfin, où il y a encore aujourd'hui des Savans, dont la profonde érudition et l'éloquence sont admirées de tout le monde.

Je prie une infinité d'honnêtes gens avec qui j'y ai vécu assez long-tems, et qui m'ont toujours fait l'honneur de m'aimer, d'être très-persuadés de la sincérité de mes intentions, et de croire que je conserverai toute ma vie pour eux l'estime et la vénération qu'on doit à leur mérite.

SUJET
DES CARROSSES D'ORLÉANS.

CLÉANTE, jeune Officier, vient de Bourges à Paris, avec son valet Crispin, pour s'opposer au mariage qu'Angélique, qu'il aime, et de laquelle il est aimé, se voit forcée de contracter, malgré elle. Cette jeune personne avoit été promise, par sa mere, à Cléante, mais cette mere est morte, et Angélique est passée sous la tutelle de M. Cascar, son oncle, qui est brouillé avec la famille de Cléante, et qui veut faire épouser à Angélique un certain nigaud, nommé Dodinet, fils d'un de ses anciens amis de Bourges, et qu'elle haït de tout son cœur. Cléante s'est blessé, en courant la poste, à franc étrier, avec son valet, et il a été obligé de s'arrêter en route, entre Orléans et Paris, pour prendre le carrosse public, qui part de la premiere de ces deux villes pour l'autre. Arrivé dans une Hôtellerie, à la couchée, il y rencontre M. Cascar, qu'il

ne connoît point, et dont il n'est point connu non plus, avec Angélique et Dodinet, fils, qui vont à Bourges aussi par une voiture publique, pour conclure le mariage tant redouté d'Angélique et de Cléante. Angélique desirant de s'y soustraire, par quelque moyen que ce soit, fait entendre à Cléante qu'elle consentiroit à ce qu'il l'enlevât. En effet, lorsque tout le monde dort dans l'Hôtellerie, elle s'échappe de la chambre de son oncle, et vient à un rendez-vous indiqué trouver Cléante, qui a fait chercher une voiture particuliere par Crispin; et ils partent, tous les trois, tandis que M. Cascar et Dodinet, qu'a réveillés le bruit de leur départ, mettent toute l'Hôtellerie en alarmes par leurs cris, trop tardifs et inutiles. Il y a au milieu de cette intrigue quelques scenes épisodiques de voyageurs, des deux sexes, et des *quiproquo* nocturnes de valets, qui y jettent de la gaîté; et elle est terminée par le départ de M. Cascar et de Dodinet, qui quittent leur voiture de Bourges pour revenir sur leurs pas, dans celle qui va à Paris, afin d'y poursuivre Angélique et Cléante, s'ils peuvent les rejoindre.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES CARROSSES D'ORLÉANS.

« CETTE petite Comédie eut douze représentations de suite dans sa nouveauté, à ce que nous apprennent les freres Parfaict, dans leur *Histoire du Théatre François*, et le Chevalier de Mouhy, dans son *Abrégé de l'Histoire du même Théatre*. Elle présente un tableau assez naturel d'un tapage arrivé dans une Hôtellerie, ajoute ce dernier. Son succès fut d'abord suivi; mais quelques années après il n'en fut plus question. En 1751, le Dauphin desira qu'elle fût reprise, et on la joua à la Cour, dans les premiers jours de Janvier de cette même année. Elle y fit plaisir, et elle fut rejouée à Paris, le 31 du même mois. A dater de cette époque, elle est restée au Théatre. Elle y reparoît, de tems en tems, et inspire toujours

beaucoup de gaîté. Elle a été traduite, depuis en Anglois, sous le titre de *La rencontre des Coches*, par un M. Forquart, qui la fit représenter sur un des Théatres de Londres, où elle eut du succès. »

Cette Piece fut chez nous une de celles qui marquerent l'époque de la réunion de la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne à la Troupe de la rue Mazarine. *Les Carrosses d'Orléans* furent la derniere nouveauté que joua le Théatre de Guénégaud, avant cette réunion. Il en avoit déja donné six représentations avant que l'on joignît les deux Troupes ensemble, et les six autres représentations qui eurent lieu ensuite furent données par les deux Troupes réunies.

LES CARROSSES D'ORLÉANS,

COMÉDIE,

EN UN ACTE, EN PROSE,

PAR DE LA CHAPELLE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre de Guénégaud, le 9 Août 1680.

PERSONNAGES.

M. CASCAR.

ANGÉLIQUE, sa niece.

DODINET, époux promis à Angélique.

CLÉANTE, amant d'Angélique.

CRISPIN, valet de Cléante.

UN CUISINIER d'Hôtellerie.

UN MARMITON d'Hôtellerie.

BASTIENNE, servante d'Hôtellerie.

UN COCHER des Carrosses d'Orléans.

UN HOLLANDOIS.

UNE PROVINCIALE.

UNE PLAIDEUSE.

PLUSIEURS HOMMES ET PLUSIEURS FEMMES.

La Scene se passe, pendant la nuit, dan la cour d'une Hôtellerie, sur la rout d'Orléans à Paris.

LES CARROSSES D'ORLÉANS, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

CRISPIN, *seul, appelant, et portant un sac de toilette, des pistolets et d'autres bagages.*

Hola, quelqu'un, holà ! Jaqueline, Perrette, Philipote, Martine ! ... Je m'égosille d'appeler, et personne ne me répond. Il faut que le diable les ait tous emportés..... Holà ! êtes-vous sourds ? Quelle Hôtellerie est-ce ici ?.... Venez donc quelqu'un !.... Holà !

SCENE II.

BASTIENNE, CRISPIN.

BASTIENNE.

Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? voilà un garçon qui fait bien du bruit !

CRISPIN.

Tu as, ma foi ! bien fait de venir ; j'allois me

mettre furieusement en colere. Où est la chambre que tu as préparée pour moi et mon maître?

BASTIENNE.

A Chambord. (*Prenant les hardes que portoit Crispin.*) Donne-moi ces hardes : je vais les y porter; car aussi bien voici ton maître qui te veut parler.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

CLÉANTE, CRISPIN.

CLÉANTE.

AH! Crispin, la détestable voiture qu'un Carrosse de Blavet! Si ma blessure me permettoit de monter à cheval, que je m'épargnerois de chagrins! Quoi! n'avoir pas un moment à soi pour rêver? être sans cesse persécuté par une plaideuse, qui ne parle que de ses procès; par une jeune Provinciale, qui n'a jamais vu Paris, qui ne songe qu'aux ajustemens qu'elle s'y donnera, et qui, avec un langage affecté, vous fait cent questions impertinentes; par un Abbé qui veut faire le bel-esprit, et qui ne dit que des sottises; enfin, par un Hollandois, qui à peine sait écorcher cinq ou six mots de François, dont il vous fatigue sans cesse les oreilles! Non, quand on auroit choisi exprès des gens propres à lasser la patience d'un honnête homme, on

n'eût pas fait un assemblage plus bizarre que celui que le hasard a fait dans notre Carrosse !

CRISPIN.

Cela est vrai; mais la plus incommode de tous, c'est cette jeune Provinciale qui s'imagine au moindre cahot que le Carrosse va verser, et qui pousse des cris à rendre les gens sourds; sans compter cette bonne Dame, qui, à son âge, ne peut retenir son eau, et qui sans cesse fait arrêter le Carrosse, pour rendre des tributs à la nature. Pour moi, qui ne suis pas tout-à-fait aussi délicat que votre seigneurie je me réjouis bien à ma portiere de tous ces originaux-là; car hors vous et moi, il n'y en a pas un qui ait de l'esprit.

CLÉANTE.

J'enrage contre ma blessure qui m'expose à toutes ces impertinences ! Tu dis que nous n'arriverons que demain au soir à Paris ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur.

CLÉANTE.

En es-tu certain ?

CRISPIN.

Je sais cela mieux que personne. Mon pere est un honnête Bourgeois de Paris qui sert le Maître des Carrosses en qualité de crocheteur.

CLÉANTE.

Demain au soir ? Ce seroit ruiner entiérement mes affaires ! Il faut que je parle au Cocher, et que je

tâche, avec quelque argent, de précipiter notre arrivée. Va le faire venir... Voici le Hollandois qui me paroît ivre.

(*Crispin sort.*)

SCENE IV.

LE HOLLANDOIS, CLÉANTE.

LE HOLLANDOIS.

PARDI li être bon c'Totellerie ! Moi, li suis fort content de li !

CLÉANTE.

Il me semble que vous n'avez pas mal officié pendant le souper ?

LE HOLLANDOIS.

Oui ; li être plaisant c'te petite vine rouge, li être corporal, par mon foi !

CLÉANTE.

Je me suis apperçu que vous le trouviez bon, par les fréquentes rasades que je vous en ai vu boire.

LE HOLLANDOIS.

Moi, li viendre au sortir di taple d'en boire encore deux paires di bouteilles, avec Moneser l'Apé.

CLÉANTE.

Il faut bien après le repas se rinser la dent !

LE HOLLANDOIS

Oui, oui. Li être un bon drole, oui, c't'Apé ! Pardi ! li

mange comme quatre, et li boivre comme demi-douzaine !

CLÉANTE.

Il me semble que vous lui damez assez bien le pion !

LE HOLLANDOIS.

Oh ! pardi ! moi, l'en jette point mon part aux chiens ! Li viendre di commander al cuisinier un fricassé di douze poulets, pour déjeûner c'ti matine, l'Apé et moi.

CLÉANTE.

C'est fort bien fait ! Cela vous ouvrira l'appétit, et vous aidera à supporter les fatigues du Carrosse.

LE HOLLANDOIS.

Li être à tous deux une imagination assez bonne !

CLÉANTE.

Très-bonne, et vous êtes gens de précaution!

LE HOLLANDOIS.

Pour li point perdre di tems, moi, li vas promptement coucher mon personne, afin d'i précipiter mon digestion.

CLÉANTE.

C'est avoir un sens de bon appétit !

LE HOLLANDOIS.

Moi, ni viendre ici que pour dire un petit parole à fous. Dans c'ti Champord, fotre champre li être deux lits. Voulez-vous coucher fotre parsonne dans tous les deux ?

CLÉANTE.

Selon toutes les apparences, je ne coucherai que dans un.

LE HOLLANDOIS.

Moi, prendre l'autre, s'il fous plaît ? Moi n'apporter point à fous d'incommodement ; moi dort tout bas.

CLÉANTE.

J'y consens, de toute mon ame. . . (*A part.*) Le sot !

LE HOLLANDOIS.

Moi, rends grace à fous !

CLÉANTE, *à part.*

Le fat !

LE HOLLANDOIS.

Moi, suis grandement obligé à fous !

(*Il sort.*)

SCENE V.

CRISPIN, LE COCHER, CLÉANTE.

CRISPIN, *à Cléante.*

MONSIEUR, voici le Cocher.

CLÉANTE, *au Cocher.*

Mon pauvre Cocher, j'ai une grace à te demander.

LE COCHER.

Oh ! Monsieur, vous pouvez commander.

CLÉANTE, *tirant sa bourse de sa poche, et la lui montrant.*

Tiens, voilà ma bourse. Tu auras bonne part à ce qu'il y a dedans, si tu peux presser notre arrivée à Paris.

LE COCHER.

Ce n'est que cela? Cela vaut fait! Je ne devons arriver à Paris, après demain, qu'à dix heures du soir; mais, pour l'amour de vous, j'y arriverons à sept.

CLÉANTE.

Après demain? Te moques-tu? Je prétends que ce soit demain; et tu le peux, si tu veux.

LE COCHER.

Quand vous me donneriez toutes les rentes de la Biauce, je n'en ferois pas un iota davantage.

CRISPIN.

Quoi! tu résistes à une tentation comme celle-là? Sais-tu bien qu'il y a dans cette bourse de quoi gagner Blavet, lui-même, et tous ses commis?

LE COCHER.

Il y a ce qu'il y a. Est-ce que tu me prends pour un gnais? T'imagines-tu que je ne sachions pas notre mequier?

CRISPIN.

Ma foi! mon pauvre Cocher, toi et moi, nous ne serons jamais que des gueux! Nous sommes trop honnêtes gens; et quand on veut s'enrichir, il faut n'avoir ni foi, ni loi.

LE COCHER.

Je serons ce que je pourrons. De quoi te boutes-tu en peine?

(*Il sort.*)

SCENE VI.

CLÉANTE, CRISPIN.

CRISPIN.

HÉ! bien, Monsieur, je vous l'avois bien dit?

CLÉANTE.

Non, quand j'en devrois mourir, il faut que je prenne la poste?

CRISPIN.

Doù vient ce grand empressement?

CLÉANTE.

La mere d'Angélique est morte. Son oncle, que je ne connois point, au mépris du contrat qui a été signé entre elle et moi pour notre futur hymen, la marie à un autre.

CRISPIN.

Ho! ho! voilà une chose que je ne savois pas! Hé, qui vous a appris ces nouvelles?

CLÉANTE, *tirant une Lettre de sa poche.*

Une Lettre d'Angélique, et que voilà. Ecoute.

(*Il lit.*)

« Ma mere est morte. Je suis sous la tutelle de mon » oncle, qui, sans considérer les droits que vous avez » sur moi, par le consentement de feue ma mere, » prétend me marier à un autre. Hâtez-vous, mon » cher Cléante, de venir rompre ce mariage, si vous

» ne voulez que je sois la plus malheureuse personne » du monde.

ANGÉLIQUE. »

(*Après avoir lu.*)

Tu vois bien que je n'ai point de tems à perdre? Je crains même d'arriver trop tard. Vas promptement à la poste..... (*Appercevant Angélique et Dodinet, sans reconnoître d'abord Angélique.*) Mais qui sont ces gens-là.

CRISPIN.

Ce sont les gens d'un Carrosse qui vient de Paris.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, DODINET, CLEANTE, CRISPIN.

ANGÉLIQUE, *à part, en appercevant Cléante.*

AIE!

DODINET.

Qu'avez-vous, Mademoiselle? Est-ce que vous vous trouvez mal?

ANGÉLIQUE, *avec embarras.*

Non; mais je crains d'avoir oublié ma montre à la dînée. Voyez, je vous prie, si elle n'est point dans mon sac de nuit!

(*Dodinet sort.*)

SCENE VIII.

ANGELIQUE, CLEANTE, CRISPIN.

ANGÉLIQUE.

Quoi ! Cléante, avez-vous perdu la mémoire d'Angélique, et ne me reconnoissez-vous pas ?

CLÉANTE.

Quoi ! c'est vous, Mademoiselle ? Eh ! par quel miracle êtes-vous dans ces lieux ?

ANGÉLIQUE.

Par la fatalité de mon étoile. Vous avez dû recevoir une Lettre de moi, qui....

CLÉANTE, *l'interrompant, en lui montrant sa Lettre.*

La voici ; et c'est elle qui m'a obligé de me mettre en chemin.

ANGÉLIQUE.

Mon oncle, qui ne vous connoît que de nom, et qui craint votre retour à Paris, s'est avisé de nous mener à Bourges, pour faire mon mariage. Le sot à qui je viens de dire que j'avois laissé ma montre, pour l'éloigner d'ici, est l'époux qui m'est destiné. Il est fils d'un M. Dodinet, de Bourges. Mon oncle est dans la cuisine, qui compte avec l'Hôtesse, et qui va venir à la chambre où nous allons coucher, c'est à vous de songer aux moyens de...

SCENE IX.

DODINET, ANGELIQUE, CLEANTE.

DODINET, *à Angélique, en lui apportant sa montre.*

NE vous affligez point ; elle est retrouvée, elle est retrouvée : la voilà !

CLÉANTE.

Ou je me trompe, ou voilà une voix qui ne m'est pas inconnue.... N'êtes-vous pas le fils de M. Dodinet de Bourges ?

DODINET.

Oui, Monsieur; c'est moi qui suis le fils aîné de Gilles Dodinet, et je m'appelle Nicolas Dodinet.

CLÉANTE,

Je savois bien que je ne me trompois pas! Je suis ravi de vous voir, (*En l'embrassant.*) et de vous embrasser, pour l'amour de M. Gilles Dodinet votre pere ! (*En lui montrant Angélique.*) Qui est cette Demoiselle-là, qui est de votre compagnie ?

DODINET.

C'est une fille qui n'est encore ma femme qu'à demi ; mais elle le sera bientôt tout-à-fait ! Nous allons à Bourges, pour faire la conjonction de nos deux personnes.

CLÉANTE.

Ah? Monsieur, puisqu'elle doit être Mademoiselle votre femme, souffrez que j'aie l'honneur de la saluer?

(*Il salue et embrasse Angélique.*)

DODINET.

N'est-il pas vrai que j'ai fait là une belle trouvaille? Elle est un peu triste, mais, avec le tems, nous la ragaillardirons!

CLÉANTE.

Qui lui peut causer cette tristesse, à la veille de votre mariage?

DODINET.

C'est qu'il y avoit un certain Cléante qui l'aimoit, et elle aimoit aussi ce certain Cléante. Sa mere les avoit accordés ensemble, par contrat; mais comme elle a pris la peine de se laisser mourir, M. Cascar, son oncle, qui s'est trouvé son tuteur, par le trépas d'icelle, a rompu, tout net, le contrat, à cause de l'aversion qu'il a pour la famille de ce Cléante. Comme il est ami de la mienne, il a écrit à mon pere, et, de concert ensemble, ils ont conclu le mariage que nous allons consommer à Bourges. Par-là, vous voyez que ce Cléante n'en croquera que d'une dent? et voilà ce qui la chagrine!

ANGÉLIQUE.

Si vous croyiez que ce Cléante fût ici, vous ne parleriez pas comme vous faites?

CLÉANTE.

Doucement, Mademoiselle! M. Dodinet est un

homme que vous devez ménager ! Avec le tems, vous serez contente !

DODINET.

Que je vous suis obligé, Monsieur ! N'est-il pas vrai que je serai aussi bien son fait que Cléante ?

CLÉANTE.

Je suis votre caution ; et je veux bien assurer Mademoiselle, que vous ne la chagrinerez plus.

DODINET, *à Angélique.*

Assurement !

ANGÉLIQUE.

Il faudroit pour cela que Cléante fût ici, et qu'il fît tout ce que je lui dirois.

CLÉANTE.

Hé ! que feroit ce Cléante, quand il seroit ici ?

ANGÉLIQUE.

Il pourroit m'enlever, en vertu du contrat que ma mere a passé avec lui, et je le suivrois, de tout mon cœur !

DODINET, *à Cléante.*

Vous voyez comme elle est folle de Cléante ?

CLÉANTE.

Elle ne sait ce qu'elle dit. Quand Cléante seroit ici, et qu'il voudroit l'enlever, à force ouverte, est-ce que vous le souffririez impunément ?

DODINET.

Bon ! bon ! c'est un petit esprit qui ne regarde pas plus loin que son nez ! Elle nous prend pour des sots, et elle croit que nous demeurerions les bras croisés !

ANGÉLIQUE.

Eh ! bien, pour vous mieux attrapper, je ne ferois semblant de rien, et, quand vous seriez endormis, mon oncle et vous, je sortirois, tout doucement, de ma chambre, et j'irois me jetter entre les bras de Cléante, qui m'emmeneroit à Paris, pendant votre sommeil !

CLÉANTE.

J'entends, Mademoiselle. Nous y mettrons bon ordre !

DODINET.

Que vous avez de bonté !.... Il faut que ce Cléante l'ait ensorcelée !... Voici M. Cascar.

SCENE X.

M. CASCAR, DODINET, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, CRISPIN.

M. CASCAR, *à Angélique et à Dodinet.*

AH ! quelle écorcherie que cette maison !... Allons promptement nous coucher, afin d'en sortir demain plus matin.

DODINET, *à Cléante.*

Monsieur, je vous donne le bon soir. Si je n'avois pas envie de dormir, je vous tiendrois compagnie davantage.

M. CASCAR.

Qui est ce Gentilhomme-là ?

DODINET.

C'est un des amis de mon pere, et qui est l'honnêteté même !

M. CASCAR, *à Cléante, en le saluant.*

Monsieur, je suis votre serviteur !

CLÉANTE, *lui rendant le salut.*

Je suis le vôtre, de tout mon cœur ! .... (*A Angélique.*) Adieu, Mademoiselle. Vous serez satisfaite ; je vous en réponds !

(*M. Cascar, Angélique et Dodinet sortent.*)

SCENE XI.

CLÉANTE, CRISPIN.

CLÉANTE.

AH ! Crispin, l'heureuse rencontre !

CRISPIN.

Elle ne pouvoit arriver plus juste !

CLÉANTE.

Tu viens d'entendre le moyen imaginé par Angélique, pour la délivrer de la tyrannie de son oncle ? Il faut le mettre en exécution cette nuit. Va, cherche et n'épargne rien pour avoir une voiture, avec laquelle je puisse l'emmener à Paris, en diligence. Cours ;

je vais, de mon côté.... (*Voyant paroître la Provinciale et la Plaideuse.*) Mais, voici cette sotte de Provinciale, et cette incommode de Plaideuse qui viennent m'interrompre.... Que le diable les emporte!

(*Crispin sort.*)

SCENE XII.

UNE PROVINCIALE, UNE PLAIDEUSE, CLÉANTE.

LA PROVINCIALE, *à la Plaideuse.*

NON, Madame, votre civile obstination ne me fera point commettre cette incivilité!... (*Montrant Cléante.*) J'en fais Monsieur le juge.

LA PLAIDEUSE.

Mon Dieu, Madame, la chose est résolue dans ma tête; c'est autant comme si tous les Notaires de Paris y avoient passé!

CLÉANTE.

Quel différent avez-vous ensemble?

LA PROVINCIALE.

La prudence de Madame l'avoit fait emparer d'une chambre de cette Hôtellerie, où il y avoit pour inscription Trianon, charbonné en gros caracteres. L'imprudence de mon Laquais lui a suggéré l'audace d'entrer en dispute avec elle, pour la possession de ce malheureux Trianon d'Hôtellerie, où sa précaution l'avoit déja naturalisée. Le conflit alloit éclater. J'ai paru dans la chambre. Madame a bien voulu céder, à ma pré-

sence, ce qu'elle refusoit à la brutalité de mon Laquais. Ne m'avouerez-vous pas, Monsieur, que si je l'acceptois, il faudroit que mon bon sens fût tombé dans une léthargie étrange ?

CLÉANTE.

Vous avez raison !

LA PLAIDEUSE, *à la Provinciale.*

Toutes vos raisons sont pour moi gueu ci gueu mi ! Il faut que vous acceptiez !

LA PROVINCIALE.

Non, Madame; c'est une résolution rivée dans mon esprit, la raison m'apprend que le brillant de ma jeunesse doit céder le pas devant à la vénération de votre âge.

LA PLAIDEUSE.

Hélas ! Madame, tout ce qui reluit n'est pas or ! Si mon front vous paroît ridé, c'est plutôt par un effet du chagrin de mes malheureux procès que du nombre de mes années. La plus belle fleur devient gratte-cu !... (*A Cléante.*) Il y a vingt ans, mon cher Monsieur, que les subtilités de mes Parties, assistées du peu d'intégrité de mes Juges, font alonger un procès, qui ne devoit pas durer huit jours. Avant ce maudit procès j'avois le teint frais, comme un gardon, et je ne tenois pas sur un pied, tant j'avois l'humeur frétillante ! Mais j'ai bien mangé mon pain blanc le premier ! Il n'y a point d'outrages que je n'aie soufferts de mes Parties, dans le bien et dans l'honneur ! Jusques-là, l'autre jour, qu'ils me firent tuer malicieusement une bête de somme, qui étoit la meilleure du monde !

(*Pleurant.*) Les larmes me viennent aux yeux quand je songe à ce pauvre défunt animal! C'étoit la douceur même!

CLÉANTE.

Voilà de méchantes gens, de porter leur ressentiment jusques sur de pauvres animaux, qui ne leur font aucun mal! C'étoit apparemment quelque bon cheval de bât?

LA PLAIDEUSE.

Non, ce n'étoit qu'un âne, Monsieur; mais je l'avois élevé, au sortir du ventre de la mere. Il y avoit trois ans que ce pauvre domestique mangeoit du pain de la maison, et il savoit le chemin de mes vignes, comme son A. B. C!

CLÉANTE.

On ne peut trop regretter un vieux serviteur comme celui-là!.... (*A la Provinciale.*) Qu'en dites-vous, Madame?

LA PROVINCIALE.

Hélas! Monsieur, je n'ai pas entendu un mot de tout ce qu'a dit Madame! Je me figurois être à Paris, chez Gaultier, à faire déployer toutes les étoffes, que son génie admirable invente pour les modes, et je m'en allois parcourir le Palais, lorsque votre voix m'a retirée de ces savoureuses imaginations!

CLÉANTE.

J'en suis au désespoir!... Mais Madame, vous y serez bientôt, réellement, aussi-bien qu'à la Cour,

que je ne doute point que vous n'orniez de votre présence ?

LA PROVINCIALE.

Ah ! juste Ciel ! la Cour ! ... la Cour, Monsieur, la Cour ! .... Quel agréable mot pour mes oreilles ! la Cour ! Quels charmans spectacles pour mes yeux ! la Cour ! .... J'ai une furieuse démangeaison de voir cette précieuse Cour ! .... La Cour ! .... N'est-ce pas, Monsieur, où l'on voit le Roi ?

CLÉANTE.

Oui, Madame; c'est où l'on voit le Roi et toute la Cour.

LA PROVINCIALE.

Ah ! mon Dieu, la Cour ! la Cour ! la Cour ! la Cour ! .... Il faut que je m'aille coucher dans cette pensée, afin de passer agréablement la nuit, en rêvant à la Cour ! .... La Cour ! la Cour ! la Cour !

(*Elle sort.*)

SCENE XIII.

CLÉANTE, LA PLAIDEUSE.

LA PLAIDEUSE.

Et moi, je m'en vais me coucher, les larmes aux yeux, en pensant à mon âne, mon défunt âne, mon pauvre âne, mon cher âne, mon âne, mon âne, mon âne !

(*Elle sort.*)

SCENE XIV.

CLÉANTE, *seul.*

PAR ma foi ! voilà deux folles créatures ! Elles m'auroient bien réjoui, si je n'avois point l'esprit occupé !

SCENE XV.

CRISPIN, CLÉANTE.

CLÉANTE.

HÉ bien, Crispin ?

CRISPIN.

A deux pas d'ici j'ai trouvé une cariole, attelée de trois bons chevaux, qui vous meneront à Paris, vîte comme le vent. Elle est toute prête, et quand vous voudrez vous en servir, je n'ai qu'à donner un coup de sifflet.

CLEANTE.

Il faut nous disposer à... (*Entendant venir quelqu'un.*) J'entends quelqu'un.... Allons dans ma chambre querir mes hardes, et revenons attendre Angélique.

(*Il sort, avec Crispin.*)

SCENE XVI.

LE COCHER, *seul, tenant une chandelle à la main.*

PAIX ! chut ! . . . Voici une chandelle qui nuit à mes desseins. Soufflons-la . . . (*Il éteint sa chandelle.*) La nuit est noire comme je ne sais quoi ; mais elle est tout fin droit, comme il me la faut ! Je m'en vais doucement bailler quelques coups de poing à la porte de Bastianne ; et si alle est d'hymeur à entendre mon amour, palsangué ! je varrons beau jeu ! . . . (*Appercevant quelqu'un, qui vient avec de la lumiere.*) Mais il ne faut pas qu'il soit tant tard ; voici de la lumiere qui vient ici. Il faut remettre la partie à tantôt. Retirons-nous, tout doucement, et ne faisons pas semblant de rien.

(*Il sort.*)

SCENE XVII.

CLÉANTE, CRISPIN.

CRISPIN, *tenant une chandelle à la main.*

NOUS voici tout prêts à partir. Mais, Monsieur, je crains bien que ce M. Cascar ne fasse des siennes, et que ce M. Dodinet. . . . .

CLÉANTE, *l'interrompant.*

Je crois que tu trembles ? poltron !

CRISPIN.

Moi ? point du tout ; je ne tremble point : j'ai seulement peur que nous ne soyions découverts !

CLÉANTE.

Tais-toi.... Angélique ne paroît point ; que veut dire cela ?

CRISPIN, *entendant venir quelqu'un.*

Monsieur.

CLÉANTE.

Que veux-tu ?

CRISPIN.

J'entends du bruit.

CLÉANTE.

Éteins promptement ta lumiere, afin que nous nous puissions cacher plus aisément.

CRISPIN, *soufflant sa chandelle.*

Le bruit redouble !... Je crains bien quelque accident pour mes épaules !

SCENE XVIII.

UN CUISINIER *de l'Hôtellerie*, CLÉANTE, CRISPIN.

LE CUISINIER, *à la Cantonnade, et tenant dans ses mains deux couteaux, qu'il aiguise l'un avec l'autre.*

ATTRAPE! attrape!... Les drôles sont ici; nous ne saurions les manquer... Tôt! tôt! tôt! appportez promptement de la lumiere.

CRISPIN, *à part.*

Ah! misérable! c'est fait de moi!

LE CUISINIER, *à la Cantonnade.*

Aussi-tôt que nous les tiendrons, il les faut expédier, sans autre forme de procès.... Dépêchons-nous donc, de peur qu'ils ne nous échappent!

CRISPIN, *à part..*

Ah! me voilà perdu!

LE CUISINIER, *à la Cantonnade.*

Il y en a un gras, comme un moine. C'est le premier à qui je veux faire perdre le goût du pain... Preste! Preste! de la lumiere.

CRISPIN, *à part.*

C'est à moi qu'on en veut!... Ah!... misérable!

SCENE XIX.

UN MARMITON *de l'Hôtellerie, portant une lampe à sa main*, LE CUISINIER, CLÉANTE, CRISPIN.

LE CUISINIER, *au Marmiton.*

OU sont-ils, où sont-ils? que je leur coupe la gorge.

CRISPIN, *se jettant à genoux.*

Messieurs, je vous demande pardon!

CLÉANTE, *au Cuisinier et au Marmiton, en mettant l'épée à la main.*

Arrêtez!... Pourquoi ce bruit? Que cherchez-vous?

LE CUISINIER.

Nous cherchons des poulets, pour faire une fricassée.

CLÉANTE.

Ce n'est que cela? Je croyois que ce fût tout autre chose!

LE CUISINIER.

Je vous demande pardon si je vous ai détourné!...

CLÉANTE, *l'interrompant.*

Il n'y a point de mal... Sortez.

(*Le Cuisinier et le Marmiton sortent.*)

SCENE XX.

CLÉANTE, CRISPIN.

CRISPIN.

AU diable soit le maroufle, avec ses poulets! Il ma donné une frayeur dont je ne reviendrai de plus de six mois!

CLÉANTE.

Voila comme tu prends toujours, mal à propos, des terreurs paniques!

CRISPIN.

Je pense qu'on en prendroit à moins!

CLÉANTE.

Qui peut arrêter Angélique? elle ne vient point.

SCENE XXI.

LE COCHER, CLÉANTE, CRISPIN.

LE COCHER, *à part, dans le fond du Théatre.*

IL me semble que je ne vois plus de lumiere. Approchons de l'huis à Bastianne, et faisons lui entendre nos soupirs amoureux, par le trou de la sarrure.

CRISPIN, *à Cléante, sur le devant de la Scene.*

A propos, Monsieur, quand Angélique sera descen-

due, par où sortirons-nous de cette maison? Il n'y a point de porte ouverte à l'heure qu'il est.

CLÉANTE.

Tu devois avoir la précaution d'en tenir une ouverte.

CRISPIN.

Je n'y ai pas songé.

CLÉANTE.

Eh! comment faire donc?

LE COCHER, *à part.*

Il me semble que j'entends bourdonner des voix humaines. Ne seroit-ce point quelqu'un qui en voudroit à Bastianne? Écoutons.

CRISPIN, *à Cléante.*

Attendez. La servante est une bonne fille, elle fera ce que nous voudrons.

LE COCHER, *à part, en s'approchant.*

L'ai-je dit? C'est tout justement ça!

CRISPIN, *à Cléante.*

Je vais frapper à sa porte. Moyennant quelque somme d'argent, je la rendrai souple à nos volontés.

LE COCHER, *à part.*

Tu en auras menti! j'y bouterons quelque petit empêchement!

CRISPIN, *à part, en tâtonnant pour trouver la porte de la chambre de Bastienne.*

J'aurai bien du bonheur si, par l'obscurité qu'il fait, j'échappe mon nez de quelque taloche!

LE COCHER, *à part, en levant sur Crispin le manche de son fouet, qu'il tient à la main.*

Il ne s'attend pas à ce que je prépare pour le recevoir!

CRISPIN, *à part, en entendant quelque bruit.*

Ouf!... Non, ce n'est rien. C'est quelque tuile qui tombe d'une cheminée... (*Tâtonnant.*) Sa porte est de ce côté-ci; frappons.

(*Il frappe de sa main dans l'estomac du Cocher.*)

LE COCHER, *criant, et frappant Crispin du manche de son fouet.*

Dia! dia! huriau! dia!

CRISPIN, *criant.*

A l'aide! à l'aide! à moi! je suis mort!

CLÉANTE, *mettant l'épée à la main.*

Qui va là?... Arrête, ou je te tue!

LE COCHER, *frappant Cléante.*

Huriau! dia! allons, dia! huriau!

CRISPIN, *criant.*

Au voleur! au voleur! au voleur!

SCENE XXII.

LE CUISINIER, CLÉANTE, CRISPIN.

LE CUISINIER, *accourant avec de la lumiere.*

QUEL bruit est-ce là ? Pourquoi ce tintamare ?

LE COCHER, *le frappant, sans le reconnoître.*

Allons, garçons, dia ! dia ! dia !

LE CUISINIER.

Qu'avez-vous donc, Maître Philippe ? Etes-vous fou ?

LE COCHER, *les frappant tous les trois.*

Huriau ! huriau ! huriau !

LE CUISINIER.

Encore ? Qui vous oblige à faire tout ce vacarme ; qu'est-ce donc ?

LE COCHER, *feignant de s'éveiller.*

Ah ! ah ! ah ! Qu'y a-t-il ? quoi ? qu'est-ce ? comment ?

LE CUISINIER.

Etes-vous ivre, ou endormi ?

LE COCHER.

Que me veut-on ? Où suis-je ?... Ah ! ah ! c'est vous, Monsieur le fricasseux ? Tatigué ! je m'imaginois être dans mon lit, où je songeois que mon carrosse étoit embourbé, dans une orniere, et que je fouettois mes chevaux, à tire larigot !

CLÉANTE.

Peste soit le coquin ! Je ne sais qui me tient que je ne te coupe le visage, avec tes songes !

LE CUISINIER, *au Cocher.*

N'avez-vous point de honte de nous avoir batonnés comme vous avez fait ?

LE COCHER.

Oh ! dame, c'est que je rêvois.

CRISPIN.

Sais-tu bien que je ne rêve pas, moi ? et que je te pourrois bien donner un soufflet, à poing fermé, au beau milieu du visage ?

LE COCHER.

Ah ! Messieurs, je vous demande pardon de vous avoir pris pour mes chevaux ; mais vous savez bien que quand on dort on ne voit goutte ?

SCENE XXIII.

BASTIENNE, CLÉANTE, CRISPIN, LE COCHER, LE CUISINIER.

BASTIENNE.

QUEL bruit est-ce là ? N'avez-vous point de honte, par votre sabat, de réveiller les gens, à l'heure qu'il est ?

CRISPIN, *lui montrant le Cocher.*

Parbleu ! tu viens fort à propos pour ce faquin ! Sans

toi, j'allois le frotter en diable et demi!... Mais viens ça que je te parle.

(*Il parle bas à Bastienne.*)

CLÉANTE, *au Cocher.*

Retire-toi, maraud! que je ne t'assomme!... (*Au Cuisinier et à Bastienne.*) Vous autres, allez à vos affaires, et me laissez faire les miennes!

(*Le Cuisinier sort, avec Bastienne, et il emporte la lumiere.*)

SCENE XXIV.

CLÉANTE, CRISPIN, LE COCHER.

LE COCHER, *à part, en se retirant dans un coin, où Cléante et Crispin ne le peuvent voir.*

FATIGUÉ! voilà le marché qui se va conclure; j'enrage!

CRISPIN, *à Cléante.*

L'affaire est faite. J'ai donné deux louis à Bastienne; elle fera tout ce qu'il vous plaira.

LE COCHER, *à part.*

La gueuse! elle accorde tout, du premier coup, ce qu'elle m'a refusé plus de cent fois, à moi!... Voyons à quoi aboutira tout ceci.

SCENE XXV.

ANGÉLIQUE, CLÉANTE, CRISPIN, LE COCHER.

ANGÉLIQUE, *à part.*

JE crains d'avoir fait attendre Cléante ; mais mon oncle ne fait que de s'endormir, et je n'ai pu venir plutôt.

SCENE XXVI.

M. CASCAR, *en déshabillé de nuit;* ANGÉLIQUE, CRISPIN, CLÉANTE, LE COCHER.

M. CASCAR, *à part.*

JE viens d'entendre sortir ma niece : où peut-elle aller, à l'heure qu'il est ? Il faut que je la suive pour le savoir.

ANGÉLIQUE, *appelant.*

Cléante !

M. CASCAR, *à part.*

Cléante ! .... Est-ce qu'il seroit ici ? ... Écoutons.

ANGÉLIQUE, *appelant.*

Où êtes-vous ? St ! st ! Cléante !

CLÉANTE, *à part.*

J'entends qu'on m'appelle.... (*Appelant à son tour.*) St ! st ! .... Angélique !

LE COCHER, *à part, en se rapprochant.*

Les voilà qui s'appelont. Approchons pour mieux entendre.

CLÉANTE, *à Angélique.*

Où êtes vous ?

ANGÉLIQUE.

Me voici.

CLÉANTE.

Est-ce vous, Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Est ce vous, Cléante ?

CLÉANTE.

Ne perdons point de tems en paroles ; suivez-moi.

ANGÉLIQUE.

Partons promptement, de peur que mon bourru d'oncle ne s'éveille.

M. CASCAR, *saisissant le Cocher.*

Ah ! pendarde ! je te tiens ! .... (*Appelant.*) Holà ! quelqu'un, holà ! de la lumiere.

ANGÉLIQUE, *à Cléante, en reconnoissant la voix de M. Cascar.*

J'entends mon oncle !

CLÉANTE.

Suivez-moi promptement.

CRISPIN.

Laissons-le crier tout son saoul. Fuyons, Monsieur ; la vache est à nous !

M. CASCAR, *appelant.*

De la lumiere, de la lumiere !

(*Cléante, Angélique et Crispin sortent.*)

SCENE XXVII.

LE CUISINIER, M. CASCAR, LE COCHER.

LE CUISINIER.

ENCORE? Je crois qu'on ne cessera point de toute la nuit de faire du bruit! Qu'y a-t-il de nouveau?

M. CASCAR.

Où est ma niece? qu'est-elle devenue?... Ah! coquin? où est Cléante?

LE COCHER, *à part.*

Vengeons-nous du drôle qui est là-dedans avec Bastianne, et faisons-les prendre sur le fait!... (*A Cascar, en lui montrant la chambre de Bastienne.*) Tenez, tenez, Monsieur, ils sont dans cette chambre.

M. CASCAR.

Il faut jetter la porte à bas!.... (*Appelant.*) Main forte! main forte! A la Justice!

SCENE XXVIII.

DODINET, *en déshabillé de nuit*, M. CASCAR, LE COCHER, LE CUISINIER.

DODINET, *à Cascar.*

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous, mon oncle ?

M. CASCAR.

Ah ! mon neveu, tout est perdu ! Cléante est ici : il vient d'enlever ma niece, (*Lui montrant la chambre de Bastienne.*) et ils sont enfermés tous deux dans cette chambre !

DODINET.

Oh ! oh ! ce ne sont pas là des jeux d'enfans ! Allons, allons, il faut les prendre sur le fait.... (*Appelant.*) A la justice ! à la justice !

M. CASCAR.

Il faut jetter la porte dedans.... (*Appelant.*) Des Commissaires ! des Commissaires ! des Archers ! des Archers !

LE COCHER.

Je m'en vais querir un levier pour enfoncer la porte.

(*Il sort.*)

SCENE XXIX.

SCENE XXIX.

LA PROVINCIALE, *paroissant, en déshabillé, sur un balcon, et tenant une chandelle à la main*; M. CASCAR, DODINET, LE CUISINIER.

LA PROVINCIALE.

QUEL désordre est-ce là? Qui sont les canailles qui ont l'insolence de faire retentir la discordance de leur voix, par des clameurs si contraires aux gens que la nature invite à reposer?

SCENE XXX.

LA PLAIDEUSE, *paroissant, aussi en déshabillé de nuit, sur un autre balcon, tenant de même une chandelle à la main*; M. CASCAR, DODINET, LA PROVINCIALE, LE CUISINIER.

LA PLAIDEUSE.

EH! grand Dieu! quel charivari est-ce là? Il n'y a pas moyen de fermer l'œil dans cette maison. J'aimerois mieux être couchée au milieu des Halles!

SCENE XXXI.

PLUSIEURS HOMMES et PLUSIEURS FEMMES, *paroissant, tous à la fois, et en différens déshabillés de nuit les uns à des fenêtres, les autres à des lucarnes, tenant chacun une chandelle à la main*; M. CASCAR, DODINET, LA PROVINCIALE, LA PLAIDEUSE, LE CUISINIER.

TOUS LES HOMMES et LES FEMMES *aux fenêtres et aux lucarnes, ensemble.*

Qu'est-ce ceci? D'où vient ce bruit? Il n'y a pas moyen de dormir!

LA PROVINCIALE.

Eh! mon Dieu, n'y a-t-il point là-bas quelqu'un assez charitable pour satisfaire notre curiosité, en nous disant la cause de ce bruit?

DODINET.

Ce n'est rien, Madame, ce n'est rien; c'est ma maîtresse qu'on veut enlever.

LA PLAIDEUSE.

Sainte Dame! quand ce seroit l'enlévement de la belle Hélene, il n'y auroit pas plus de tintamare!

SCENE XXXII.

LE HOLLANDOIS, M. CASCAR, DODINET, LA PROVINCIALE, LA PLAIDEUSE, LE CUISINIER, PLUSIEURS HOMMES et PLUSIEURS FEMMES.

LE HOLLANDOIS.

PARDI ! moi, foudrois bien savoir qui cause c'ti bruit, qui réveille moi, sans dire garre ?

LA PROVINCIALE.

Ce sont des Corsaires de l'honneur féminin, qui veulent enlever une Beauté, que le hasard a conduite dans cette Hôtellerie.

LE HOLLANDOIS.

Quoi ! n'être que cela ? Pardi ! moi, le croyois que c'ti nation Françoise, avec son grand armement, venoit encore raffler toute la Hollande, tant l'avre eu de frayeur !

SCENE XXXIII.

LE COCHER, *apportant un levier*, BASTIENNE, M. CASCAR, DODINET, LE HOLLANDOIS, LA PLAIDEUSE, LA PROVINCIALE, PLUSIEURS HOMMES et PLUSIEURS FEMMES.

LE COCHER, *voulant enfoncer la porte de la chambre de Bastienne, qui l'ouvre et paroît, en même tems que lui.*

GARE! gare! je m'en vais enfoncer la porte avec ce levier!

BASTIENNE, *à M. Cascar, en ouvrant la porte de sa chambre.*

A quoi vous amusez-vous à chercher Cléante dans cette chambre? Il est déja à deux lieues d'ici, avec votre niece qu'il emmene, dans une cariole qui va vîte comme le vent!

M. CASCAR, *à Dodinet.*

Allons, courons après!... (*Appelant.*) Des chevaux! des chevaux!

DODINET.

Prenons la poste! Allons, courons, mon oncle!

(*Il sort, avec M. Cascar.*)

SCENE XXXIV et derniere.

LA PROVINCIALE, LA PLAIDEUSE, LE COCHER, BASTIENNE, LE CUISINIER, PLUSIEURS HOMMES et PLUSIEURS FEMMES.

BASTIENNE.

Ils auront beau courir, avant qu'ils les attrapent!

LE HOLLANDOIS.

Pardi! moi, li vas laisser courre eux tout leur saou! Moi, ritourne coucher moi!

LA PROVINCIALE.

C'est fort bien fait!

LE HOLLANDOIS.

Boneser, Mondame.... (*A la Plaideuse.*) Boneser l'autre Mondame.... Boneser, toute l'assistance, et boneser toute li compagnie.

FIN.

CHEF-D'ŒUVRE

DE

LAFONT.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

VIE DE LAFONT.

CET Auteur, digne, par son esprit, d'occuper un rang distingué dans les meilleures Sociétés, y a cependant fait connoître beaucoup moins sa personne que ses Ouvrages. Soit défaut de fortune, soit insouciance de caractere, il s'en est tenu presque toujours éloigné : aussi tous les Biographes qui ont parlé de lui n'offrent-ils rien de remarquable sur sa Vie privée ; encore ne font-ils que se répéter dans le précis qu'ils en donnent. Les freres Parfaict, en rendant justice aux talens du Poëte, sont les seuls qui aient présenté une idée de l'homme, et voici, à-peu-près, ce qu'ils nous apprennent à son sujet, dans leur *Histoire du Théatre François.*

Joseph DE LAFONT, né à Paris en *1686*, étoit fils d'un Procureur au Parlement. Après avoir fait ses humanités, il suivit l'École de

Droit, pour condescendre aux vues de son pere qui le destinoit au Barreau ; mais le goût de la Poésie l'emporta bientôt en lui sur l'étude de la Jurisprudence. Dès l'âge de vingt-un ans, LAFONT donna au Théatre François sa petite Comédie de *Danaé*, ou *Jupiter Crispin*. Ce coup d'essai fut assez bien accueilli du Public, et il n'en fallut pas davantage pour déterminer son penchant. Il continua à travailler pour la Scene Françoise, et ses *Trois Freres rivaux* finirent par lui donner une réputation brillante. Ce qui ensuite contribua le plus à la répandre fut son Ballet des *Fêtes de Thalie*, qui attira un concours prodigieux à l'Opera, dans sa nouveauté, et qui a été repris plusieurs fois et toujours avec succès.

LAFONT s'est peu répandu dans le monde. De ses occupations littéraires, il passoit à des parties de promenades autour de Paris. Accompagné de quelques amis de son goût, il s'établissoit pendant plusieurs jours dans le cabaret qui lui paroissoit le plus riant. A ces plaisirs bachiques, succédoit la passion du jeu ; et comme ses facultés pécuniaires ne lui permettoient pas de fréquenter les maisons privilégiées de son tems,

il étoit obligé de se contenter de celles, où, à un troisieme étage, on brille avec trois ou quatre pistoles. D'ailleurs LAFONT étoit d'une indifférence philosophique sur l'ameublement des lieux et le choix des compagnies qui pouvoient s'y rassembler. Il n'y trouvoit qu'un seul désagrément, celui de perdre son argent, qui ne manquoit jamais de passer en d'autres mains ; alors maudissant le jeu et tout ce qui y avoit rapport, il se remettoit à travailler, et du travail il revenoit au jeu, ou à son train de vie ambulante, et ses jours s'écoulerent rapidement dans cette instabilité continuelle.

Un an avant sa mort, LAFONT tomba dans une espece de langueur. Il crut que l'air de la campagne pourroit dissiper cette maladie ; et dans cette espérance, il prit un logement au village de Passy, à deux lieues de Paris. Là, son goût pour la déclamation s'augmenta au point de lui faire naître l'idée de débuter au Théatre François, dans les personnages de Rois et de Paysans. Il avoit déja appris avec soin les rôles de ces deux emplois, et n'attendoit que le rétablissement de sa santé pour remplir son projet.

lorsqu'une fievre continue, avec des redoublemens, l'obligea à tourner ses idées du côté de son salut. Il mourut le 20 Mars 1725, âgé de trente-neuf ans.

Peu de tems après, l'Auteur du *Mercure* fit paroître un Nécrologe de LAFONT, où l'on en parloit de la maniere suivante. « Il étoit recommandable par le mérite de l'esprit et la bonté du cœur. Le Théatre perd beaucoup à sa mort. Il avoit infiniment de talent pour le genre Comique, qu'il traitoit d'une maniere neuve et naturelle. »

On connoît peu de Poésies fugitives de LAFONT. Voici cependant une épigramme qu'il fit à l'occasion du froid excessif de 1709.

« Eh! quoi, s'écrioit Apollon,
» Voyant le froid de son Empire,
» Pour chauffer le sacré vallon,
» Le bois ne sauroit donc suffire? —
» Bon! bon! dit une des neuf Sœurs,
» Condamnez vîte à la brûlure
» Tous les vers des méchans Auteurs:
» Par-là nous ferons feu qui dure. »

CATALOGUE DES PIECES DE LAFONT.

DANAÉ, ou *Jupiter Crispin*, Comédie, en un acte, en vers, avec un Prologue, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 4 Juillet 1707; imprimée, avec un Avertissement, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in*-12, et, ensuite, dans les Œuvres de l'Auteur, même format, à Paris, en 1746, chez Pierre Marteau.

Voici, à-peu-près, l'extrait que les freres Parfaict donnent de cette petite Piece, dans leur *Histoire du Théatre François*.

L'Amour et la Critique sont les personnages du Prologue. Le premier protége l'Auteur et la Piece. La Critique est fâchée de cette préférence, et sort en menaçant de faire siffler la nouvelle Comédie. L'Amour, avant de se retirer, implore l'indulgence du Parterre pour elle.

La Piece ouvre par Jupiter, sous la forme de Crispin, qui fait part à Mercure de l'amour qu'il a conçu

pour Danaé, enfermée dans une tour par son pere, le Roi Acrise, et gardée par une vieille Duegne et deux Soldats, qui jour et nuit font sentinelle au pied de cette tour. Ces deux Soldats cedent à l'appât de l'or que Jupiter fait trouver dans leurs poches. Le même moyen est employé auprès de la surveillante qui ne résiste pas davantage, et Jupiter parle à Danaé. Survient Junon, déguisée en Dame Gigogne, qui menace beaucoup la nouvelle maîtresse de son époux. Mercure cherche à raccommoder Jupiter et Junon; mais celle-ci ne s'y prête qu'à condition qu'on lui laissera le soin de marier Danaé, et Jupiter y consent pour avoir la paix.

Cette Comédie eut huit représentations, et fit rire le Public en quelques endroits.

« Il seroit difficile, observent les freres Parfaict, de rendre compte de la raison qui a engagé M. de Lafont à faire prendre à Jupiter la forme de Crispin. Ce caractere n'offre rien d'assez séduisant pour inspirer subitement de l'amour à une jeune Princesse. Il auroit été plus en place, et peut-être plus plaisant, de le faire paroître sous la forme d'un Petit-Maître. Mais un plus long détail sur cette Piece ne seroit d'aucune utilité pour le Lecteur. Nous ajouterons seulement qu'elle est d'un médiocre assez passable. »

L'Auteur n'avoit que dix-neuf ans lorsqu'il la composa, à ce qu'il nous apprend dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant.

Le Naufrage, ou *La Pompe funebre de Crispin*

Comédie, en un acte, en vers, suivie d'un Divertissement, musique de Gilliers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 14 Juin 1710; imprimée, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in*-12, et, ensuite, dans les Œuvres de l'Auteur, &c.

On trouve dans le *Dictionnaire Dramatique* le sujet de cette Comédie tracé, à-peu-près, de la maniere suivante.

Une jeune Françoise, appelée Éliante, a été jettée, par un naufrage, dans l'isle des Salamandres, et séparée de Lycandre, son amant. C'est l'usage dans cette isle de marier tous les étrangers qui y abordent. Éliante, pour satisfaire à cette loi, a feint d'épouser Cripin, valet de Lycandre, séparé de son maître en même-tems qu'elle; mais ce prétendu époux veut bientôt le devenir en effet. Il apprend au Gouverneur que son mariage n'a point été réalisé. C'est pour se dérober à sa poursuite qu'Éliante feint de s'être donné la mort. Une autre loi du pays ordonne à celui des époux qui survit à l'autre de se brûler sur le même bûcher. Crispin ne s'y soumet que parce qu'il ne peut s'y soustraire. On est prêt à allumer le bûcher. Éliante, placée dessus, et couverte d'un manteau orné de fleurs, entend la voix de Lycandre qui arrive d'une isle voisine; et qui, instruit de son sort, veut être brûlé avec elle. Toute feinte alors cesse: leur union est confirmée, et Crispin marié,

lui-même. Le jeu de ce personnage contribue à égayer cette petite Comédie.

« Le sujet de cette Piece, disent les freres Parfaict, semble avoir été emprunté du troisieme volume des *Mille et une Nuit*, ou si l'on veut prêter à M. de Lafont une littérature plus recherchée, on peut dire qu'il a tiré son sujet des relations de quelques voyageurs qui rapportent la coutume établie entre les époux au Royaume de Malabar. La Piece est terminée par un Divertissement des Insulaires. Il y a dans cette petite Comédie des scenes d'un assez bon comique. »

Cette Piece, qui réussit, a donné lieu à Le Sage et à Piron de traiter ce sujet, pour le Théatre de la Foire. Voyez le Catalogue des Pieces de Piron, tome dix-neuvieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.

L'Amour vengé, Comédie, en un acte, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 14 Octobre 1712; imprimée avec une Épître dédicatoire, en vers, adressée au Comte d'Argenson, Conseiller d'État, Lieutenant-Général de Police, et une Préface, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in*-12, et, ensuite, dans les Œuvres de l'Auteur, &c.

Clidamis, neveu d'Orgon, et Lucile, fille d'Ara-

minte, sont tous deux insensibles à l'amour, et trahissent l'espoir de leurs parens, qui desiroient les marier ensemble. Araminte se détermine enfin à donner sa fille à un certain Chevalier de La Fanfaronniere, riche Gascon, qui se flatte de s'en faire aimer. Nérine, suivante de Lucile, et Merlin, valet de Clidamis, goûtent d'autant moins ce projet qu'on leur a promis cent pistoles, s'ils viennent à bout d'inspirer une passion réciproque aux deux jeunes personnes. Merlin alors imagine un stratagême : il fait accroire à son maître que Lucile l'aime éperduement, et l'engage à feindre de l'aimer, à son tour, pour arracher son secret et rire ensuite de sa foiblesse. Nérine, de son côté, emploie le même artifice auprès de Lucile, qui consent à entendre la déclaration de Clidamis, et se propose aussi d'en faire un badinage. Leur entrevue a bientôt lieu. Clidamis tombe à ses genoux et lui fait l'aveu de sa flamme, dans les termes les plus passionnés. Lucile, interdite, ne répond qu'en soupirant, et sort pour cacher son trouble. Clidamis n'est pas moins agité qu'elle. Sur ces entrefaites arrive Araminte, avec le Chevalier Gascon, qu'elle dit prêt à devenir son gendre. Clidamis ne peut plus tenir à cette épreuve : il découvre l'heureux changement qui s'est opéré dans son cœur, et Lucile, qui hait autant le Chevalier qu'elle aime Clidamis, consent, avec joie, à lui donner sa main.

Tel est le sujet de cette Comédie. Elle eut dix-sept représentations, dans sa nouveauté.

« M. de Lafont, disent les freres Parfaict, dans

leur *Histoire du Théatre François*, a eu quelque raison de se féliciter sur le fonds de sa Piece et sur la façon dont elle est écrite : rien n'y peut alarmer la pudeur la plus austere, ni dans les termes, ni dans ce qui en constitue le comique ; mais, au reste, c'est peu de chose, et, malgré son premier succès, lorsque cette Piece a été reprise, le 7 Février 1722, elle n'a été que foiblement accueillie du Public. »

* *Les trois freres rivaux*, Comédie, en un acte, en vers, représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 4 Août 1713 ; imprimée, avec une Épître dédicatoire, en vers, adressée au Marquis de Courcillon, Gouverneur de la Touraine, et une Préface, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in*-12, et, ensuite, dans les Œuvres de l'Auteur, &c.

Les Fêtes, ou *Le Triomphe de Thalie*, Opera-Ballet, avec un Prologue, musique de Mouret, représenté, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le 14 Août 1714 ; imprimé, la même année, à Paris, chez Pierre Ribou, *in*-4°., et dans le *Recueil général des Opera*, imprimé, en 15 volumes, *in*-12, à Paris, en 1703, chez Christophe Ballard.

Apollon,

Apollon, Melpomene, Thalie et les suivans des deux Muses forment le Prologue. Melpomene veut bannir sa sœur de son domaine, où elle est entrée, et celle-ci fait valoir ses droits pour y rester. Apollon termine leur dispute, en les réunissant; et un chœur de Ris et de Plaisirs célebre cette alliance.

« Cet Ouvrage, disent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*, est divisé en trois entrées, composées chacune d'une petite Comédie. Dans la premiere, intitulée *La Fille*, un Capitaine de vaisseau, dont le nom est Acaste, soupire en vain pour Léonore, fille de Cléon et de Bélise. Cette derniere, qui croit son époux mort, dédommageroit volontiers Acaste des rigueurs de sa fille : lui-même paroît le desirer; mais c'est pour piquer l'amour-propre de Léonore, et ce stratagême lui réussit. Cléon, qu'il a délivré de l'esclavage d'Alger, est charmé d'avoir cette occasion de récompenser sa générosité. »

« La seconde entrée a pour titre *La Veuve*. Deux rivaux, l'un Militaire, l'autre Financier, s'y disputent le cœur d'Isabelle, jeune veuve, aussi coquette que belle. Après avoir écouté paisiblement leurs discours, et reçu une fête du Financier, elle leur déclare que son indifférence est égale pour l'un et pour l'autre. »

« *La Femme* est le sujet de la troisieme entrée. Dorante, devenu amoureux de sa femme, qu'il méconnoît sous le masque, et qu'il croit absente, lui donne une fête, l'oblige à se démasquer et se tire

galamment d'affaire. Le fonds de cette petite intrigue paroît avoir été calqué sur le *Bal d'Auteuil*, Comédie de Boindin. (Voyez le Catalogue des Pieces de Boindin, tome douzieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.) Quoi qu'il en soit, le succès de cet Opera fut des plus brillans. On en trouva le genre absolument neuf, et c'étoit par cette raison qu'on ne l'applaudissoit qu'à regret. L'Auteur eut quelques remords de divertir ainsi les Spectateurs malgré eux. Il fit, lui même, la Critique (1) de son Ouvrage, et en attribua le succès aux danses et à la musique; mais on doit ajouter que l'heureux naturel de ses vers facilita l'art du Musicien, comme la disposition de ses plans aidoit à déployer les talens des Danseurs. »

Cet Opera eut quatre-vingt représentations dans son origine, et ensuite six reprises, en 1722, le 25 Juin et le 17 Septembre, en 1735, le 2 et le 26 Juin, en 1745, le 29 Juin, et la derniere en 1746, le 13 Janvier.

A l'occasion de la reprise du 17 Septembre 1722, l'Auteur y ajouta l'acte de la *Provençale*, dont voici le sujet.

---

(1) L'acte de la *Critique des Fêtes de Thalie* fut joué à la suite du Ballet, et le Public, comme le dit Lafont lui-même, sut si bon gré à l'Auteur d'avoir eu cette attention, qu'il devint le meilleur de ses amis. Cette Critique fut imprimée avec la Piece, et elle se trouve également dans le tome onzieme du *Recueil général des Opera*, &c.

Une jeune personne, parfaitement belle, est détenue, depuis son enfance, dans une bastide, au bord de la mer. Elle a si peu de communication avec le reste des humains que sa Gouvernante et un vieux tuteur jaloux sont parvenus à lui persuader que sa laideur est extrême. Elle est détrompée par un jeune homme qui l'aime et qui l'arrache de sa prison. Cette agréable intrigue est rendue par des vers élégans et faciles.

Hypermnestre, Tragédie-Lyrique, en cinq actes, avec Prologue, musique de Gervais, représentée, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le 3 Novembre 1716; imprimée, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in*-4°., et dans le tome douzieme du *Recueil général des Opera*, &c.

Le Théatre représente au Prologue une campagne fertile, arrosée par les eaux du Nil. Ce fleuve paroît appuyé sur son urne, environné de ses Nayades. On découvre dans la perspective les pyramides d'Égypte. Des peuples rassemblés des bords du Nil célebrent des jeux en l'honneur d'Isis, et invoquent les bienfaits de cette Déesse. Le Nil promet de faire régner l'abondance, et ses Nayades forment des danses. Ensuite on entend une douce symphonie, qui annonce l'approche d'Isis. Cette Déesse descend, en effet, dans un char. Elle se montre sensible à l'hommage

des peuples qui l'implorent, et elle s'engage à combler leurs vœux.

Le sujet du Poëme est connu de tout le monde. C'est le même que celui du *Danaüs* de de L'Isle. Voyez le Catalogue des Pieces de de L'Isle, tome premier des Comédies Françoises du Théatre Italien de notre Collection, et le tome second des Comédies Françoises du même Théatre.

Ce sujet avoit déja été traité pour le Théatre François, par Gombault, en 1646, sous le titre des *Danaïdes*; en 1704, sous le titre d'*Hypermnestre*, par Rieuperoux; et il l'a été depuis par M. Le Mierre, sous ce dernier titre, en 1758, et mis à l'Opera, en 1784, sous le titre des *Danaïdes*, par un anonyme, musique de M. Saliery.

« Le Poëme de l'*Hypermnestre* de Lafont, observent les freres Parfaict, dans leur *Histoire manuscrite de l'Opera*, fut très-critiqué aux premieres représentations. On le trouva assez bien écrit, mais plus fort d'action que d'expression. On convient aussi que, en quelques endroits, l'Auteur s'étoit élevé au-dessus de lui-même, sur-tout au troisieme acte. Cependant la plus belle scene fut censurée. Il n'est pas vraisemblable, dit-on, que Danaüs, sachant l'amour de sa fille pour Lyncée, puisse se flatter qu'elle lui plongera un poignard dans le sein. La fête qui a lieu au troisieme acte auroit paru trop grave, sans le secours des peuples d'Argos et des Bergers, qui y répandent de la gaîté. Au reste, comme l'action principale se trouvoit terminée avant le quatrieme acte, le suivant parut si défectueux qu'on fut obligé d'interrompre

la Piece à la treizieme représentation, pour donner à l'Auteur le tems de la refondre ; mais soit qu'il ne voulût pas corriger son propre Ouvrage, soit qu'il ignorât l'art de le rendre meilleur, il y renonça et consentit qu'un autre prit ce soin. Ce fut l'Abbé Pellegrin qui se chargea de retoucher le cinquieme acte, et la Piece fut remise le 20 Avril de l'année suivante. Elle eut alors assez de succès pour être reprise en 1728, et mérita la Parodie que les Comédiens Italiens représenterent à cette époque, sous le titre de *La bonne Femme. Hypermnestre* eut encore une reprise en 1746. »

Les Amours de Protée, Opera-Ballet, en trois actes, avec Prologue, musique de Gervais, représenté, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le 16 Mai 1720 ; imprimé, à Paris, la même année, chez Pierre Ribou, *in*-4°., et dans le tome treizieme du *Recueil général des Opera*, &c.

L'Amour constant et l'Amour volage ouvrent le Prologue, avec leur suite. Après une querelle élevée entre ces Dieux sur la différence de leur culte, Vénus vient les mettre d'accord et leur ordonne ensuite de former un spectacle du caractere opposé de leurs feux.

Voici le sujet de la Piece, tel, à-peu-près, que le donnent les Auteurs du *Dictionnaire Dramatique*.

Protée, infidele à la Nymphe Théone, qui l'aime, offre ses vœux à Pomone, qui les rejette. Il

soupçonne Vertumne d'être son rival, et, pour éprouver s'il est mieux traité que lui, il emprunte sa figure et se présente à la Déesse sous cette métamorphose. Pomone le prend pour Vertumne, et le traite avec une douceur qui le désespere. Pour se venger, il feint d'être amoureux de Thérone, et ce statagême attire au véritable Vertumne des reproches vifs et un dur traitement. Il est enfin justifié par Protée lui-même, qui, touché de la constance de Thérone, lui rend son cœur et fait cesser le trouble qu'il a causé.

« Cette Piece, remarquent les freres Parfaict, dans leur *Histoire manuscrite de l'Opera*, eut assez de succès dans sa nouveauté. On trouva le Poëme mieux versifié que les précédens du même Auteur. L'action du Prologue est simple et riante. Le troisieme acte n'a pas paru aussi raisonnable que le second, et le Poëte a voulu terminer ce Ballet par un dénouement comique. Protée ouvre la Piece par une tromperie, et la finit par un mensonge. »

On reprit cette Piece en 1728, et elle eut trente-huit représentations. Le Théatre de la Foire en fit paroître une Parodie à cette derniere époque.

La décadence de l'Opera-Comique, l'aîné, Prologue, suivi du *Jugement d'Apollon et de Pan par Midas*, Opera-Comique, en un acte, et de *La réforme du Régiment de la Calotte*, Opera-Comique, aussi en un acte, représentés tous les trois le même jour, au Théatre de La Lauze, à

la Foire Saint-Laurent, le 16 Septembre 1721 ; non imprimés.

Ces trois Pieces contenoient une critique de la Troupe de Francisque et des Pieces qu'elle jouoit. Elles n'eurent que trois représentations, et furent les dernieres que La Lauze donna sur son Théatre. C'est tout ce que l'on sait de ces trois Pieces.

Orion, Tragédie-Lyrique, en cinq actes, avec un Prologue, musique de la Coste, représentée, pour la premiere fois, par l'Académie Royale de Musique, le 17 Février 1728 ; imprimée, à Paris, la même année, chez Ballard, *in*-4°., et dans le tome quatorzieme du *Recueil général des Opera*, &c.

Les personnages du Prologue sont Vénus, Jupiter, Neptune, Pluton, Minerve et la suite de ces Divinités, qui chantent les louanges de l'Amour, excepté les Nymphes de Diane, qui veulent se soustraire à son empire ; ce qui autorise la vengeance de l'Amour.

Orion, banni de la présence de Diane, pour avoir osé lui déclarer sa flamme, obtient le pardon de cette offense, en faveur d'une de ses Nymphes qu'il a délivrée de la poursuite d'un monstre. Cette jeune Nymphe, appellée Alphise, partage l'amour qu'elle a inspiré à son libérateur ; mais un double obstacle s'oppose à leur union. Pallante, Roi de Scythie, dont la Cour a servi de réfuge à Orion, pendant sa disgrace, vient demander la main d'Alphise qu'il aime,

et Diane, à son tour, devenue moins sévere, aime Orion et veut en faire son époux. Cette Déesse, informée qu'Alphise est sa rivale, lui ordonne, dans le premier accès de sa jalousie, de choisir entre Pallante ou la mort. Alphise, résolue à mourir, s'avance vers l'autel, lorsque Pallante s'immole lui-même pour la sauver. Ce noble sacrifice émeut le cœur de Diane. L'Amour l'a soumise à ses loix ; mais elle n'en est point l'esclave jusqu'à démentir son caractere. Elle devient généreuse, sans cesser d'être amante ; et ne pouvant être heureuse elle-même, elle a assez de fermeté pour consentir au bonheur d'Orion et d'Alphise.

Lafont avoit laissé cet Ouvrage imparfait : il n'en existoit que les trois premiers actes. L'Abbé Pellegrin composa les deux derniers, avec le Prologue. Cet Opera n'eut que quatorze représentations, et n'a point reparu depuis sur la scene lyrique.

Beauchamps, dans ses *Recherches sur les Théatres de France*, attribue à Lafont le Prologue de la Comédie des *Captifs*, du Poëte Roy, représentée en 1714 avec succès, et qui n'a point été imprimée. Lafont travailla encore, en 1718, à *La querelle des Théatres*, Prologue, avec Le Sage, et eut également part, avec ce dernier et Dorneval, à l'Opera-Comique du *Monde renversé*, qui parut la même année.

LES TROIS FRERES RIVAUX,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN VERS,

DE LAFONT.

A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

Muse, offrez-lui donc votre ouvrage,
Et qu'un respectueux hommage
Vous fasse mériter l'honneur de ses regards.
Est-il pour vous une plus belle gloire
Que de suivre un mortel qui sait, de toutes parts,
Se tracer un chemin au Temple de Mémoire ?

DE LAFONT.

PRÉFACE.

CETTE Comédie doit sa naissance à une conversation que j'eus cet hiver (1) avec un de mes amis, (2) qui a beaucoup d'esprit et d'érudition. La premiere idée qu'il eut sur ce sujet m'en fit venir une infinité d'autres, que j'ai mises en action, ainsi qu'on le pourra voir. Le succès de cette Piece m'a fait d'autant plus de plaisir que je n'avois osé m'en flatter. Mille circonstances, attachées à la saison où elle a été donnée, sembloient concourir pour l'étouffer dans son commencement ; mais, par bonheur, mon sujet s'est trouvé si nouveau et si théatral, que j'ai surmonté tous les obstacles qui s'élevoient contre moi. Un sujet, quand il est un peu traité, est seul capable de

(1) En 1713.

(2) Pierre Le Noir de La Thorilliere, célebre Comédien, pour l'emploi des valets.

faire réussir une Piece : aussi ai-je obligation à mon ami de m'en avoir donné la premiere idée.

Il est inutile de répondre aux objections que l'on m'a faites. J'ai diverti, avec assez de noblesse, tous les honnêtes gens : c'étoit l'unique but que je m'étois proposé.

SUJET
DES TROIS FRERES RIVAUX.

LE Marquis, le Comte et le Chevalier Lisimon, tous trois freres et Capitaines au même Régiment, recherchent en mariage Angélique, fille de M. Philidor, riche Bourgeois de Paris, qui a fait fortune au Palais. Ces trois freres, qui ne se doutent point de leur rivalité, ont mis dans leurs intérêts Merlin, domestique de la maison; mais celui-ci, en recevant de chacun d'eux une bourse, favorise les amours du cadet, qui possede le cœur d'Angélique. Les deux aînés se rencontrent bientôt chez leur prétendu beau-pere; et, après un éclaircissement, ils ne sont pas peu étonnés de se trouver en concurrence. Le Marquis, pour établir ses droits, fait voir à son frere une Lettre de M Philidor, par laquelle ce dernier consent à l'unir à sa fille; le Comte, à son tour, en montre une pareille de la mere,

qui lui donne son agrément pour le même mariage : nouveau sujet de surprise. Ils demandent l'explication de ce mystere à Merlin, qui se tire d'embarras, en faisant accroire à chacun des deux, à part, qu'il est aimé. Ils sortent ensemble, dans le dessein de faire valoir leurs prétentions. Arrivent M. et Madame Philidor, qui se disputent sur le choix de leur gendre, et terminent gaiement la querelle, en se disant le nom de celui qu'ils ont vu et qu'ils croient être le même. Alors Angélique vient tomber à leurs pieds. Elle les prie de ne point gêner son inclination, et leur fait un aveu de sa tendresse pour Lisimon. Nouvel incident qui les comble de joie. On ne conteste plus que sur la qualité du prétendant ; mais la présence des trois freres, en donnant le mot de l'énigme, vuide le différent, et le jeune Lisimon obtient la préférence.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES TROIS FRERES RIVAUX.

« CETTE petite Comédie, qui reparoît souvent au Théatre François, disent les freres Parfaict, dans leur *Histoire de ce Théatre*, mérite d'y tenir une place marquée dans le genre des Pieces en un acte. Le sujet en est simple, la marche du Théatre bien remplie, et les personnages dans le bon ton comique. »

Les Auteurs de la *Bibliotheque Françoise* ont rendu aussi de cette Comédie le compte suivant. « Nous croyons pouvoir assurer que cette petite Piece, en son genre, est ce qu'on a fait de meilleur depuis quelques années. Il y a des traits inimitables et des caracteres parfaitement sou-

tenus. La scene treizieme, où l'on rend à Madame Philidor un Billet anonyme, qui lui apprend que des deux époux qui se présentent pour sa fille, l'un est attaché au jeu et l'autre aux femmes, est charmante. La réflexion qu'elle fait à ce sujet est originale.

Fi ! les maris joueurs sont des maris infâmes ;
Peut-on aimer le jeu ? Passe encor pour les femmes ! »

Les freres Parfaict nous apprennent que « c'est La Thorilliere dont Lafont veut parler dans la Préface de cette Piece, et qu'il désigne comme un de ses amis avec lequel il dînoit un jour, qui lui communiqua un sujet assez embrouillé, où cependant il entrevit la façon d'employer un valet intrigant. Lafont saisit cette idée très-heureusement, donna un rôle brillant à La Thorilliere, qui, sous le nom de Merlin, conduit toute l'intrigue. L'Acteur fut applaudi, et la Piece eut un succès marqué. Ainsi le Public, La Thorilliere et l'Auteur, tout fut content. »

Nous croyons devoir placer ici quelques détails sur ce Comédien, ami de Lafont.

Pierre Le Noir de La Thorilliere, avoit débuté au Théatre en 1684. Il joua d'abord quelques rôles tragiques et les amans comiques. Raisain étant mort, en 1693, La Thorilliere le remplaça dans l'emploi des valets et dans plusieurs autres personnages comiques que jouoit ce célebre Acteur, et il parvint, lui-même, à y exceller. Après avoir fait pendant beaucoup d'années l'agrément du Théatre, il mourut le 18 Septembre 1731, âgé de soixante-quinze ans, et Doyen des Comédiens François ordinaires du Roi. Il avoit épousé Catherine Biancollelli, fille de Dominique, fameuse Actrice de l'ancien Théatre Italien, connue sous le nom de Colombine.

La Thorilliere étoit fils d'un Gentilhomme de ce nom, qui d'Officier de Cavalerie devint lui-même grand Comédien; qui débuta en 1658, par les rôles de Rois et de Paysans, qu'il remplit jusqu'à sa mort, en 1679, et qui avoit donné au Théatre, en 1667, une Tra-

gédie, sous le titre de *Marc-Antoine et Cléopâtre*, comme nous l'avons dit, dans le Catalogue des Pieces de La Chapelle, qui se trouve dans ce volume-ci.

LES TROIS FRERES RIVAUX,

COMÉDIE,

EN UN ACTE ET EN VERS,

DE LAFONT;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre François, le 4 Février 1713.

PERSONNAGES.

M. PHILIDOR, Bourgeois de Paris, et qui s'est enrichi au Palais.

Madame PHILIDOR, son épouse.

ANGÉLIQUE, leur fille.

MERLIN, valet de M. et de Madame Philidor.

LE MARQUIS Lisimon,
LE COMTE Lisimon,
LE CHEVALIER Lisimon,
} Tous trois freres, et tous trois Capitaines dans le Régiment de la Reine.

LA RONCE, Commissionnaire de Merlin.

La Scene est à Paris, chez M. Philidor, dans l'avant-cour de sa maison, et près de son jardin.

LES TROIS FRERES RIVAUX, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MERLIN, *seul, tirant trois bourses de sa poche, l'une après l'autre.*

TROIS objets ravissans, trois bourses pleines d'or!
Qu'un valet est heureux chez Monsieur Philidor?
Tel qui veut épouser Angélique, sa fille,
Vient à moi pour avoir accès dans la famille.
J'en ai novissimé produit trois, tour-à-tour,
Qui veulent par l'hymen couronner leur amour.
Le premier a déja tiré l'aveu du pere,
Le second a tiré parole de la mere,
Le dernier de la fille a tiré l'agrément,
Et moi, de tous les trois, j'ai tiré de l'argent.
Le premier est, je crois, Marquis; le second Comte,
Et l'autre Chevalier.... Justement, c'est mon compte.
Capitaines tous trois, tous trois du même nom,
Et tous trois introduits par moi dans la maison.
Mon manége est plaisant! je suce les trois freres;
Mais, ma foi! le cadet fait le mieux ses affaires.

Comme il paye assez bien, et qu'il paroît foncé,
A la fille d'abord je l'ai droit adressé.
Aussi je le sers mieux que ne feroit personne.
Mon cœur officieux est à qui plus lui donne.
Le bon de tout ceci c'est que, sans le savoir,
Épris du même objet, tous trois pensent l'avoir;
Car j'ai conduit ma barque avec tant de sagesse
Que chacun d'eux de l'autre ignore la maîtresse.
Peste! pour un mari la fille est un trésor;
Car son pere au Palais a gagné des monts d'or.
Elle, elle a pour la robe une invincible haine;
Et veut absolument un époux Capitaine....
(*Il remet les trois bourses dans sa poche, en appercevant entrer le Chevalier Lisimon.*)
Mais je vois justement le plus jeune des trois.
Il marche doucement, et vient en tapinois.
C'est quelque rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle.
(*Voyant arriver Angélique.*)
Je ne me trompe point, car j'apperçois la Belle,
Qui sort de son côté pour le même sujet.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, MERLIN.

MERLIN, *à Angélique et au Chevalier.*

EH! bien, qu'est-ce? Approchez; Merlin est du secret.
Vous le savez? Je suis tout propre aux confidences.
(*Le Chevalier et Angélique se saluent.*)
Eh! mon Dieu, laissez là toutes vos révérences.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Madame, quel bonheur de vous entretenir !
Mon sort avec le vôtre est-il prêt à s'unir ?
Puis-je espérer bientôt, par un doux hyménée,
Voir ma félicité justement couronnée ?
Parlez, belle Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Espérez, Lisimon,
Et sachez de mon cœur quelle est l'intention.
Si mon hymen vous plaît, je veux vous satisfaire,
Et j'y vais disposer et mon pere et ma mere.
Dans la robe ils vouloient me choisir un parti ;
Mais c'est à quoi mon cœur n'a jamais consenti.
Ils voudront bien, enfin, ou je suis fort trompée,
Pour seconder mes vœux prendre un gendre d'épée.

MERLIN.

Oui, Madame a raison : ces Messieurs du Palais,
Avec leur air gris-brun, sont des maris si laids !
C'est une nation impolie et grossiere.
Mais vive un Capitaine ! A sa mine guerriere,
A ses discours polis, à son air conquérant,
La Beauté la plus fiere en peu de jours se rend.
Pour moi, si j'étois fille, et que j'eusse des charmes,
(*Montrant le Chevalier.*)
Ce seroit à Monsieur que je rendrois les armes.

LE CHEVALIER, *ironiquement.*

Vraiment, Monsieur Merlin, vous êtes obligeant !

MERLIN, *à part.*

Eh ! là, là ; je t'en vais donner pour ton argent.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Franchement les Robins, enfoncés dans l'étude,
En abordant le sexe ont l'accueil un peu rude !

MERLIN.

Plaisant époux, ma foi! qu'un époux à rabat !
Car, qu'est-ce, dites-moi que Damon, l'Avocat ?
Un fat, un ignorant balayant la grand-Salle,
Qui par sa vanité croit que rien ne l'égale,
Qui de papiers tout blancs a soin d'emplir son sac ;
Qui décide de tout, et *ab hoc* et *ab hac* ;
Qui s'écoute parler, qui s'applaudit, lui-même,
Pindarisant ses mots, avec un soin extrême ;
Qui dans les entretiens tranche du bel-esprit,
Qui rit, tout le premier, des sottises qu'il dit,
Qui respecte, lui seul, sa mine de poupée,
Le matin est en robe et le soir en épée ;
Étourdi, dissipé, grand parleur ; en un mot,
Qui par-tout fait l'habile, et par-tout n'est qu'un sot !

ANGÉLIQUE, *ironiquement.*

Merlin fait des portraits ?

MERLIN.

Oh! c'est mon fort, Madame.
Vive, vive un guerrier pour une jeune femme!
Et vous serez heureux l'un et l'autre, à jamais,
Si l'hymen aujourd'hui peut remplir vos souhaits.

LE CHEVALIER.

Merlin est fort porté pour nous deux, ce me semble ?

MERLIN.

Pour vous deux, cependant, à dire vrai, je tremble.

ANGÉLIQUE.

Tu trembles! pourquoi donc?

LE CHEVALIER.

De grace! explique-toi?

MERLIN, *à part.*

J'en vais encor tirer de l'argent, sur ma foi!

ANGÉLIQUE.

Que dis-tu là?

MERLIN.

Moi, rien.

ANGÉLIQUE.

Ah! tire-nous de peine?

MERLIN.

Vous voudriez avoir un époux Capitaine?

ANGÉLIQUE.

Hé bien, Merlin?

MERLIN.

Hé bien, votre pere aujourd'hui
Veut vous voir pleinement satisfaite de lui.
Sur certain Capitaine il a jetté la vue,
Et vous allez dans peu, Madame, être pourvue.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah! Ciel! je suis perdu!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Quel cruel contre-tems!

LE CHEVALIER, *à part.*

(*A Merlin, en tirant sa bourse de sa poche, et en la lui présentant.*)

Que ferai-je?... Ah! Merlin, voilà ma bourse, prends.
Il faut jouer ici quelque tour de ta tête.

MERLIN.

Moi! prendre encor de vous? Ah! je suis trop honnête!!

LE CHEVALIER.

Pour réussir en tout tu n'as qu'à dire un mot.

MERLIN, *prenant l'argent.*

Hélas! il est bien vrai, je ne suis pas trop sot.

LE CHEVALIER.

C'est toi qui dans ces lieux voulus bien m'introduire;
Par toi j'obtins le cœur pour qui le mien soupire.
Acheve mon bonheur; car dans cette maison
Je sais que de tout tems tu fus le factotum.

MERLIN.

Allez, je rends l'argent si, dans cette journée,
Je ne vous conduis pas tout droit à l'hyménée.
Je saurai bien lever toute difficulté...
(*A Angélique.*)
Mais, que Madame agisse aussi, de son côté.

ANGÉLIQUE, *au Chevalier.*

Ne vous chagrinez point, Lisimon: je vais faire
Tout ce que je pourrai pour engager mon pere.

MERLIN, *au Chevalier.*

Si-non, je saurai bien vous sortir d'embarras.

ANGÉLIQUE, *au Chevalier, en s'en allant.*

Revenez dans une heure: allez, n'y manquez pas.
(*Elle rentre dans l'intérieur de la maison, et le Chevalier sort.*)

SCENE III.

MERLIN, *seul, regardant la derniere bourse qu'il a reçue.*

Voila donc de l'argent encor que je raccroche?
Je fais un magasin de bourses dans ma poche. . . .
(*Il met cette quatrieme bourse dans sa poche, avec les trois autres.*)
Je ne crois pas qu'au monde il soit d'Agioteur,
De Notaire, de Juif, même de Procureur,
Qui porte aux louis d'or une plus tendre estime.
Tirer à droite, à gauche est ma grande maxime.
Tout va bien jusqu'ici.... Mais si les deux aînés,
En ce lieu, par malheur, se trouvent, nez-à-nez?....
L'un a l'aveu du pere, et l'autre de la mere.
Chacun d'eux a caché son amour à son frere.
S'ils rencontrent ici leur cadet Lisimon,
Et s'ils savent enfin que je suis un fripon,
Que j'ai tiré des trois, avec effronterie,
Ils ne manqueront pas de me prendre à partie:
Ils voudront s'expliquer..... Que faire en ce cas-là?
Un peu d'effronterie ajustera cela....
(*Appercevant le Marquis et le Comte qui viennent, chacun d'un côté opposé.*)
Mais je vois les aînés... Ah!... juste ciel! je tremble....
Qu'ils vont être ébahis de se trouver ensemble!
Restons.... Puisque je viens de prendre mon parti,
Morbleu! je n'en veux pas avoir le démenti.

SCENE IV.

LE MARQUIS, *entrant par un côté du Théatre*, LE COMTE, *entrant par l'autre*, MERLIN.

LE MARQUIS, *dans le fond, à part, et se croyant seul.*

C'est ici la maison de mon futur beau-pere:
Je viens pour terminer avec lui notre affaire.

LE COMTE, *dans le fond, à part, et se croyant seul aussi.*

Madame Philidor, qui connoît mon amour,
Doit me donner sa fille, et conclure en ce jour.

LE MARQUIS, *à part.*

Monsieur Philidor croit que je suis fils unique;
C'est pour cela qu'il veut me donner Angélique.

LE COMTE, *à part.*

Sa mere par bonheur me croit seul de mon nom,
Et pense que je suis l'unique Lisimon.

LE MARQUIS, *à part.*

Le nom de Lisimon peut honorer sa fille.

LE COMTE, *à part.*

Mon nom seul peut me faire entrer dans sa famille.

MERLIN, *à part, sur le devant de la scene.*

Ma foi! c'est un honneur qu'aucun des deux n'aura,
Ou Merlin à la peine aujourd'hui crevera!

LE MARQUIS, *à part, en appercevant Merlin.*

Mais j'apperçois Merlin.

LE COMTE, *à part, voyant aussi Merlin.*

C'est Merlin; c'est lui-même!

LE MARQUIS, *à part, appercevant le Comte.*

O Ciel! que vois-je encor? Ma surprise est extrême ...
Est-ce une illusion? Le Comte dans ces lieux!

LE COMTE, *à part, appercevant aussi le Marquis.*

Quel homme en cet instant se présente à mes yeux?...
(*Au Marquis.*)
C'est vous, Marquis, je crois?

LE MARQUIS.

Comment! c'est donc vous, Comte?

MERLIN, *à part.*

Peste! ils vont s'éclaircir: ce n'est pas là mon compte!
(*Merlin fait plusieurs révérences au Comte.*)

LE COMTE.

(*A part.*)
Bon jour, Merlin, bon jour!... Je ne sais où j'en suis;
Mais je veux être instruit de ce point, si je puis....
(*Au Marquis.*)
Que faites-vous ici? Quelle est cette aventure?

LE MARQUIS.

Mais de vous, bien plutôt, que faut-il que j'augure?
Vous n'êtes pas ici sans dessein, sûrement?

MERLIN.

Eh! Messieurs, à quoi bon cet éclaircissement?

LE COMTE.

(*Au Marquis.*)
Tais-toi, Merlin, tais-toi.... S'il faut que je m'explique,
Je viens en ce logis pour l'hymen d'Angélique.

LE MARQUIS.

Et moi, j'y viens aussi pour la même raison.

LE COMTE, *en colere.*

Quoi ! Morbleu !...

MERLIN, *l'interrompant.*

Paix, Messieurs... Respectez la maison...
Quoi donc ! prétendez-vous faire ainsi des querelles ?...
Messieurs les Officiers, dites-moi des nouvelles ?

LE MARQUIS.

Oh ! morbleu !... tais-toi donc ! Peste soit du butor !...
(*Au Comte.*)
Je viens ici mandé par Monsieur Philidor !
(*Tirant une Lettre de sa poche, et la montrant au Comte.*)
Voilà ce qu'il m'écrit ; car j'ai l'aveu du pere !

LE COMTE.

Moi, j'ai pareillement un Billet de la mere !

LE MARQUIS.

Son pere, par sa Lettre, à mes vœux la promet.

LE COMTE.

Et sa mere me l'offre aussi par son Billet.

LE MARQUIS, *lisant le dessus et le dedans de la Lettre de M. Philidor.*

A Monsieur le Marquis Lisimon, Capitaine dans le Régiment de la Reine.

« Faites-moi l'honneur, Monsieur le Marquis, de vous » trouver tantôt chez moi. Je parlerai de vous à ma » femme et à ma fille, et je ne doute pas que vous ne » leur plaisiez fort. Ne paroissez pas d'abord dans la » maison : promenez-vous, en m'attendant, dans les » allées de mon jardin. Je les y conduirai, l'une et » l'autre, et ce sera là que se fera la premiere en- » trevue. »

LE COMTE,

LE COMTE, *tirant de sa poche la Lettre de Madame Philidor, et en lisant aussi le dessus et le dedans.*

A Monsieur le Comte Lisimon, Capitaine dans le Régiment de la Reine.

« C'est aujourd'hui, Monsieur le Comte, que je » dois parler de vous à ma fille et à mon mari. Je vous » attends. Nous finirons ce jour même, si vous souhaitez. Comptez sur ma parole. Trouvez-vous seulement » dans mon jardin, et m'y attendez. J'aurai soin de m'y » rendre, avec mon mari et ma fille, qui, comme je » l'espere, seront charmés, l'un et l'autre, de l'honneur de votre alliance ».

LE MARQUIS.

Ciel ! que me dites-vous ?

LE COMTE.

Que venez-vous m'apprendre ?

MERLIN, *à part.*

Ah ! quel galimatias ! je n'y puis rien comprendre !

LE MARQUIS, *bas, à Merlin.*

Merlin, écoute un mot : tirons-nous à l'écart.

MERLIN.

Que vous plaît-il, Monsieur ?

LE MARQUIS, *bas, à Merlin.*

Comment, double pendard ;
Pourquoi ne m'as-tu pas révélé ce mystere ?

MERLIN, *bas, au Marquis.*

D'honneur ! je l'ignorois.

LE MARQUIS, *bas.*

Sais-tu que c'est mon frere ?

MERLIN, *faisant l'étonné.*

Votre frere, Monsieur ?... Ah ! que m'apprenez-vous !
Hé qui diable a donc pu l'introduire chez nous ?

LE MARQUIS.

Moi, je te le demande ?

MERLIN.

Ah ! Monsieur, je vous jure
Que j'en lave mes mains ! Voyez, quelle aventure !
Mais la fille est pour vous ; j'en ferois bien serment...
Je m'en vais lui parler... Laissez-nous un moment.

LE COMTE, *bas, à Merlin.*

Vraiment, Monsieur Merlin, j'ai sujet de me plaindre !

MERLIN.

De qui, Monsieur ?

LE COMTE.

De vous.

MERLIN.

Moi, je n'ai rien à craindre !

LE COMTE, *bas.*

Et vous en agissez certainement fort mal !
Vous deviez m'avertir que j'avois un rival.
Je vous avois payé, je pense, en galant homme ?

MERLIN, *bas.*

Moi ! je n'en savois rien, ou la foudre m'assomme !
Mais vous vous alarmez, je ne vois pas pourquoi.
Angélique est pour vous, vous dis-je, croyez-moi...
(*Haut.*)
Embrassez-vous, Messieurs, sans causer de désordre.

LE MARQUIS.

Moi, j'épouse Angélique, et n'en veux point démordre !

LE COMTE.

Moi, je l'épouse aussi; j'y suis déterminé!

LE MARQUIS.

Parbleu! vous céderez; car je suis votre aîné!

LE COMTE.

Oh! parbleu! nous verrons: sur le fait de maîtresse
Je suis humble valet à votre droit d'aînesse!

LE MARQUIS, *en colere.*

Je vais, en attendant la fin de tout ceci,
Au jardin du beau-pere.

LE COMTE.

Et moi, j'y vais aussi.

(*Le Marquis et le Comte sortent.*)

SCENE V.

MERLIN, *seul, riant.*

J'EN suis quitte, à la fin; mais ce n'est pas sans peine!
Respirons un moment, et reprenons haleine.
Un autre se seroit vingt fois déconcerte;
Mais dans le monde il faut sur-tout être effronté.
L'effronterie en France est un vice à la mode:
Rien de plus nécessaire, et rien de plus commode.
Un parfait effronté ne doit rougir de rien;
Et c'est là le grand art pour amasser du bien.
Les hommes de nos jours ont toute honte bue,
Et de quelque côté que je tourne la vue,

Je ne vois d'indigens que les sots vertueux.
Il faut un front d'airain pour devenir heureux...
(*Voyant venir M. Philidor.*)
Taisons-nous ; j'apperçois mon bon-homme de maître,
Entêté du Marquis, autant qu'on le peut-être.
Il prétend lui donner Angélique aujourd'hui;
Mais j'empêcherai bien qu'elle ne soit pour lui.

SCENE VI.

M. PHILIDOR, MERLIN.

M. PHILIDOR.

AH! te voilà, Merlin?

MERLIN.

Fort à votre service,
Toujours zélé pour vous.

M. PHILIDOR.

Va, je te rends justice:
Tu m'as toujours paru la perle des valets.
Je sais que contre tous tu prends mes intérêts,
Même contre ma femme?

MERLIN.

Elle est insupportable!

M. PHILIDOR.

Pour toi, tu me parois un garçon raisonnable;
Car tu prends mon parti.

MERLIN.

Moi, n'ai-je pas raison ?
N'êtes-vous pas, Monsieur, le chef de la maison ?

M. PHILIDOR.

Sans doute.

MERLIN.

Vous avez une excellente tête;
Mais votre femme...

M. PHILIDOR, *l'interrompant.*

Fi ! ma femme est une bête.
Je viens pour lui parler de mon gendre futur,
Du Marquis Lisimon; mais Merlin, je suis sûr,
Pour peu que nous voulions insister sur le nôtre,
Qu'aussi-tôt elle va m'en proposer un autre.
Oh ! je la connois bien !

MERLIN.

Moi, je n'en doute pas.
Votre femme, Monsieur, a l'esprit haut et bas :
Elle veut ignorer que cette loi si belle,
Qui fait l'homme le maître, est la loi naturelle.
Sa complaisance va comme un flux et reflux :
Vous croyez la tenir; vous ne la tenez plus.
Pour sa tête, oh ! ma foi ! c'est tout comme la Lune,
Qui tantôt paroît claire et tantôt paroît brune.
Quand vous lui parlez blanc, elle vous répond noir,
Et dites-lui bon jour, elle vous dit bon soir.

M. PHILIDOR.

Oh ! parbleu ! nous verrons. J'ai fait choix de mon gendre :
Le Marquis Lisimon en ce lieu doit se rendre.

Je prétends que ma femme avec lui file doux,
Et que ma fille en fasse aujourd'hui son époux.
Mais n'est-il point venu ?

MERLIN.

N'en soyez point en peine,
Le Marquis Lisimon au jardin se promene.

M. PHILIDOR.

En es-tu bien certain ?

MERLIN.

Oui, je viens de le voir.

M. PHILIDOR.

Parbleu ! Merlin, je sui ravi de le savoir.
Je veux, tout au plutôt, en parler à ma femme.
Va-t-en me la chercher.

MERLIN.

Mais si la bonne Dame,
Quand vous lui parlerez du Marquis Lisimon,
Avoit un gendre en poche aussi de sa façon ?

M. PHILIDOR.

Oh ! vraiment c'est de quoi je la crois fort capable.

MERLIN.

C'est un esprit malin !

M. PHILIDOR.

C'est un esprit du diable !

MERLIN.

Elle dit toujours non.

M. PHILIDOR.

Moi, je dis toujours oui.

MERLIN.

Elle se fâchera.

M. PHILIDOR.

J'en serai réjoui.

MERLIN.

Tenez toujours bien ferme.

M. PHILIDOR, *en colere.*

Oh! va, va, laisse faire!...
Comment donc! n'est-ce pas une fort bonne affaire?
Le Marquis Lisimon est joli cavalier.
Ma fille pour époux vouloit un Officier:
Tous les gens du Palais lui causoient la migraine.
Pour lui faire plaisir je prends un Capitaine.
Je suis sûr qu'à ma fille aussi-tôt il plaira;
Et puis ma femme après de quelqu'autre voudra!
Corbleu! nous allons voir! Fais ce que je desire,
Va, cours, dis-lui que j'ai quelque chose à lui dire.

MERLIN, *appercevant Madame Philidor.*

Il n'en est pas besoin: elle vient; je la voi.

M. PHILIDOR.

Je veux lui parler seul; Merlin, éloigne-toi.

SCENE VII.

Madame PHILIDOR, M. PHILIDOR, MERLIN.

MERLIN, *bas, à Madame Philidor.*

LE Comte Lisimon, votre prétendu gendre,
Est dans votre jardin, Madame, à vous attendre.

Madame PHILIDOR.

Je viens à ce sujet parler à mon époux.
Je te suis obligée. Adieu ; va, laisse-nous.

(*Merlin sort.*)

SCENE VIII.

M. PHILIDOR, Madame PHILIDOR.

M. PHILIDOR, *à part.*

VOYONS, sachons un peu tout ce qu'elle a dans l'ame.

Madame PHILIDOR, *brusquement.*

Hé bien, mon cher époux ?

M. PHILIDOR, *sur le même ton.*

Hé bien, ma chere femme ?

Madame PHILIDOR.

Pour vous entretenir vous me voyez ici.

M. PHILIDOR.

Pour le même sujet vous m'y voyez aussi.

Madame PHILIDOR.

Au moins, je vous demande un peu de complaisance !

M. PHILIDOR.

Soit ; mais je veux aussi de la condescendance !

Madame PHILIDOR.

N'en ai-je pas toujours ?

M. PHILIDOR.

Non pas avec excès !

Madame PHILIDOR.

N'allez-vous pas déja m'intenter un procès ?
C'est vous qui commencez toujours à faire rage !

M. PHILIDOR.

Ma foi ! vous êtes, vous, un vrai trouble ménage ?...
Mais brisons là-dessus. Nous venons nous parler ;
Tâchons de commencer par ne point quereller.
Notre fille Angélique à présent est nubile.
Vous savez qu'en maris elle est fort difficile ?
J'ai voulu lui donner plusieurs gens du Palais.
Ils sont trop attachés, dit-elle, à leurs procès.
Bref, elle a pour la robe une mortelle haine ;
Et j'ai fait choix pour elle enfin d'un Capitaine.
C'est....

Madame PHILIDOR, *l'interrompant*

Je vous interromps, tout d'abord, sur ce point.
Sa mere à cet hymen ne consentira point.

M. PHILIDOR.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ? et quel but est le vôtre ?
Car enfin...

Madame PHILIDOR, *l'interrompant.*

Mon but est qu'elle en épouse un autre.
J'ai son affaire.

M. PHILIDOR, *en colere.*

Eh ! bien, n'avois-je pas bien dit ?
Ventrebleu ! peste soit de votre chien d'esprit !

Madame PHILIDOR.

Mais, Monsieur mon mari, d'un ton plus bas, pour cause !

M. PHILIDOR.

Comment donc ! il suffit que je veuille une chose
Pour que vous vouliez l'autre ?

Madame PHILIDOR.

Oh ! je veux la raison.
L'époux que je lui donne est un joli garçon,
Même il est Capitaine.

M. PHILIDOR, *à part.* (*A Madame Philidor.*)

Ah ! j'enrage... Madame,
Je vous ferai bien voir que vous êtes ma femme !

Madame PHILIDOR.

Et par où, s'il vous plaît ?

M. PHILIDOR.

Par où ?... Suffit ! Je veux
Que ma fille aujourd'hui condescende à mes vœux !

Madame PHILIDORE.

Je prétends qu'Angélique à moi seule obéisse !

M. PHILIDOR.

Selon ma volonté j'entends, moi, qu'elle agisse !

Madame PHILIDOR.

Elle doit se soumettre aveuglément à moi,
Et de nul autre après ne recevoir la loi !

M. PHILIDOR.

Et par quelle raison ?

Madame PHILIDOR.

C'est que je suis sa mere !

M. PHILIDOR.

Et moi donc, s'il vous plaît, ne suis-je pas son pere ?

Madame PHILIDOR.

Et quand vous le seriez ? voyez, belle raison !

M. PHILIDOR.

Je m'en moque ; j'aurai pour gendre Lisimon.

Madame PHILIDOR.

Lisimon, dites-vous ? Lisimon, Capitaine ?

M. PHILIDOR.

Oui.

Madame PHILIDOR.

De quel Régiment ?

M. PHILIDOR.

De celui de la Reine.

Madame PHILIDOR.

Tout de bon ?

M. PHILIDOR.

Tout de bon !

Madame PHILIDOR.

Eh ! vîte embrassons-nous.
Allons, faisons la paix, mon cher petit époux !

M. PHILIDOR.

D'où vient donc, tout à coup, un excès de tendresse,
Que l'on pardonneroit à peine à sa maîtresse ?

Madame PHILIDOR.

L'époux que je destine à ma fille aujourd'hui,
C'est Lisimon.

M. PHILIDOR.

Comment ! Lisimon ?

Madame PHILIDOR.

Oui, c'est lui.

Et, puisque nous voulons tous deux le même gendre,
A votre volonté je suis prête à me rendre.

M. PHILIDOR.

Voyez le grand effort! . . . Mais je suis tout troublé.
Quoi! Monsieur Lisimon vous a déja parlé?

Madame PHILIDOR.

Oh! vraiment j'ai fait plus; ma parole est donnée
De finir de ma fille avec lui l'hymenée.

M. PHILIDOR.

De moi sur cet article il a parole aussi.
Je vous dirai bien plus; Lisimon est ici.

Madame PHILIDOR.

Je le sais bien.

M. PHILIDOR.

Comment?

Madame PHILIDOR.

Je le sais bien, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

(*Apart.*)

Vous le savez? . . . Voici quelque nouveau vertige!

Madame PHILIDOR.

Sur mon Billet il s'est rendu dans le jardin:
Il a reçu, vous dis-je, un Billet de ma main,
Par lequel, en deux mots, je lui mande et propose
De venir au jardin pour terminer la chose.

M. PHILIDOR, *riant.*

Je vous en livre autant. Le cas est singulier;
Je n'ai jamais rien vu de plus particulier!

Ne nous trompons-nous point? C'est peut-être un autre homme.
Est-ce bien Lisimon?

Madame PHILIDOR.

C'est ainsi qu'on le nomme.

M. PHILIDOR.

Un garçon fort bien fait?

Madame PHILIDOR.

Oui, vraiment, fait au tour!

M. PHILIDOR.

Assez beau de visage?

Madame PHILIDOR.

Ah! beau comme le jour!

M. PHILIDOR.

Capitaine?

Madame PHILIDOR.

Oui, vous dis-je.

M. PHILIDOR.

Ah! ma foi! c'est lui-même.

Madame PHILIDOR.

En doutez-vous?

M. PHILIDOR.

Moi? Non... Mais c'est un vrai problême!

Madame PHILIDOR.

Nous allions quereller; car nos plus grands débats
Viennent faute souvent de ne s'entendre pas!

M. PHILIDOR.

Eh! la chose à présent n'est pas encor bien claire.

Madame PHILIDOR.

Il faut à notre fille apprendre ce mystere.

Puisqu'elle hait si fort tous les gens du Palais,
Lisimon pleinement doit remplir ses souhaits.

M. PHILIDOR.

Sans doute, et je prétends que l'affaire se fasse.

SCENE IX.

ANGÉLIQUE, M. PHILIDOR, Madame PHILIDOR.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor, en se jettant à ses pieds.*

MON pere, à vos genoux, je demande une grace !

M. PHILIDOR, *la relevant.*

Comment donc ?

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon pere, auriez-vous bien le cœur
De vouloir aujourd'hui causer tout mon malheur?

M. PHILIDOR.

En voici bien d'une autre ! Eh ! que veux-tu donc dire ?

Madame PHILIDOR.

Mais, vraiment, son discours commence à m'interdire !

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Vous voulez, dit Merlin, tous deux me marier;
Et je viens tout exprès ici pour vous prier
De ne me point forcer au nœud du mariage.

Madame PHILIDOR.

Ah ! le cas est nouveau, qu'une fille à votre âge
Ait pour l'état de femme une si grande horreur !

Des filles de Paris c'est l'unique fureur ;
Et leur esprit seroit attaqué de folie
S'il leur falloit rester filles toute leur vie !

ANGÉLIQUE.

Mais, mon dessein n'est pas de rester fille... Hélas !
Un jeune cavalier m'a trouvé des appas ;
Et je viens vous prier de renoncer au vôtre,
Et de m'en accorder en même tems un autre.

M. PHILIDOR.

Je ne m'attendois pas à ce petit détour !
Or ça, Mademoiselle, en dépit de l'amour,
A votre mere, à moi, j'entends qu'on obéisse !

ANGÉLIQUE.

Quoi ! vous seriez, mon pere, auteur de mon supplice ?

M. PHILIDOR.

Ceci n'est pas mauvais ! ... Quoi ! quand un coup du sort
Met votre mere et moi parfaitement d'accord ;
(Ce qui n'arrive pas deux fois, au plus, l'année)
Vous seule vous rompez un projet d'hyménée ?
Mais quel est ce mignon, ce joli jouvenceau
Dont vous avez coiffé votre petit cerveau ?

Madame PHILIDOR.

Je le gagerois bien, c'est quelque petit-maître.

ANGÉLIQUE.

Oh ! non, il est sensé tout autant qu'on peut l'être.

M. PHILIDOR.

Mais, enfin ? quel homme est-ce ? est-ce un homme de nom ?

ANGÉLIQUE.

C'est, puisqu'il le faut dire, un nommé Lisimon.

M. PHILIDOR.

Lisimon, dis tu pas? Quoi! c'est chose certaine?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon pere.

M. PHILIDOR.

Et qu'est-il?

ANGÉLIQUE.

Mais il est Capitaine

(Voyant M. et Madame Philidor surpris et riant.)

Au Régiment, dit-on, de la Reine... Pourquoi
Paroissez-vous surpris? Vous riez.

M. PHILIDOR, *riant.*

Oh! ma foi!

Je n'y puis plus tenir.

ANGÉLIQUE, *à Madame Philidor qui rit aussi.*

Quoi! vous aussi, ma mere?

Madame PHILIDOR.

Le plaisant tour!

ANGÉLIQUE.

De grace! expliquez ce mystere?

M. PHILIDOR, *riant toujours.*

Celui que nous t'avons destiné pour époux,
C'est Lisimon, lui-même.

ANGÉLIQUE.

Ah! que m'apprenez-vous!

M. PHILIDOR.

Parbleu ! de Lisimon j'admire la sagesse !
Quelle discrétion ! quelle délicatesse
De prendre de nous trois, en secret, l'agrément !
Peste ! ce garçon-là promet infiniment !

ANGÉLIQUE.

Le pauvre Chevalier va donc être bien aise ?

Madame PHILIDOR.

Chevalier, dites-vous ? oh ! ne vous en déplaise,
Vous serez bien Comtesse !

M. PHILIDOR.

Elle Comtesse ? Bon !
Elle sera Marquise, et je vous en répond !
Lisimon est Marquis.

Madame PHILIDOR.

Non, vraiment, il est Comte !

ANGÉLIQUE.

Non, il est Chevalier.

M. PHILIDOR.

Eh ! quel peste de conte !
Il est Marquis, vous dis-je, et Marquis; très-Marquis,
Et tous les Lisimon le sont, de pere en fils !

Madame PHILIDOR.

Et moi, Monsieur, et moi, je soutiens le contraire.

M. PHILIDOR.

Bon ! encore une fois, mettons nous en colere !

Madame PHILIDOR.

Vous m'y forcez toujours ; car, tenez, franchement...

M. PHILIDOR, *l'interrompant.*

Ne sauriez-vous parler qu'avec emportement?
Entre-nous, vos discours sont pleins de pétulance!

Madame PHILIDOR.

Et les vôtres, Monsieur, sont pleins d'extravagance!

M. PHILIDOR.

Le compliment est doux!... Mais, faut-il nous fâcher?
C'est une bagatelle!... Envoyons le chercher.
N'est-il pas au Jardin?

Madame PHILIDOR.

Sans doute, il y doit être.
Nous n'avons qu'à parler, il va bientôt paroître....
(*Voyant le Comte qui vient.*)
Mais, je le vois venir.

SCENE X.

LE COMTE, LE MARQUIS, *paroissant en même-tems;* M. PHILIDOR, Madame PHILIDOR, ANGÉLIQUE.

M. PHILIDOR, *à Madame Philidor, en voyant le Marquis.*

JUSTEMENT, le voici.

Madame PHILIDOR, *prenant le Comte par la main.*

Tenez, c'est celui-là.

M. PHILIDOR, *prenant aussi le Marquis par la main.*

Non, non, c'est celui-ci.

Madame PHILIDOR.

C'est celui-là, vous dis-je!

M. PHILIDOR.

Eh! mon Dieu! non, ma femme.

Madame PHILIDOR, *au Comte.*

Monsieur, n'êtes-vous pas Lisimon?

LE COMTE.

Oui, Madame.

Madame PHILIDOR, *à M. Philidor.*

Là, Monsieur mon mari, n'avois-je pas raison?

M. PHILIDOR, *au Marquis.*

N'est-ce pas vous, Monsieur, qu'on nomme Lisimon?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Juste Ciel! ma surprise est extrême!

M. PHILIDOR, *au Marquis.*

Capitaine?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

Madame PHILIDOR, *au Comte.*

Et vous?

LE COMTE.

Et moi de même.

M. PHILIDOR.

Comment! deux Lisimon?... Mais je n'y conçois rien.

Madame PHILIDOR.

Pour moi, je n'en connois point d'autre que le mien!

M. PHILIDOR.

Moi, je crois que le mien est le seul véritable:
Je m'y tiens!

ANGÉLIQUE, *à part.*

Tout ceci me paroît incroyable!

LE MARQUIS, *à M. Philidor.*

Monsieur, j'espere en vous; vous savez mon amour?

M. PHILIDOR.

Oui, Monsieur, vous aurez ma fille, et dès ce jour.

LE COMTE, *à Madame Philidor.*

Vous savez mon ardeur? j'espere en vous, Madame.

Madame PHILIDOR.

Comptez sur moi, Monsieur; ma fille est votre femme.

M. PHILIDOR, *à Angélique.*

Angélique.

ANGÉLIQUE.

Mon pere.

M. PHILIDOR.

A quoi rêves-tu là?
Tu le connois si bien! explique nous cela?
Lequel est Lisimon? Est-ce l'un? est-ce l'autre?
Parle, est-ce le mien?

ANGÉLIQUE.

Non.

Madame PHILIDOR.

C'est le mien?

ANGÉLIQUE.

Ni le vôtre.

LE MARQUIS.

Comment ! Mademoiselle, ai-je l'air imposteur ?
Mon nom est Lisimon ; je suis homme d'honneur !

LE COMTE, *à Angélique.*

Permettez-moi de dire ici la même chose,
Que Lisimon n'est pas un nom que je suppose !

M. PHILIDOR.

Lequel croire des deux ? Par ma foi ! je ne sais....
(*Au Marquis.*)
Mais vous me convenez, Monsieur, et c'est assez.
A mes commandemens ma fille va se rendre.

Madame PHILIDOR, *montrant le Comte.*

Et moi, je prétends, moi, que Monsieur soit mon gendre !

M. PHILIDOR.

C'est à vous à céder : je le veux, en un mot !
Vous n'êtes qu'une femme !

Madame PHILIDOR.

Et vous n'êtes qu'un sot !

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Ah ! mon pere, en faut-il venir aux invectives ?

M. PHILIDOR, *en colere.*

Quoi donc ! derogerai-je à mes prérogatives ?
Vous dépendez de moi : je suis pere et mari :
D'elle comme de vous je veux être obéi !

LE MARQUIS.

Ah ! Monsieur !...

LE COMTE, *à Madame Philidor.*

Ah ! Madame !...

ANGÉLIQUE, *à Madame Philidor.*

Eh! ma mere, de grace!
Tâchez qu'avec douceur cette affaire se passe!

Madame PHILIDOR.

Votre pere me joue un tour de sa façon!
Je gage que le sien est un faux Lisimon?

M. PHILIDOR.

Moi! je me servirois d'un pareil stratageme?
Je n'en suis pas capable!

SCENE XI.

LE CHEVALIER, M. LISIMON, Madame LISIMON, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE.

ANGÉLIQUE, *à M. Philidor.*

Eh! le voici, lui-même.

M. PHILIDOR.

Hé, qui donc?

ANGÉLIQUE.

Lisimon.

M. PHILIDOR, *regardant le Chevalier.*

Qui? celui que je voi?....
(*A part.*)
Je ne sais où j'en suis!

Madame PHILIDOR, *à part.*

Ni moi!

LE MARQUIS, *à part, en voyant le Chevalier.*

Ni moi !

LE COMTE, *à part, en voyant le Chevalier.*

Ni moi !

LE CHEVALIER, *à part.*

Le Marquis et le Comte !... O rencontre imprévue !
De tout ce que je vois mon ame est confondue.
(*A M. Philidor*)
Ah ! Monsieur, pardonnez à mon étonnement.
Deux rivaux, je le vois, traversent un amant.
Espérant m'allier avec votre famille,
Je vous venois ici demander votre fille.

M. PHILIDOR.

Oh ! ma foi ! c'en est trop : trois époux à la fois !
Prétendez-vous, Messieurs, l'épouser tous les trois ?

Madame PHILIDOR.

La chose assurément ne paroît pas faisable !

M. PHILIDOR, *aux trois Lisimon.*

Mais, qui diantre de vous est donc le véritable ?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

C'est moi, Monsieur.

M. PHILIDOR.

Comment ! tous les trois ? Oh ! parbleu !
A la fin, je croirai que ceci n'est qu'un jeu !

LE CHEVALIER.

Monsieur, puisqu'il vous faut dévoiler ce mystere,
Des aînés Lisimon je suis le jeune frere.
Nous servons tous les trois au même Régiment.
Nous nous trouvons chez vous, je ne sais pas comment.

Ils sont très-étonnés. Quant à moi, je vous jure
Que je suis tout comme eux surpris de l'aventure!

M. PHILIDOR.

Puisque vous m'assurez que la chose est ainsi,
Je me trouve à présent un peu plus éclairci.
Mais par quel cas fortuit vous trouvez-vous ensemble?

LE MARQUIS.

Sans doute, c'est l'amour qui tous trois nous rassemble.
Quant à moi, Merlin seul m'a produit près de vous.

LE COMTE.

Quoi! Merlin?.. Ah! le traître! il mourra sous mes coups!
C'est lui qui m'a donné l'accès près de Madame.

LE CHEVALIER.

Ah! qu'entends-je? ainsi donc il trahissoit ma flamme?
Il m'a, comme vous deux, produit dans la maison!
Il m'a deux fois tiré de l'argent.

M. PHILIDOR.

Le fripon!

LE COMTE, *au Chevalier.*

J'en suis pour mon argent, comme vous pour le vôtre!

LE MARQUIS.

Il nous a donc dupés, tous trois, l'un après l'autre...
(*A M. Philidor.*)
Mais vous m'avez promis votre fille, Monsieur,
Et de vous sur ce point j'ai parole d'honneur.

M. PHILIDOR.

Oh! je vous la tiendrai.

LE COMTE,

LE COMTE, *montrant Madame Philidor.*

Par parole authentique,
Madame m'a promis la charmante Angélique.

Madame PHILIDOR.

Ne craignez rien, Monsieur, vous serez son époux.

LE CHEVALIER, *à Angélique.*

Belle Angélique, hélas! je n'espere qu'en vous!

ANGÉLIQUE.

Ah! tant que de mon cœur je serai la maîtresse,
Vous pouvez, Chevalier, compter sur ma tendresse!

M. PHILIDOR.

C'est ce qu'il faudra voir!

Madame PHILIDOR, *voyant entrer la Ronce.*

Mais que veut ce valet?

SCENE XII.

LA RONCE, M. PHILIDOR, Madame PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

LA RONCE, *à Madame Philidor, en lui remettant une Lettre.*

MADAME, on m'a chargé de vous rendre un Billet.
(*Madame Philidor prend la Lettre.*)

M. PHILIDOR, *à Madame Philidor.*

Encore un Lisimon?

Madame PHILIDOR, *à la Ronce qui sort.*

Attendez donc réponse !...

(*A part.*)

Mais il s'en va....

SCENE XIII.

M. PHILIDOR, Madame PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

Madame PHILIDOR, *ouvrant la Lettre, à part.*

Voyons un peu ce qu'il m'annonce...
Le benêt, il appporte un Billet, au hasard !
Il devoit bien nous dire, au moins, de quelle part...
(*Examinant la Lettre.*)
Je ne reconnois point du tout cette écriture,
Et je vois qu'on a même omis la signature.

(*Elle lit.*)

« Ayant appris, Madame, que les deux aînés des » trois Lisimon aspiroient au bonheur d'entrer dans » votre famille, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de » vous avertir que le Marquis est si fort adonné au » jeu, et le Comte aux femmes, qu'ils rendront une » épouse éternellement malheureuse. Vous savez, » Madame, que ce sont là les deux vices ordinaires » de presque tous les gens de guerre ? Ainsi prenez » garde à ce que vous ferez. »

(*Au Marquis et au Comte, après avoir lu.*)

Quoi ! Messieurs, vous aimez les femmes et le jeu ?
Vraiment, vous pourriez bien ruiner ma fille, en peu !

LE COMTE.

Madame, ce Billet n'est qu'un pur artifice !

LE MARQUIS, *à M. Philidor.*

Monsieur, à ma conduite on ne rend pas justice !

M. PHILIDOR, *au Marquis et au Comte.*

Ce que j'apprends de vous, Messieurs, me fait trembler !
Moi, vous donner ma fille ? Autant vaut l'immoler !

Madame PHILIDOR.

Fi ! les maris joueurs sont des maris infâmes !
Peut-on aimer le jeu ?... Passe encor pour les femmes !

LE COMTE.

Madame, encore un coup, on nous accuse à tort ;
Et, s'il faut parler net, je soupçonne, très-fort,
Votre valet Merlin de cette fourberie !
Nous avons des garans de sa friponnerie ;
Et ce qu'il nous a fait, à tous trois, tour à tour,
Nous montre qu'il est bien capable d'un tel tour.
Eclaircissons ce fait ; je le demande, en grace !

M. PHILIDOR.

Si c'est lui, je prétends l'assommer sur la place....

(*Voyant paroître Merlin.*)

Mais, voyez ce maraut !... Taisons-nous... Le voici.

SCENE XIV.

MERLIN, M. PHILIDOR, Madame PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE MARQUIS, LE COMTE, LE CHEVALIER.

MERLIN, *à part, en appercevant les trois Lisimon ensemble.*

AH! que vois-je!... La peste! ils sont encore ici!
(*Voulant ressortir.*)
Je les croyois bien loin!... Fuyons.

M. PHILIDOR, *le retenant.*

Arrête, arrête!
Viens tu jouer encor quelque tour de ta tête?

MERLIN, *voulant encore s'échapper.*

Eh! Monsieur; laissez-moi! L'on m'attend autre part.

LE MARQUIS.

Ah! ah! vous voilà donc, traître! insigne pendard!

LE COMTE, *à Merlin*

C'est donc toi, malheureux! dont l'audace est extrême?

LE CHEVALIER, *à Merlin.*

Faquin! te voilà donc?

MERLIN.

Oui, Messieurs; c'est moi-même.
(*A part*)
Un peu d'effronterie: allons, ferme Merlin!

LE COMTE.

Tu nous a donc joués, tous trois, double coquin?

MERLIN.

Qui, moi! de vous jouer j'aurois eu l'impudence?...

(*A part, mais de maniere à être entendu.*)

Souverain protecteur des cœurs pleins d'innocence,
Ciel! qui voyez ici l'affront que l'on me fait,
Me laissez-vous noircir d'un semblable forfait?

LE MARQUIS.

Quoi! ne nous as-tu pas introduits chez ton maître,
Tous trois, l'un après l'autre?

MERLIN.

Oui, Monsieur.

M. PHILIDOR.

Eh! bien, traître!
N'est-ce pas les jouer? Dis-nous en la raison?

MERLIN.

Est-ce ma faute, à moi, s'ils sont trois Lisimon?
J'ai conduit, ce me semble, assez bien leurs affaires!
De quoi s'avisent-ils aussi d'être trois freres?

Madame PHILIDOR.

(*Lui montrant la Lettre qu'elle vient de recevoir.*)

Mais ce n'est pas le tout... Connois-tu ce Billet?
Je suis sûre, maraut! que c'est toi qui l'as fait?

LE MARQUIS, *à Merlin.*

De tes tours insolens, coquin! c'est là le pire!

MERLIN.

Qui, moi! faire un Billet? Je ne sais pas écrire!
Si j'avois un peu su barbouiller du papier
Je serois à présent, peut-être, un gros Fermier!

LE COMTE, *tirant son épée.*

Mon ame en ce moment veut être détrompée,
Traître! ou bien dans ton sang je plonge cette épée!

MERLIN.

Mais, Messieurs, battez-moi, bourrez-moi, tuez-moi;
Je ne sais pas d'où vient ce Billet, par ma foi!

LE COMTE.

Tu n'en sais rien, maraut?

MERLIN.

Non, la peste me tue!
Et c'est la vérité, comme on dit, toute nue!

Madame PHILIDOR, *au Marquis et au Comte.*

Je veux croire, Messieurs, qu'on cherche à vous noircir;
Mais avant de conclure il faut nous éclaircir
Si ce qu'on nous écrit est faux, ou véritable.

M. PHILIDOR, *à part.*

Pour la premiere fois ma femme est raisonnable!

ANGÉLIQUE, *à Madame Philidor.*

Tout cela ne seroit d'aucune utilité.
Ces Messieurs voudroient ils forcer ma volonté?
Puisqu'un autre a mon cœur, que peuvent-ils prétendre?

MERLIN, *à part.*

Bon! elle me seconde. et c'est fort bien l'entendre!

LE MARQUIS, *à Angélique.*

Madame, c'est assez; je me tiens averti...
(*Au Comte.*)
Comte, m'en croirez-vous? Prenons notre parti.
Faisons, par grandeur d'ame, un effort sur nous-même,
Puisque, tous trois rivaux, ce n'est pas nous qu'on aime?

LE COMTE, *au Chevalier.*

Chevalier, nous laissons un champ libre à tes feux...
(*A Merlin.*)
Toi, maraut! de tes jours ne te montre à mes yeux!
(*Il sort, avec le Marquis.*)

SCENE XV et derniere.

M. PHILIDOR, Madame PHILIDOR, ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, MERLIN.

M. PHILIDOR, *à Merlin.*

OR ça, Monsieur Merlin, je veux que, sans mystere,
Vous me développiez le fonds de cette affaire.
Ces Messieurs quittent prise; ils en ont tout sujet.
Si vous ne m'apprenez d'où vient ce beau Billet,
Comme un fripon fieffé, je vais vous faire prendre,
Jusqu'à ce que l'on ait des preuves pour vous pendre!

MERLIN, *se jettant à ses pieds.*

Permettez donc, Monsieur, qu'embrassant vos genoux
Votre Merlin exige une grace de vous?

M. PHILIDOR.

Hé, quelle grace? dis?

MERLIN.

Celle de ne point battre
Un valet digne, hélas! de l'être comme quatre!...
(*Tirant de sa poche les quatre bourses qu'il a reçues, et les lui montrant.*)
Jettez les yeux, Monsieur, sur mon petit trésor,
Et voyez seulement ces quatre bourses d'or.
Des aînés Lisimon j'obtins les deux premieres,
Et le cadet, lui seul, m'offrit les deux dernieres.
Je les servois d'abord tous trois sans primauté;
Mais le plus fort payant l'a lui seul emporté.
Pour faire déguerpir les aînés des trois freres

J'ai cru dans un besoin mes ruses nécessaires ;
Et cette Lettre, enfin, dont vous cherchez l'auteur,
Est de l'invention de votre serviteur.
De cent routes, Monsieur, qui vont à la fortune,
Depuis près de trente ans, je n'en ai trouvé qu'une.
Si je vous ai trompé j'en pleure amérement,
Et j'en suis très-fâché, Monsieur, assurément !

M. PHILIDOR.

Comment, double coquin ! nous jouer de la sorte !

MERLIN.

Je m'y suis vu contraint, ou le diable m'emporte !

M. PHILIDOR.

En faveur de l'argent que cela t'a produit,
Je veux bien pardonner ce petit tour d'esprit ;
(*Au Chevalier.*)
Mais n'y retourne plus !... Ma fille a su vous plaire ;
Obtenez, s'il se peut, l'agrément de sa mere :
Cela se doit ainsi. Qu'elle approuve vos feux,
Et je suis prêt, Monsieur, à vous unir tous deux.

LE CHEVALIER, *à Madame Philidor.*

Ma fortune est égale à celle de mes freres,
Pourquoi vos sentimens me seroient-ils contraires ?

ANGÉLIQUE, *à Madame Philidor.*

Ma mere, vous pouvez me faire un heureux sort !

Madame PHILIDOR.

Entrons dans le logis, nous ferons cet accord.

MERLIN.

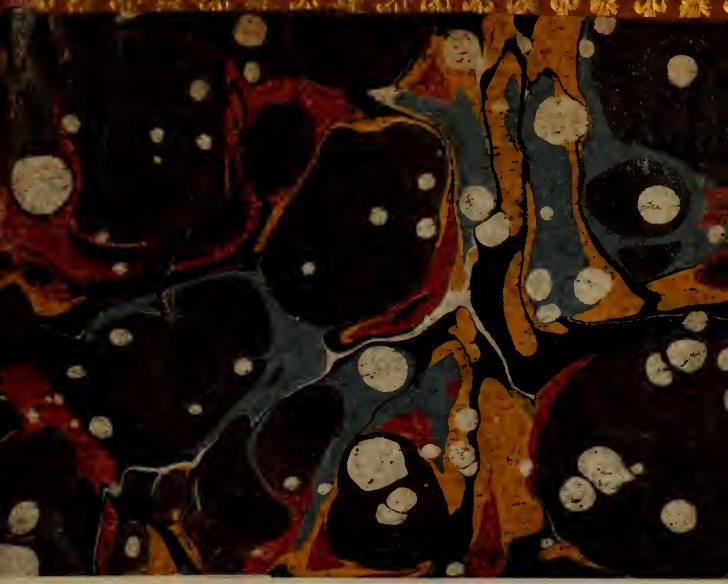
Le cadet Lisimon remporte la victoire.
Des trois Freres Rivaux ainsi finit l'histoire.

FIN.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

Univ

For failure
fore the last
will be a fine
charge of one